

LE LOTUS

BULLETIN

de l'Académie du Collège Saint-Marc

ALEXANDRIE, Egypte.

JUILLET 1929

N° 40

N° 1 de la 20^e Année



ALEXANDRIE

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES

1929

LE LOTUS

BULLETIN

DE

l'Académie du Collège Saint-Marc

JUILLET

1929

SOMMAIRE

Echos de l'Académie. — Le Bureau. — Deux visites remarquables. — Nouveaux aspirants. — Notre Cénacle. — Tournois littéraires et artistiques. — Séance de Clôture.

Travaux littéraires. — Désirs (H. KAÏM). — Le chapeau de M. Grégoire (R. THIERARD). — L'imagination chez V. Hugo (R. DEBONO). — Latifa (G. ZIMMÉRIS). — Elévation (R. AOUAD). — Le chant du Rossignol (R. AMBRA). — En marge du *Roman de Renart* (P. BARBE). — Minet (G. CARACOSTAS). — Bidouche (J. EZRI). — Nuit Vénitienne (U. ALTIERI).

Chronique du Collège. — Inauguration de la chapelle Saint-Marc. — Retraite de rentrée. — Conférences. — Réception de M. F. GIRIEUD, consul de France. — Sainte Jeanne d'Arc. — Nos artistes. — Fête sportive. — Du Livre d'Or. — Examens officiels. — Au Palmarès.

Les Anciens et Amis. — Distinction. — Le Cercle Sainte-Catherine. — Figures disparues. — Succès. — *Le coin des Anciens.*



Le Bureau.



EST au milieu d'une installation presque de fortune que l'Académie Saint-Jean-Baptiste a rouvert ses portes, et procédé à l'élection de son nouveau Bureau.

Avec tous les militants de l'année précédente qui nous étaient revenus, se trouvaient réunis : le Très Cher Frère CYPRIEN, directeur du Collège, le Rév. Père Amédée DAUBOUS, aumônier, les Chers Frères Sous-Directeurs et Inspecteurs, les Professeurs des classes de premières modernes et commerciales, MM. Alfred et Aziz AMAD ex-présidents de la Société, et M. Charles HERSE, un ancien

M Aziz AMAD, président sortant, prononça un discours fort applaudi, et dont nous sommes heureux de reproduire les passages les plus significatifs :

« De toutes les sciences, celle qui doit obtenir tous vos suffrages, capter le plus votre attention, c'est la littérature ; la littérature pour ce qu'elle présente de noble et de supérieur, pour la paix et les angoisses qu'elle procure, pour les richesses et la vie qu'elle contient ; la littérature enfin pour ce qu'elle est, ce qu'elle forme, ce qu'elle réunit. Vous aurez devant vous, Messieurs, un champ de savoir, une réserve d'énergie qui ne tarit jamais. Puisez-y à pleines mains, ornez-en votre intelligence ; surtout faites-le avec âme, avec passion, avec amour, comme si vous accomplissiez là un rite sacré. Ne négligez rien dans l'histoire littéraire. Faites le tour de tous les siècles, remontez à l'origine de la langue française, assistez à l'éclosion du langage français, aux premiers battements d'aile de ceux qui s'essayèrent à ployer ces mots aux besoins de leur talent ou de leur génie.

.....

« Mais ce que vous approfondirez le plus, c'est le « Grand Siècle » le XVII^e. Cette période, la plus belle qu'ait jamais traversée la France du point de vue littéraire et politique, vit l'apogée du génie français et le triomphe du classicisme.

« Le Classicisme... Savez-vous, Messieurs, ce qu'est cette chose si belle ? L'esprit classique en savez-vous la grandeur et l'élévation ? Ecoutez donc la définition qu'en donne un grand écrivain de notre temps. « Tantôt l'on dit Sagesse, tantôt Mesure ou Perfection, ou Beauté et peut-être Goût. D'autres préfèrent Rythme, Harmonie. Et d'autres Raison. N'est-ce pas aussi la Pudeur ? N'est-ce pas le flambeau des Compositions Eternelles ? La victorieuse du Nombre, la claire et douce Qualité ? » Voulez-vous définition plus juste, plus concise, plus belle ?

.....

« Mais nos vrais Maîtres, ce sont les Anciens. Leur influence n'a cessé d'être prépondérante sur nous, et je souhaite qu'elle se répercute indéfiniment. N'aimez-vous pas l'ordre et l'harmonie ? la vérité et la beauté ? C'est donc parmi les partisans de Minerve qu'il vous faut prendre place. « Ton ouvrier, ô Minerve, est le seul qui soit grand. L'œuvre a beau varier, ton ouvrier participe des durées éternelles. Son effort, tant il est facile, est une grâce, et son plaisir, tant il est noble, une vertu ». Admirateurs ardents de cette beauté antique, élancez-vous dans la voie que vous ont ouvertes les grands Anciens. C'est la seule route que vous puissiez suivre pour aboutir à la satisfaction personnelle, car vous vous acheminerez dans un rayonnement continu de clarté et de puissance. Vous serez sûrs alors de former une élite digne de ce nom et que tout le monde admirera. C'est sur vous seuls que la civilisation pourra compter et non sur ces infâmes barbouilleurs de sentiments et de mots, pour qui tout n'est que violence, déchéance voulue, consentie, aspirations violentes et désordonnées.

.....

« Après la science, la vertu... Etre vertueux, c'est aussi le propre de l'homme classique. L'Eglise même est classique sur ce point-là : elle prêche l'ordre, elle aussi, et l'Harmonie et la Perfection. Et soyez sûrs que c'est dans le classicisme que vous verrez la plus belle défense de la morale chrétienne. Voyez Corneille, voyez Pascal et Bossuet.

.....

« Messieurs, que vous dirai-je encore ? J'ai laissé s'épancher mon cœur et parler mon devoir et mon amitié pour vous. Vous



LES MEMBRES DU BUREAU

Photo U. Dorès.

savez ce qui vous reste à faire. Je vous dis donc adieu... J'emporte avec moi le souvenir de notre assemblée, souvenir qui, soyez-en sûrs, restera intact et tenace. Ce me sera une douceur plus tard de songer à vous, à ce que j'ai vu et entendu de vous. Je me retire en emportant la ferme conviction que, sous l'impulsion de vos efforts tendus vers le noble but que vous assignent vos devoirs, l'Académie connaîtra encore de beaux jours... »

Et l'on procéda à l'élection de chacun des dignitaires du Bureau.

Après quatre tours de scrutin, M. Jean TRAMONI, de la classe de philosophie, se vit octroyer le cordon de président.

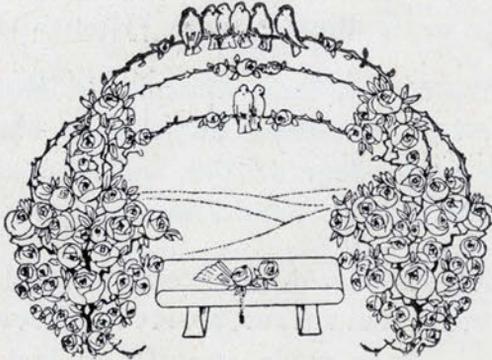
A l'unanimité, M. Robert COULON, fut élu vice-président. A M. Henri KAÏM, fut confiée la charge très délicate de secrétaire.

Les rênes de notre avenir financier furent remises entre les mains de M. Mario GAMBI, de la deuxième Année commerciale.

M. René DEBONO reçut le titre de bibliothécaire, et Monsieur Oswald BUCALO celui d'archiviste.

Le Bureau était constitué.

L'ARCHIVISTE.



Deux Visites remarquables.

Réception de M. Gustave MICHAUT,

doyen de l'Université égyptienne.

SÉANCE extraordinaire que cette séance du samedi, 2 mars, où nous avons le grand honneur et le très vif plaisir de recevoir au sein de notre Cénacle, le savant et distingué professeur de la Sorbonne, M. Gustave MICHAUT, doyen de l'Université égyptienne.

Ce fut M. J. TRAMONI qui le premier porta la parole. Il salua notre hôte illustre en des termes délicats, très applaudis, et que M. Fouad FERZAN, un ancien académicien, se permit d'accentuer, dans les formes classiques du sonnet :

A Monsieur Michaut. . . .



Hommage de respectueuse admiration.

Quand le Devoir est fait, il est doux sur la Terre,
De servir la Pensée, et d'aimer la Beauté ;
De semer le grain d'or, le cœur vibrant, sincère,
Et de clamer le Bien, envers l'Humanité !

Je t'admire à mon tour, disciple de Molière . . . ,
Grand ami du bon sens, de la saine clarté ;
J'aime ta profondeur de Foi, qui te confère
L'estime de Pascal, dans l'Immortalité !

Salut à ton beau nom de Français, et d'apôtre,
Toi, l'ouvrier du « franc parler », devenu nôtre . . . ,
Salut à ton cœur noble, assoiffé d'Idéal !

La Jeunesse, aujourd'hui, t'entoure et te contemple,
Car ton ombre paraît, comme un vivant exemple
D'un chevalier d'honneur, barrant la route au Mal !

*
* *

Après la lecture du procès-verbal de Monsieur O. BUCALO, M. H. KAÏM livra à la critique de ses collègues un travail littéraire intitulé : *Désirs*, que lui avait inspiré une page d'Atala.

Une fois de plus, M. H. KAÏM, par le tour très soigné de sa phrase, nous emporta, un moment, sur les ailes de son rêve, nous promettant d'atteindre bientôt la parfaite réalisation de nos désirs. Confiants nous le suivîmes, mais quel ne fut pas notre désenchantement d'atterrir dans l'impossible pays des Chimères ! Aussi son audace fut-elle sérieusement mise à l'épreuve d'une critique qui ne manqua pas de sel et d'à-propos.

Puis ce fut le tour de M. G. CARACOSTAS dont le cerveau en travail avait enfanté un *Minet* aux allures vaguement poétiques.

Quant au fragment lyrique : *le Pélican*, qu'interpréta M. R. COULON, il fut si bien enlevé que les traits acérés de la critique restèrent muets au fond de leur carquois. A peine si deux ou trois voix s'élevèrent pour traduire le réel talent de diseur que possède notre sympathique vice-président.

M. G. MICHAUT clôtura la séance par un mot de remerciement pour le charmant accueil que nous lui avons réservé.

« Rien n'est plus consolant, a-t-il ajouté, pour un Français loin de son pays, que d'entendre parler sa langue, et surtout de la voir si appréciée dans certains milieux ».

Réception du R. P. BELLOUARD.

Après la visite de « l'homme de lettres », ce fut, pour l'honneur et la gloire de notre Société, celle d'un des plus grands représentants de l'éloquence sacrée.

Le 9 mars donc, M. le Président, au nom de l'Académie St-Jean-Baptiste, saluait dans la personne du Révérend Père BELLOUARD, un artisan de la pensée française par la splendeur du verbe, et aussi un artisan et un champion de toutes les œuvres patriotiques françaises et humanitaires fortement pénétrées de sens divin, et que soulignent ses titres d'Aumônier de la Ligue des femmes françaises, de Directeur de la « Vie Chrétienne », d'orateur du pèlerinage de Lourdes, de prédicateur, à la Cathédrale de Lyon, du Congrès national du recrutement sacerdotal.

Puis deux travaux littéraires firent suite à la lecture du compte-rendu de notre séance du 2 mars.

M. Paul BARBE tenta de nous intéresser en insérant, dans le volumineux *Roman de Renart*, une page de sa composition qui, malgré l'heureuse trouvaille d'un méfait dont il chargea la conscience du goupil, lui valut une avalanche de remarques.

Force lui fut de descendre en lice, et de parer les coups qu'on ne lui ménageait pas. Mais il le fit avec tant de présence d'esprit

et de verve qu'il désarma ses adversaires, les amenant à lui reconnaître des mérites et de fond et de forme.

Le petit poème : *Réverie au bord de la mer*, travail de M. Georges FARAH, n'obtint pas tout l'effet qu'il en attendait. On y releva des fautes contre la versification, quelques chevilles, des expressions banales et des rimes incolores.

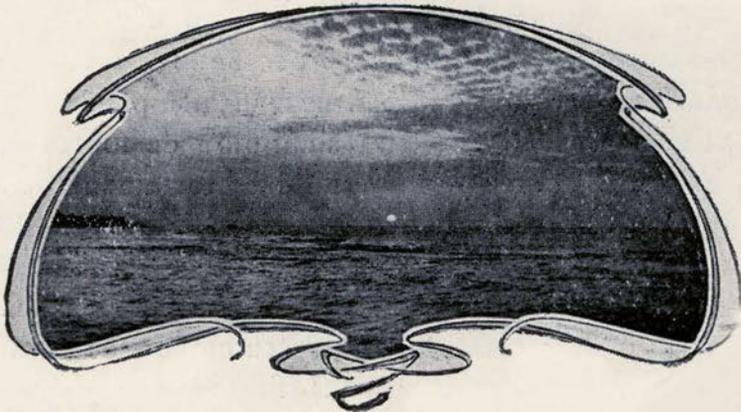
Mais on a eu tort de ne s'attarder que sur ces faiblesses de forme inhérentes à tout débutant — c'est la première fois que M. G. FARAH s'amusait à taquiner la Muse, — car dans ce mélange d'éléments pas trop banals, on aurait pu déceler quelques paillettes poétiques.

Et la séance suivit son cours par la déclamation d'un morceau dont le débit fut un peu précipité, ce qui ne permit pas à celui qui l'interprétait de le donner avec tout l'art dont il était capable.

Notre Visiteur de marque se retira fort édifié de tout ce qu'il avait vu et entendu. Il tint à en manifester sa parfaite admiration.

On sait que demain, à l'époque du grand Carême de 1930, la parole entraînant du R. P. BELLOUARD résonnera sous les voûtes de Notre-Dame de Montréal.

LE SECRÉTAIRE.



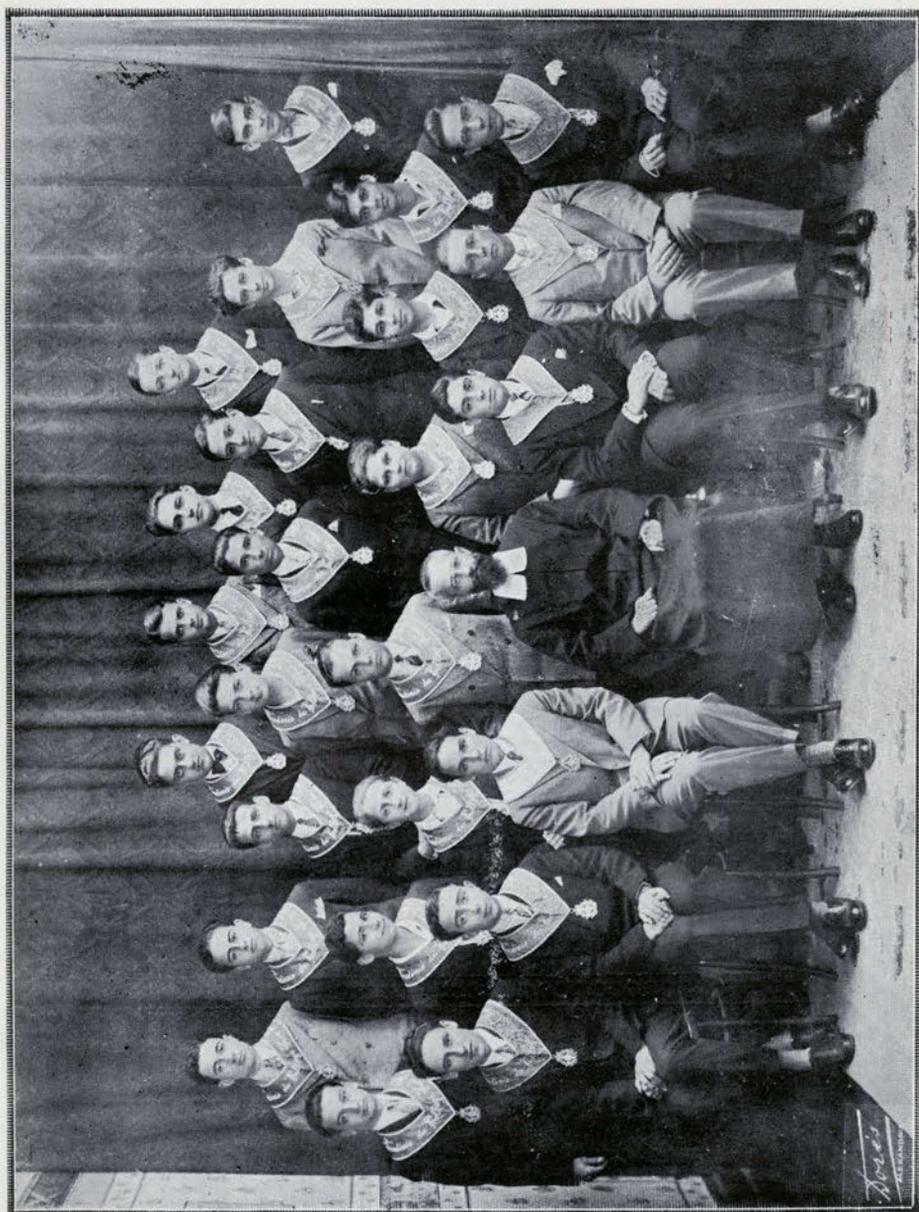


Photo U. Dorés

LES ACADÉMICIENS

Nouveaux Aspirants.

LE 23 février, les rangs de notre Académie se grossissaient de dix nouveaux candidats, c'étaient :

MM. Paul BARBE	Classe de Première B
Joe EZRI	Classe de Première B
Georges HAMAOUI	Classe de Première B
Paul ZOUROS	Classe de Première B
Albert DELLO STROLOGO	Classe de Seconde B
Jean VOUCOLOV	Classe de Seconde B
Georges FARAH	1 ^{re} Année (cours comm ¹)
Lucien BRUN	Classe Prép. (cours comm ¹)
LIVIO DE CONTESSINI	Classe Prép. (cours comm ¹)
ROSARIO CULTRERA	Classe Prép. (cours comm ¹)

Et le 27 avril de :

MM. Adolphe KELLER	Classe de Première B
Albert AMAD	Classe de Troisième
Henri ARCACHE	Classe de Troisième
MARIO DE BOTTI	Classe de Troisième
Georges BOUDAGOFF	Classe de Troisième
Louis DJANGY	Classe de Troisième
Ange FITENI	Classe de Troisième
Eldon HERZOG	Classe de Troisième

Ce dernier contingent porta le nombre des membres au chiffre fatidique de *quarante*.

Nos meilleurs souhaits de bonheur avec tous nos encouragements aux heureux élus de ces deux concours d'admission académique.

Notre Cénacle.

LES visiteurs qui, depuis les premiers jours de cette année 1929, parcourent les multiples locaux du collège Saint-Marc, admirent sans restriction la parfaite ordonnance de cet établissement où tout a été ménagé avec art et méthode.

Chaque salle se présente avec sa physionomie particulière qui ne manque pas d'impressionner très heureusement le regard qui en est frappé pour la première fois.

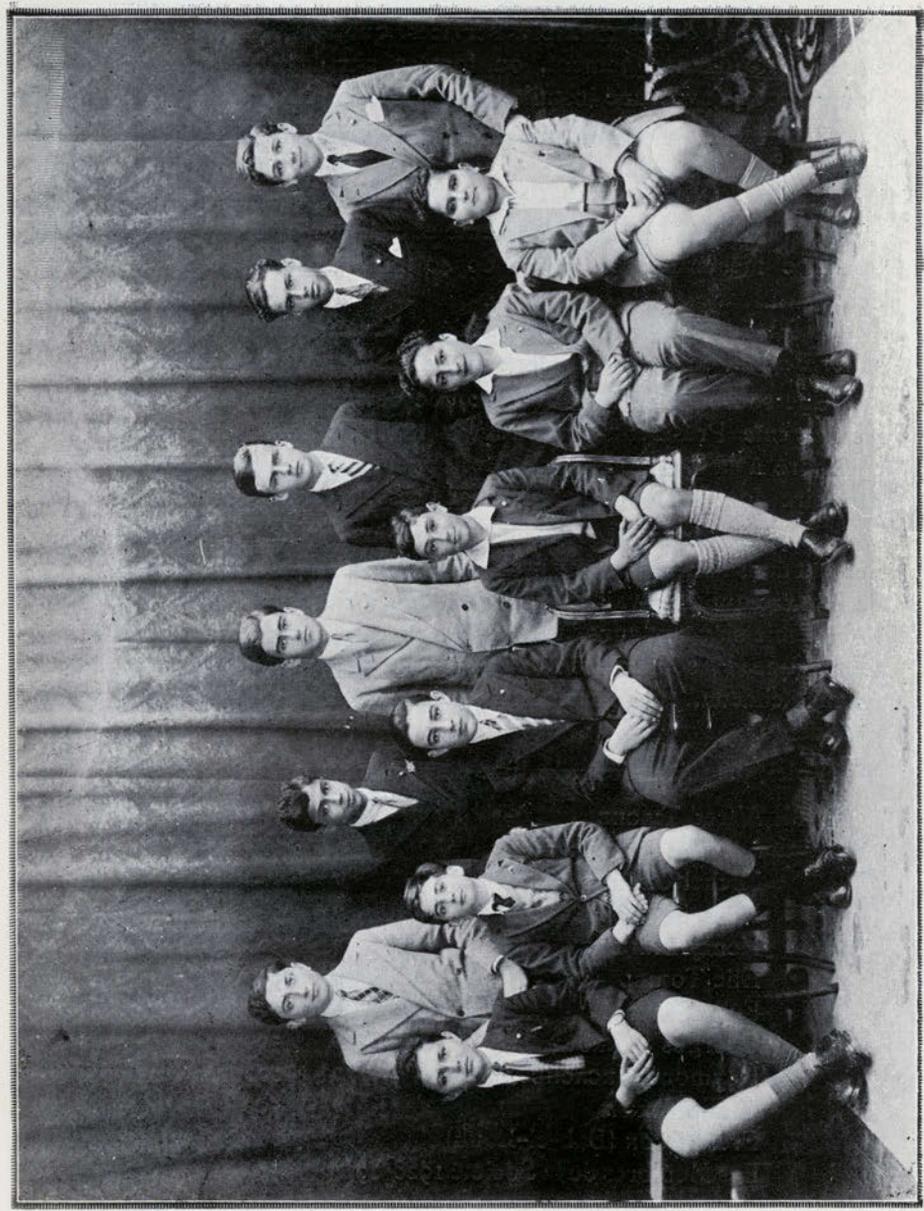


Photo U. Dorès.

LES ASPIRANTS

Cependant, quand dans les premiers jours d'octobre cet immense édifice prit enfin vie et mouvement par le fonctionnement normal de ses multiples services, que de salles restèrent closes faute d'aménagement, ou forcées par la nécessité, ne s'ouvrirent qu'avec une installation des plus précaires.

Parmi ces dernières, on pouvait compter *celle* qui déjà portait en frontispice le mot : *Académie*, et qui n'offrait que la blancheur froide de ses grands trumeaux vides, rendue encore plus éclatante par la lumière violente et crue des quatre grandes baies ne mesurant pas moins de 40 mètres carrés de superficie.

Il fut donc sans retard procédé à l'ameublement de cette salle, *la nôtre*, entièrement dépourvue du plus modeste meuble.

Une souscription fut ouverte ; elle devait atteindre surtout les *quarante* Présidents qui, depuis 1888, avaient activement collaboré à la formation et au développement de ce groupement littéraire dont le prestige est allé sans cesse grandissant.

De plus, toujours soucieuse d'un plus grand perfectionnement dans l'organisation aussi bien intellectuelle que matérielle de l'œuvre qui lui avait été confiée, la Société, à l'instar de l'Académie siégeant sous la coupole mazarine, projeta, en même temps que la souscription, la création de *quarante fauteuils* portant chacun, et à perpétuité, le nom d'un des 40 premiers présidents.

Voici, jusqu'à ce jour, la liste des généreux donateurs :

MM. Alfred TILCHE	P.T.	500
Léopold JULLIEN	»	500
Michel CHARBIN bey	»	500
Hussein bey HÉLAL	»	500
Henry BAINDEKY	»	500
Elie TORIEL	»	500
Félix SAVIDIS	»	500
Georges SARROUF	»	500
Raymond ARCACHE	»	1000
Giulio PENSA	»	500
Frère LÉON (Bab-el-Louk)	»	1000
Les Membres de la Société 1928-29	»	2500

Grâce à ce premier apport très appréciable, notre Salle s'est vue toute transformée; fauteuils, tables, rideaux, tapis, tableaux, lustre sont venus, tour à tour, apporter leurs services avec un air de bon goût bien français.

Nous espérons que cette souscription, qui n'est qu'ouverte, nous vaudra le secours efficace d'*anciens* que nos lettres n'ont pu atteindre par défaut d'adresse, et que ce simple mot qui les concerne ne restera pas sans écho.

En attendant, à tous nos généreux donateurs, nous sommes heureux de réitérer nos sincères remerciements.

LE PRÉSIDENT.

Tournois littéraires et artistiques.

Concours de Versification

LE concours de versification a été marqué, cette année, par un important contingent de jeunes amateurs de la rime.

Alors qu'en 1927-28, le chiffre total des concurrents se montait à cinquante, aujourd'hui il s'élève à plus de soixante. De plus, les sujets proposés, certainement très suggestifs, ont donné des travaux qui ne manquent pas d'allure poétique. On en jugera d'ailleurs par les meilleures productions insérées ci-après et qui ont obtenu une mention spéciale.

Que ceux dont les noms ne figurent pas dans le livre d'or des lauréats, ne se découragent pas ; nous les croyons dotés d'un entrain et d'une ténacité qu'on ne désarme pas si facilement. Qu'ils sachent que :

*Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.*

Le Phare.

L'orage bat son plein et le tonnerre gronde,
La lueur d'un éclair dessine, au bord des flots,
Un énorme rocher, l'espoir des matelots,
Qui domine hautain l'immensité de l'onde.

A son pied mugissant l'élément déchaîné,
Lance son flot dément qui bondit acharné,
Et tente d'engloutir le géant promontoire ;
Mais il s'efforce en vain d'emporter la victoire,

En vain, exaspéré, bave-t-il de fureur,
Le roc est imprenable, il veut être vainqueur.

« Tu n'iras pas plus loin », crie-t-il dans la tourmente,
A son fol ennemi qui revient à l'assaut ;
Ses pans coupés à pic arrêtent, dans leur saut,
Les flots envahisseurs de la mer écumante.

« Quel est ce saint devoir, intrépide gardien,
« Qui de ton noble ardeur est le puissant soutien ?
« De la mer et des vents n'espère la clémence,
« Ils t'ont rongé les flancs, ravagé l'existence.
« A quoi tous tes efforts pourront-ils aboutir ?
« Le flot est sans merci, laisse-le t'engloutir.

— « Mon devoir », dit le roc, dressant sa taille altièrè,
« Mon devoir est sacré, mon devoir est divin ;
« C'est de guider la nef, éclairer son chemin :
« La mer est un tyran, je porte une lumière. »

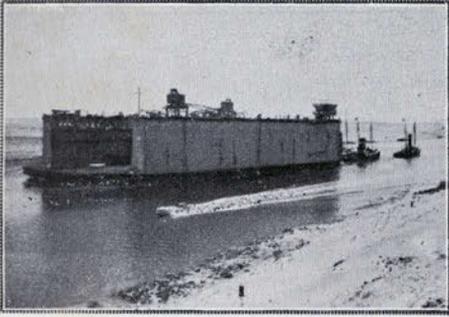
NICOLAS STAVROU
(Mention Très Bien).

Le Phare.

Tel une ombre d'enfer et d'un aspect sauvage,
Seul et mystérieux se dressant sur la plage,
Le rocher escarpé domine l'océan.
Sur les pans découpés de ce granit géant
Les vents frappent en vain ; la rafale est vaincue,
Et la vague écumante en sa fureur perdue
Sans cesse est déchirée et sans cesse revient :
Elle meurt en doublant l'effort qu'elle soutient.

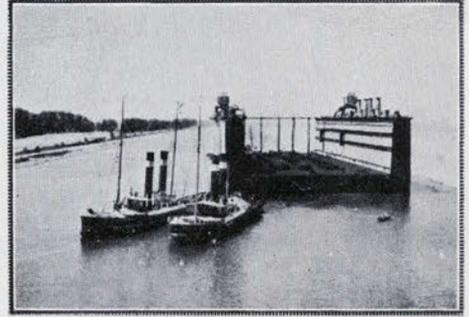
« Sentinelle debout dans la nuit orageuse,
« Quel est donc ton destin, la tâche impérieuse
« Qui te retient ainsi à ce poste avancé ?
« Ne plains-tu pas ton sort ? Est-ce un devoir sacré
« Que tu remplis ? Mais vois les profondes blessures
« Creuser ta rude pierre, y graver des injures.
« N'es-tu donc pas lassée ? Et pourquoi résister
« Aux flots toujours mordants ? Tu peux t'abandonner ;
« Sombre et libère-toi ! Seras-tu moins sublime ?
« Va jouir sous les eaux du repos de l'abîme. »

Et comme je me tus, j'ai cru que le rocher
Me répondait : « Pourquoi veux-tu donc m'arracher



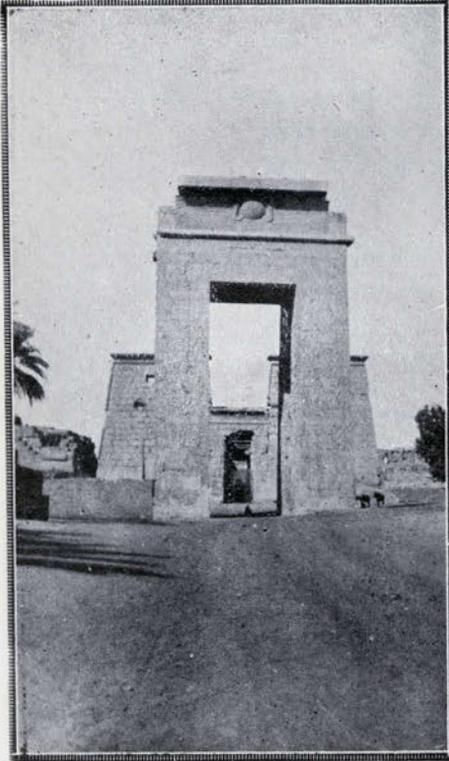
Dock remorqué.

Photo R. Coulon (Photo primée)



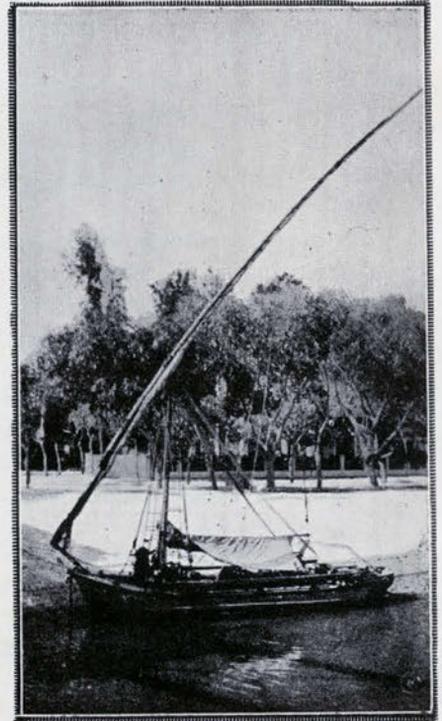
Dock (Canal de Suez).

Photo R. Coulon (Photo primée).



Pylône (Louqsor).

Photo R. Vassallo (Photo primée).



Barque sur le Nil.

Photo R. Vassallo (Photo primée).

« De ce que j'ai toujours supporté sans mot dire ?
« Décevoir mon destin, ce n'est pas où j'aspire.
« Si la mer en démençe est un cruel tyran,
« Je porte la lumière aux nuits de l'Océan. »

TEWFIK DIB

(*Mention Très Bien*).

Le Phare.

Sous un souffle infernal les éléments s'agitent,
Le ciel est sillonné de sinistres lueurs,
Les flots montent grondant, puis ils se précipitent
Sur les âpres rochers, impuissants et rageurs.

La lueur d'un éclair dessine le rivage :
Sur la falaise à pic dominant l'Océan
Le phare est aperçu tenant tête à l'orage,
Fier et majestueux, formidable géant.

De son pied contre lui monte la lame noire
Qui, bruyante et sournoise, attaque le rocher.
Rage folle ! Et debout, lui, sur le promontoire,
Se rit de sa fureur : nul ne peut l'approcher.

Et c'est en vains assauts que la vague s'épuise.
Devant l'œil lumineux du vigilant témoin
Le flot voit son élan qui sur les pics se brise,
Tandis que le roc dit : « Tu n'iras pas plus loin. »

Quel est donc ce devoir, sentinelle vaillante,
Qui te tient solitaire à ce poste avancé ?
Tu sembles ignorer la fureur effrayante
De la mer et des vents contre tes flancs lancés.

Tes efforts soutenus ne t'ont donc pas lassée ?
Ne préfères-tu pas t'abandonner aux flots ?
Il vaudrait mieux pour toi que tu fusses laissée
Au fond de l'Océan pour goûter le repos.

A ces mots le rocher dresse sa masse altière,
Et superbe répond dans l'infernal concert :
« La mer est un tyran : je porte une lumière ; »
Et la lutte reprend au rivage désert.

GEORGES CARACOSTAS

(*Mention Bien*).

Le Phare.

Le vent souffle la mort,
L'océan se déchaine,
Et fait rentrer au port
Les vaisseaux qu'il malmène.

La mer est en fureur.
La forme vague et sombre
Du vaillant éclaieur
Ne se voit point dans l'ombre.

La lueur d'un éclair,
Montre la silhouette
Du Phare qui projette
Au loin son rayon clair.

En vain l'eau mugissante
De l'abattre prend soin ;
Il répond, voix puissante :
« Tu n'iras pas plus loin ».

Vaillante sentinelle !
Doux espoir des marins !
Pourquoi lutter contre elle ?
Laisse-là les humains !

Vois comme elle te blesse,
Et s'acharne sur toi !
Renonce à ta noblesse.
Courbe-toi sous sa loi !

Mais lui, héros stoïque
Résiste à tout effort,
Et debout magnifique
Il méprise la mort.

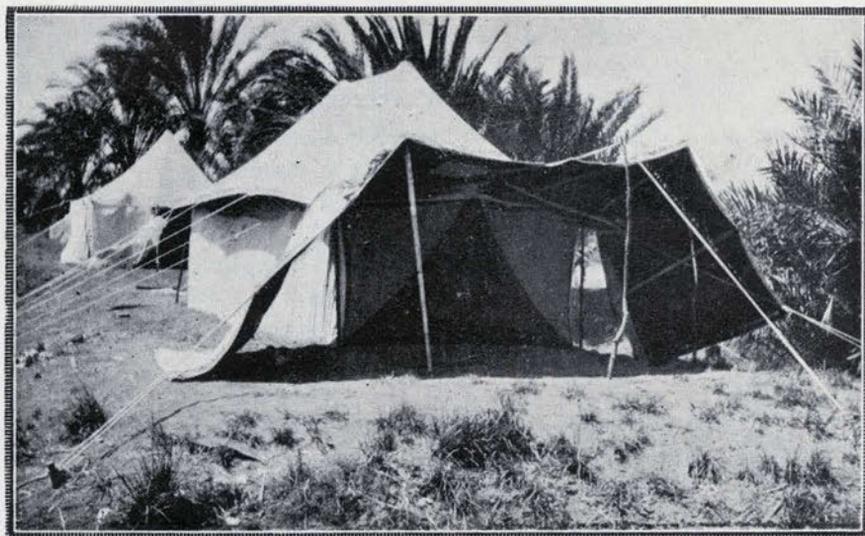
M. MASRY

(Mention Assez Bien).





Paysage de la Haute-Egypte.
Photo R. Vassallo (Photo primée)



Sous la tente (Béni-Souef).
Photo R. Vassallo (Photo primée).

Le Phare.

Nuit d'orage...	Mais hurlant,
La mer rage,	L'élément
Et dans l'air	Se balance
Les éclairs	Puis s'avance,
Luisent clairs ;	Gronde et lance
Sur la plage.	Provoquant
Surplombant	L'onde molle
L'océan	Qui s'affole ;
Menaçant,	Le roc dur
La falaise	Ferme et sûr,
Calme apaise	D'une écume
L'ouragan.	Qui l'embrume

Se blanchit. ...

.....

ELIAS HAWAWINI
(*Mention Assez Bien*).

Le Phare.

La tempête s'acharne et le sombre Océan
Roule sur les rochers ses vagues écumantes ;
La foudre s'est unie à la rage des vents,
Et leur double clameur s'élève en voix démentes.

Mille fois repoussés, mille fois revenus,
Ils se brisent encor sur le rocher immense,
Redoublent de fureur, se sentant soutenus
Par l'éclair qui reluit d'une lueur intense.

Pourquoi lutter encor contre ton sort amer ?
Un jour bientôt prochain marquera ta défaite,
Tu rouleras, vaincu, victime de la mer,
Pour dormir pour toujours dans sa sombre retraite.

« Qu'importe, dit le roc, si je succombe un jour,
Emporté par les coups de l'onde meurtrière !
Mon devoir est sacré : je le ferai toujours !
La mer est un tyran, je porte une lumière ! »

JOSEPH ESHAYA
(*Mention Assez Bien*).

Concours de Photographie

(17 Concurrents — 7 Lauréats).

Quoi qu'on ait dit que la Jeunesse, impatiente d'arriver, ne regarde que dans l'Avenir, laissant à d'autres le soin de s'attarder sur le passé, il n'est pas moins vrai que nous aimons, jeunes ou vieux, à revenir vers ce qui n'est plus pour y saisir et garder plus près de nous les meilleurs moments que nous y avons vécu. D'où l'emploi si pratique de cet art merveilleux qui fixe instantanément, sur un écran portatif, le site — lieu charmant, pittoresque parfois — qui a serti une vision évocatrice de sentiments variés et très doux, à une heure précise de notre existence.

Que nos amis du Kodak soient donc à l'affût de tout ce qui peut inspirer une âme susceptible de goût artistique et d'émotions vraies, et fassent, par là, amples provisions d'instant heureux pour les journées longues et grises qui pourraient traverser leur ciel, ou simplement pour se souvenir.

Lauréats :

MM. Robert ANTONIUS
Olando COEN
Robert COULON

MM. Henri KAÏM
Guy SOLARI
Michel VITTORIA

M. Robert VASSALLO

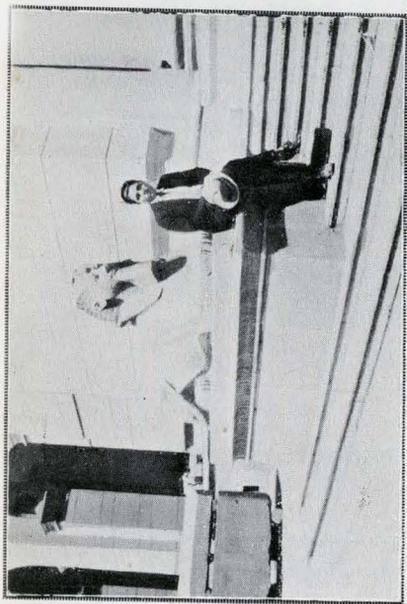
Mention :

MM. Stanislas BILISKO
Max FERNUS

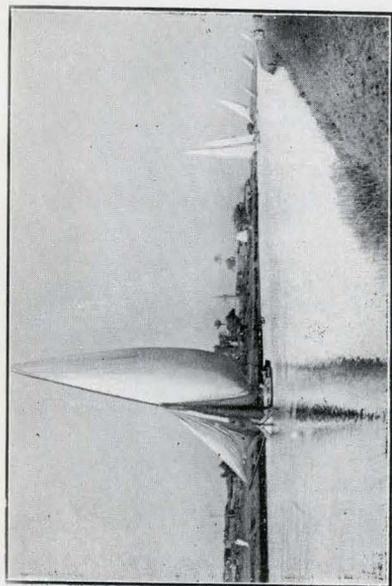
MM. Bojidar MILOVITCH
Constantin VIANELLO

M. Ibrahim ATTALAH





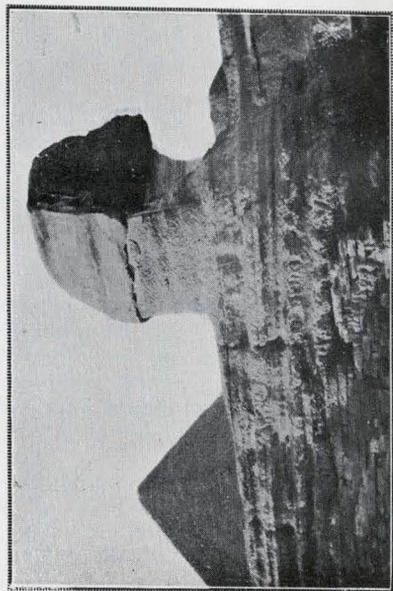
Devant le Musée.
Photo Vittoria (Photo primée).



Le Canal.
Photo R. Coulon (Photo primée).



Le Canal d'eau douce.
Photo R. Coulon (Photo primée).



Le Sphinx.
Photo Vittoria (Photo primée).

Sujets proposés pour le prochain Concours

Concours de Versification

Mettre en vers, de mesure et de rimes libres :

1°

L'Exilé.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens ! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays ; ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine : mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux ; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous ? » Et, quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir : tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, amis.

La patrie n'est point ici-bas : l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

F. LAMENNAIS (*Paroles d'un croyant*, XLI).

2° Poème à saint Marc, évangéliste et patron du Collège.

*Les travaux de versification devront être présentés
vers la mi-novembre 1929.*

Concours de Photographie

1° Les stations du chemin de la Croix de la chapelle S^t-Marc.

2° Les auxiliaires du fellah : le chameau, le cheval, l'âne, le buffle....

3° Cadre où se seront déroulées vos vacances.

Séance de Clôture.

C'EST le samedi, 25 mai, que s'est tenue la séance de clôture de notre Société. Elle s'ouvrit sous la présidence du Très Cher Frère CYPRIEN, directeur du Collège.

L'ordre du jour portait :

*discours de circonstance de M. J. TRAMONI, président ;
réception académique de MM. P. BARBE, J. EZRI, P. ZOUROS
et G. FARAH ;*

*compte rendu général de l'année, de M. KAÏM, secrétaire ;
proclamation du prix des anciens académiciens, et des prix
d'Académie ;*

remise du Diplôme.

Discours de M. le Président.

Je ne saurais, en cette dernière occasion où je prends la parole, faire mieux que traduire les sentiments si divers qui m'étreignent.

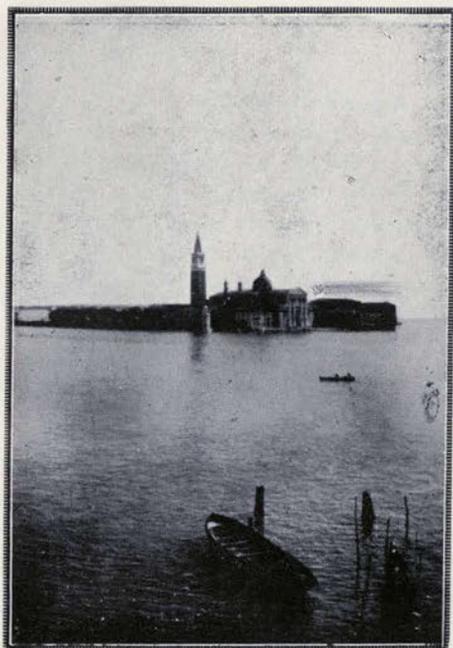
Tristesse d'abord, en songeant que je vais quitter effectivement cette société choisie que je fréquente depuis cinq ans bientôt.

Tristesse heureusement tempérée par les souvenirs nombreux que viennent me représenter tant de circonstances solennelles ou familières, où je sentais vraiment ce que c'est que d'appartenir à l'Académie... Je me souviens encore de la première séance où le Président, personnage imposant à mes yeux de douze ans, adressant la parole aux sept ou huit nouveaux aspirants, debout et tout oreilles, traduisait la confiance que l'Académie mettait en eux.

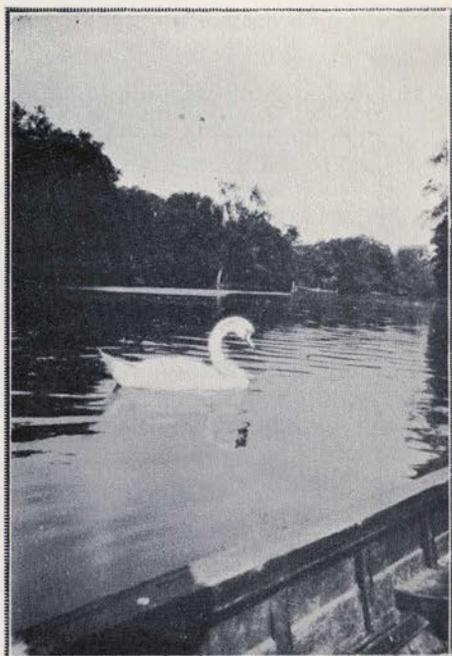
Oui, c'est par les plus jeunes membres que se trouve assuré l'avenir, c'est-à-dire la vie de toute société.

Et je ne saurais mieux appliquer cette idée fondamentale, qu'en encourageant, comme le faisait plus éloquemment mon renommé prédécesseur, les nouveaux académiciens et les jeunes aspirants à comprendre la valeur qu'ils représentent dans notre Société. Ils se formeront aux usages variés et sagement réglés de l'Académie, et en bénéficieront dans la mesure où ils sauront développer des qualités de bons critiques. Ils tâcheront de toujours se souvenir que dans toute composition la forme, au moins, doit à tout prix être sauvegardée quand le fond n'est pas original, c'est-à-dire, qu'ils sauront ciseler leur prose ou leurs vers, de façon à toujours faire surgir belle, l'idée que recèle le travail.

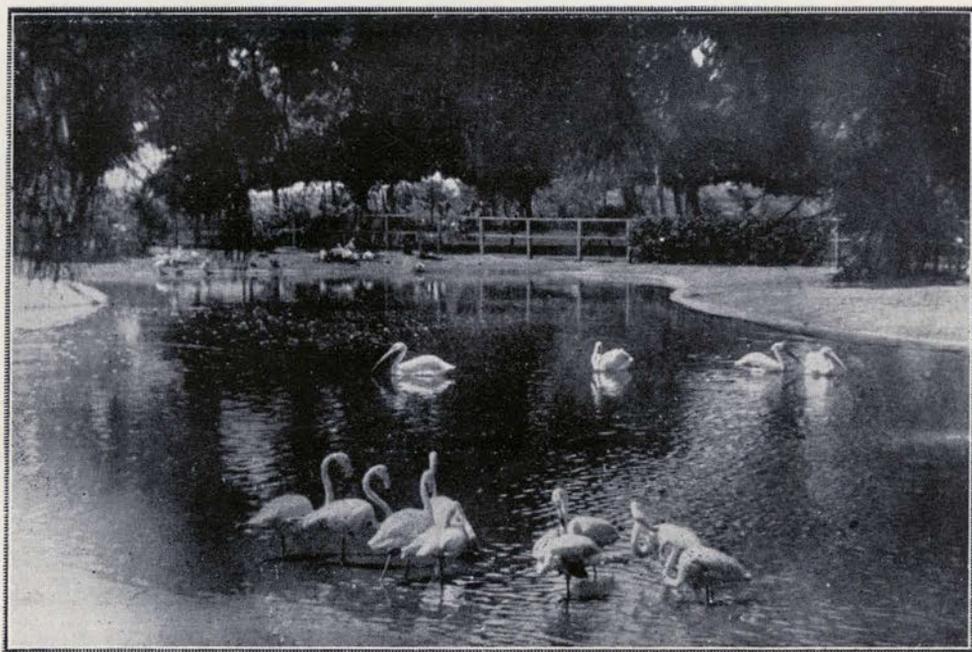
Il y a peu à faire, et il faut vouloir que ce peu soit bien et même parfait. Vous en profiterez les premiers, et en retour vous rendrez à l'Académie le bien qu'elle vous aura certainement fait durant votre plus ou moins long séjour entre ses murs ; vous ajouterez, par vos brillantes compositions, à l'éclat discret qui rayonne de ce périodique au nom humble mais délicat : *le Lotus* ; vous pourrez dire : j'ai été académicien.



Saint-Marc de Venise.
Photo R. Antonius (Photo primée).



Le Cygne.
Photo R. Antonius (Photo primée).



Le Parc aux flamants.

Photo O. Coen (Photo primée).

J'aurais pu m'en tenir là, mais permettez que je confesse une petite faiblesse.

Pour mettre au point ce petit discours, discours d'adieu, j'ai voulu une dernière fois, me trouver dans l'intimité de cette belle salle où, par les voix de mes collaborateurs, j'ai été appelé à présider les trop peu nombreuses réunions de notre « saison » académique. Je me suis assis dans ce fauteuil coutumier, seul dans la salle ; et regardant un à un les fauteuils, ils ne m'apparurent soudain plus vides ; je voyais leurs occupants souriants, attentifs, empressés à noter une impression, une critique, ou à communiquer cette impression ou cette critique à un voisin complaisant, les physionomies tendues par la discussion, les protestations silencieuses, les appels au jugement du cher Frère Félix ; j'entendais aussi les rares chuchotements, les plus rares ponctuations argentines — simples rappels à l'ordre — et cela témoignait d'une vitalité rassurante, cela repoussait l'idée pessimiste qui aurait pu naître dans quelque esprit mal avisé.

Je me suis complu un bon moment dans ce rêve tout éveillé ; puis, une bruyante sonnerie — effet bizarre et malencontreux — est venue faire s'évanouir ces images familières.

Ramenant les yeux sur mon embryon de discours, je me suis dit : Monsieur le Président, il faut que vous leur disiez cela.

Oui, il faut que je vous dise ma confiance en l'avenir : Vous savez qu'il dépend de vous, les jeunes, nos successeurs, et je sais qu'il est assuré par l'intérêt que vous saurez et savez déjà apporter au jugement éclairé de vos camarades et à votre perfectionnement littéraire personnel.

C'est ainsi que tranquille je quittai l'Académie où je venais de tenir séance.

Mais, ce soir, où vous occupez tous vraiment vos fauteuils, où je vois le T. C. Frère Directeur du Collège présider si aimablement cette séance de clôture, je suis on ne peut plus convaincu, qu'avec des ouvriers si consciencieux, et ce protecteur bienveillant, l'œuvre de l'Académie connaîtra encore de beaux jours.

Compte rendu général de l'année 1928-29.

Un Académicien d'avant-guerre serait bien étonné s'il venait assister, aujourd'hui, à l'une de nos séances hebdomadaires. Il y a tant de choses qui ne sont plus, et tant d'autres choses qui sont venues les remplacer.

A l'instigation du très cher Frère Directeur, le Bureau a donné aux séances du samedi une tournure nouvelle.

On a élevé une objection à cette méthode : elle fait perdre, m'a-t-on dit, la spontanéité de la critique ; j'y ai répondu, et j'y réponds : la spontanéité n'est ici nullement compromise, car elle est l'œuvre de l'habitude, et cette habitude s'acquiert par un contact continu avec la critique réfléchie et pesée. D'ailleurs les résultats ne se firent point attendre. A partir de ce moment, les critiques furent abondantes et ne manquèrent nullement de verve et d'à-propos. Pour ma part, longtemps je regretterai les heures passées à l'Académie où j'oubliais les petits soucis de ma vie de collégien pour me plonger dans le charme prenant de la discussion.

Outre cette heureuse modification dans le programme de nos séances, le T. C. Frère Directeur en inaugura une qui s'imposait : la lecture expressive qui donna d'excellents résultats.

Qu'y avait-il encore à faire ?

L'amélioration se fit particulièrement sentir dans le domaine matériel de notre société. Qu'est devenue notre petite salle sombre de S^{te}-Catherine, encombrée de deux énormes tables de bois blanc et de quelques chaises boiteuses ! En ce moment, voyez et admirez ! Salle vaste et gaie, ornée de rideaux verts, meublée de fauteuils et de trois belles tables recouvertes de tapis ; aux murs sont appendues quelques eaux-fortes de valeur qui encadrent les bustes de nos grands écrivains français.

Mais tout cet ameublement ne fut pas l'œuvre d'un jour. Qui comptera les heures, les jours, les semaines, les mois pénibles que durent traverser les artisans de cette belle ordonnance ! Bref, après des péripéties de tous genres, et de mortelles attentes, l'Académie, au bout de ses métamorphoses, ouvrit ses portes : c'était le 20 janvier.

Malgré ce retard imposé par la force des choses, nos séances prirent de suite leur cachet habituel. Plus de vingt-cinq devoirs littéraires dont trois en vers, furent livrés à la critique. M. G. Caracostas, dans un petit poème, nous présenta *Minet*, son chat ; M. G. Farah nous décrivit, en un style bien romantique, une *Réverie* au bord de la mer ; enfin, M. R. Aouad donna ses *Élévations*, sorte de méditation religieuse sur le dogme consolant de l'immortalité. J'estime que de ces trois poèmes, le moins imparfait est celui de M. R. Aouad.

Le genre conte a eu beaucoup d'amateurs.

M. P. Barbe nous a captivés par le récit d'un tour de *Renart* ; M. J. Ezri, par celui de la vie d'un *Saint* à sa façon ; M. S. de Contessini lut une nouvelle intitulée : *Incidents nocturnes*, qui a beaucoup plu ; M. R. Thierrard nous amusa fort avec *le chapeau haut de forme de M. Grégoire* ; et M. M. Gambi, dans un récit habilement mené, nous transporta dans la cité des millionnaires pour nous faire assister au cauchemar de l'un d'eux.

Une école romantique prit aussi naissance. M. H. Kaïm nous exprima ses *Désirs* inspirés d'une lecture d'Atala ; M. U. Altieri dans sa *Nuit vénitienne* révéla une âme sensible aux charmes d'une nature mélancolique et rêveuse ; Monsieur G. Zimméris nous confia l'objet de ses tendresses : *Latifa*, sa petite jument brune. La *Promenade en barque* de M. H. Arcache fut fort appréciée. Une excellente traduction du *Rossignol* de d'Annunzio, voilà l'œuvre de M. R. Ambra. Enfin, M. J. Voucolow, dans un décor par trop européen, nous décrivit l'attente silencieuse du *Muezzin* dans un village d'Orient à l'heure crépusculaire.

Et voici le groupe des portraitistes : MM. R. Cultrera et A. Keller, celui-ci dans *Aris*, celui-là dans *la Mouche du Coche*.

Quant à M. E. Amad, amateur de voyages, il se classe à part avec *l'Art de voyager*.

Genre romantique, genre conte, poème en vers, tout cela est bien, me diriez-vous, mais ce ne sont que sujets légers, badins ! Tout beau ! vous répondrait Corneille, large fut la place donnée au *sérieux* ; mais voyez plutôt :

L'Imagination chez V. Hugo, de M. R. Debono, où le souci d'une documentation serrée n'enlève rien à l'originalité d'une phrase toujours élégante ; M. G. Hamaoui, lui, fut quelque peu inférieur, quant à la forme ; il garde tout le mérite de la recherche sérieuse des nombreux éléments capables de soutenir son *Parallèle entre les XVII^e et XVIII^e siècles* ; à regretter cependant quelques affirmations mal appuyées. M. M. J. Rezk et A. Tawa se sont essayés dans le



Poupouze et Adé.
Photo H. Kaïm (Photo primée).



Atlas Moderne.
Photo G. Solari (Photo primée).



Atlas Moderne.
Photo G. Solari (Photo primée).



En route pour les Vacances.
Photo H. Kaïm (Photo primée).

genre, sans grand succès : la *Rose effeuillée* du premier est assez pâle, et l'analyse d'un ouvrage de Bordeaux, *La Peur de vivre*, du second n'a rien de bien saillant.

Une seule conférence nous fut donnée, et cela grâce à la bonne volonté de M. O. Bucalo. Le sujet traité portait sur quelques traits de la vie de *Disraëli*.

La déclamation ne fut pas négligée. M. R. Coulon interpréta, avec beaucoup de bonheur, quelques poèmes connus : le *Pélican*, *Légende évangélique* de F. Coppée, *Ave Gallia* de P. Déroulède. Au second plan, viennent MM. G. Craissati, R. Anhoury, P. Chalhoub et G. Zimméris. M. G. Craissati déclama *Le petit Mitron* avec assez de naturel.

Voilà, Messieurs, l'inventaire intellectuel de l'exercice académique 1928-29. Comme vous venez de le constater, les travaux furent assez nombreux, et beaucoup, je l'espère, mériteront l'honneur de l'impression.

En terminant, je fais des vœux pour que les jeunes générations qui se lèvent, s'inspirent de leurs devancières et, tout en gardant jalousement le patrimoine déjà amassé, s'efforcent de l'enrichir encore de tout l'apport de leurs ressources intellectuelles et morales.

Prix des Anciens Académiciens

Le *Prix des Anciens Académiciens* ⁽¹⁾ a été décerné à M. Robert COULON, *vice-président*, de la classe de Philosophie.

Prix d'Académie

Ont obtenu le *Prix d'Académie* :

MM. Robert COULON

Henri KAÏM

René DEBONO

Robert AOUAD

Jean TRAMONI

Umberto ALTIERI

Mario GAMBÌ

Oswald BUCALO

Rinaldo AMBRA

MM. Georges CARACOSTAS

Emile AMAD

Georges ZIMMÉRIS

Gabriel CRAISSATI

Paul CHALHOUB

Antoine TAWA

Joseph REZK

Raymond THIERRARD

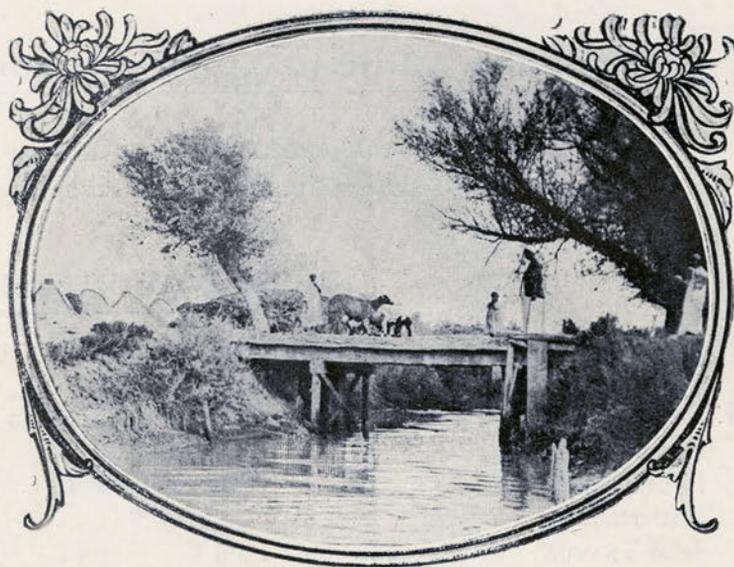
René ANHOURY

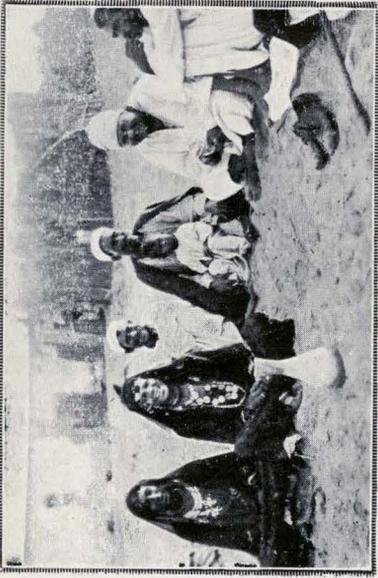
(1) Ce Prix est décerné à l'académicien qui a été classé premier pour l'obtention du *Prix d'Académie*. Il doit en outre être titulaire de son *Prix d'Honneur*.

Diplôme d'Académie

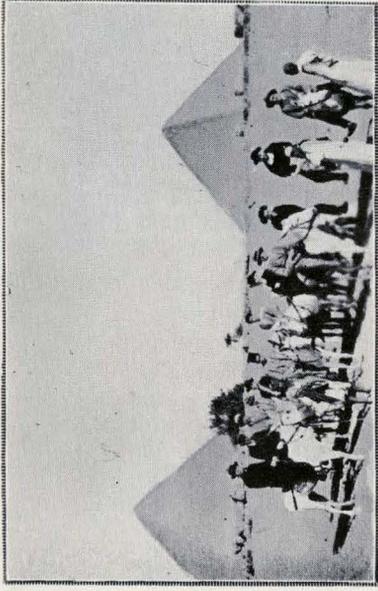
Le *Diplôme d'Académie* a été remis à :

MM. Jean TRAMONI	<i>Président</i>
Robert COULON	<i>Vice-Président</i>
Henri KAÏM	<i>Secrétaire</i>
Mario GAMBÌ	<i>Trésorier</i>
René DEBONO	<i>Bibliothécaire</i>
Oswald BUCALO	<i>Archiviste</i>
Nubar ENOKIAN	<i>Académicien</i>
Robert AOUAD	<i>Académicien</i>

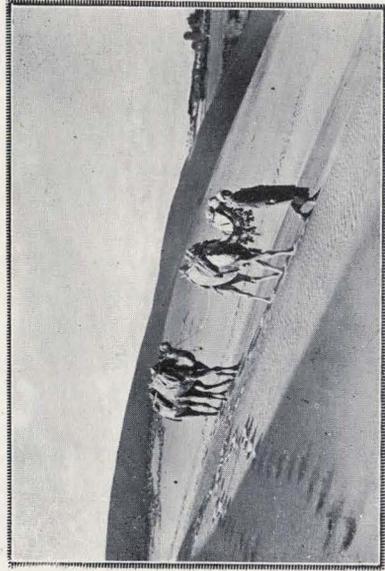




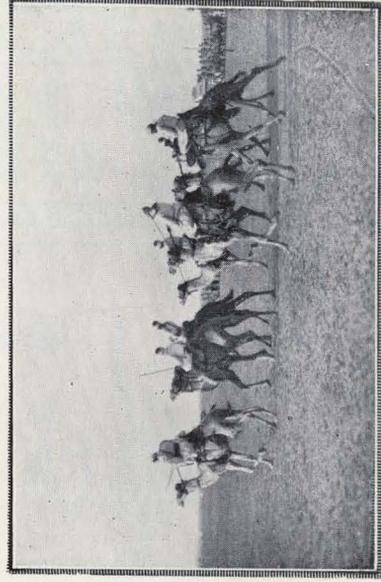
Après un frugal repas.
Photo R. Coulon (Photo primée).



Aux pyramides.
Photo Vittoria (Photo primée).



Désert d'Ismailia.
Photo R. Coulon (Photo primée).



Fantasia.
Photo R. Coulon (Photo primée).



DÉSIRS

Quel dessein n'ai-je point rêvé ?
Quel songe n'est point sorti de ce
cœur si triste ? (CHATEAUBRIAND).



Je voudrais une mignonne maison assise dans le feuillage ; des arbres avec leurs fruits et leurs fleurs pour parfumer mon ciel et me soustraire aux yeux du monde ; une blanche cascade rompant la monotonie du paysage vert, pour me servir de lieu de promenade les jours de tristesse et de mélancolie.

Là, je pourrais rêver à loisir et penser à tous ceux que j'aime.

Je voudrais, à l'horizon, quelques belles montagnes aux arêtes vives, portant sur leurs flancs des maisonnettes au toit rouge, une petite église surmontée d'une flèche élancée ; qu'il me serait doux d'entendre tinter sa cloche dans le silence de la campagne endormie et sentir en mon âme l'écho de ses sons religieux !

Un ciel sans nuage, s'offrant à mes yeux, entretiendrait mon espérance d'une vie nouvelle où, par un merveilleux état de choses, tous ceux que j'ai admirés et chéris redeviendraient les compagnons de ma pensée et de mon cœur. Un ciel bien bleu serait un reflet du vrai ciel et, pour moi, un avant-goût de ses consolations.

Je voudrais écouter, chaque soir, une musique harmonieuse et lente pour calmer mes douleurs, de ces solos de violon aux accents aigus et déchirants qui rendent sensibles les âmes les plus indifférentes. Et dans l'obscurité de la nuit, je m'endormirais, bercé par ces notes divines.....

Pour ami, un jeune homme au cœur d'or, à l'âme généreuse.

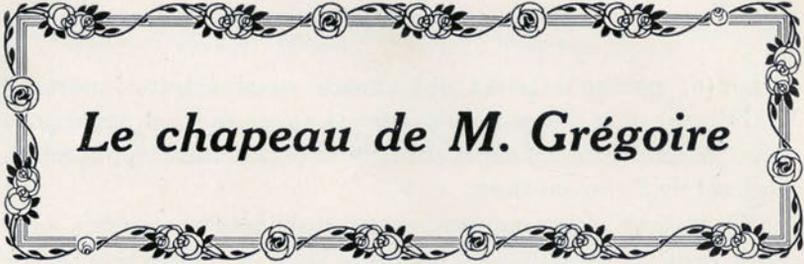
A nous deux, nous comprendrions mieux les charmes de la nature et puis, nous nous aimerions. Il est si consolant d'avoir à ses côtés un être qui ait les mêmes goûts que soi, les mêmes sentiments, les mêmes désirs, les mêmes souffrances. Un plaisir à deux serait alors un double plaisir, une peine partagée perdrait son acuité.

Je voudrais, dans mon cœur, la paix qui y régnait durant mon enfance. Qu'il était beau ce temps où l'amour de ma mère était le seul que je convoitais, où tout ce qui m'entourait m'importait peu alors ! Certes, mes désirs n'étaient pas grands, mais ils étaient tous satisfaits. Oh ! que je voudrais revivre ce bonheur dans cette retraite charmante que je viens de rêver ; chanter avec les oiseaux des chansons enivrantes, courir de bosquet en bosquet comme un papillon, chercher quelquefois la lune entre les branches des arbres ! N'est-ce pas le plus beau des rêves celui qui, une fois réalisé, laisse un calme profond à l'âme, une joie que les fêtes les plus belles ne sauraient égaler ?

Oui, les œuvres du Créateur contemplées dans la solitude sont une des choses qui peuvent nous satisfaire pleinement : elles seules nous permettent de croire et d'aimer.

HENRI KAIM.





Le chapeau de M. Grégoire

A l'ombre d'un beau chêne, M. Grégoire repose. Il repose et son énorme nez, fleuri comme au printemps, semble appeler le doux baiser d'un papillon. Et si vous voulez savoir pourquoi M. Grégoire dort de si bon cœur, sans se laisser troubler par les mille bruits de la campagne, c'est qu'il a vidé d'un seul trait, tant il faisait chaud, un plein flacon de bon vin blanc aussi doux que du nectar.

Monsieur Grégoire repose, tandis qu'auprès de lui son haut de forme neuf, posé sur une pierre le fond tourné vers le ciel, bâille très largement au dôme des feuillages.

Le ronflement qui s'échappe du gosier de notre homme, attire le criquet qui, pour mieux écouter cette harmonie sonore, arrête son monotone cri-cri. Survient à ce moment la vieille pie Margot. Cette stupide commère, qui jacasse tout le jour pour ne jamais rien dire, prend tout ce qui reluit pour du métal précieux ; aussi a-t-elle caché, dans le tronc d'un vieux chêne, deux gros boutons de nacre, une cuiller d'étain et des débris de vitre. La voilà qui d'un bond s'est plantée sur le bord du chapeau qui porte, en évidence, piquée à l'intérieur, la lettre G en cuivre ; vous devinez sa convoitise à la vue séduisante de cet objet brillant.

Aussitôt elle y met son bec, mais sous le poids pesant, le haut de forme chavire et retient notre voleuse prisonnière. Le chapeau se livre alors à des pirouettes et à des sauts sans pareil.

Ce tumulte étrange réveille en sursaut notre dormeur, dont les paupières battent autour de petits yeux gris voilés encore de sommeil. Et qu'aperçoit-il ? O épouvante !... le haut de forme qui saute... et cabriole.

« Hé là ! hé là ! crie-t-il d'un accent de désespoir, arrête-toi ou sinon... » Hélas !... le chapeau continue de plus belle ; « Est-ce que le petit vin blanc a pour effet de faire voir les chapeaux sautillant comme des oiselets ? » reprit Grégoire en se grattant le front ; « Non ce n'est pas un cauchemar, puisque l'arbre est immobile et que seul le chapeau pirouette... et non seulement il pirouette, mais il crie... pardi !... Certes, je suis dans un pays

enchanté, puisqu'il arrive des choses aussi extraordinaires.» M. Grégoire a de plus en plus peur ; la sueur au front, ses quatre seuls cheveux hérissés sur le crâne, il se décide enfin à poursuivre son haut de forme en fuite.

Ce fut une course mouvementée et pleine d'obstacles.

A peine M. Grégoire était-il sur le point de mettre la main sur l'objet en goguette que l'impudent couvre-chef poussait un couac aigu et bondissait à six pieds de là.

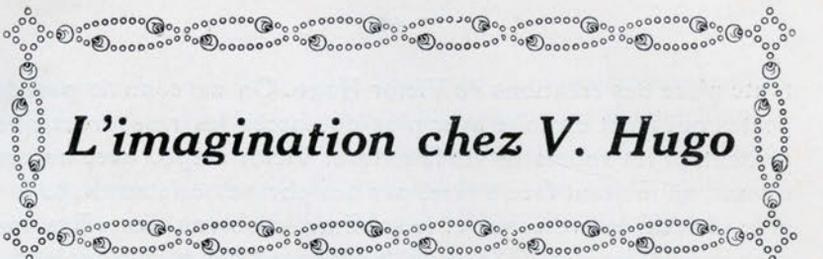
Quelqu'un qui l'eût vu clopinant dans la prairie, tantôt se jetant en avant de tout son élan, roulant par terre, puis se redressant et repartant à fond de train, la main tendue vers l'insaisissable chapeau, se fût demandé à quel sport étrange pouvait se livrer un petit homme si gros et si furieux.

Au bord d'un précipice, M. Grégoire enfin suspendit sa course diabolique. A demi mort d'épuisement et de fatigue, il tomba à plat ventre sur une roche croyant cette fois saisir du même coup le chapeau enchanté. Mais, hélas !... un dernier « couac » fut la réponse à son « han » extrême. Sans espoir de retour, son haut de forme neuf descendait en vol plané vers les proches cimes de sapins.

M. Grégoire rentra chez lui dépenaillé, sans cravate, son pantalon ouvert en trois endroits. Il avait une manche décousue, il était souillé de poussière et de boue, et... il n'avait plus de chapeau.

Sa femme, qui l'attendait depuis longtemps, eut un regard courroucé. Et comme notre héros commençait à conter sa mésaventure d'une voix mourante, prise de frayeur elle pensa : « Est-ce que mon mari est fou ? A-t-il une congestion ? Elle le déshabilla en toute hâte, le coucha, et lui mit de la glace sur le front, six ventouses sur le dos et des sangsues sous les oreilles. Ainsi M. Grégoire, terrorisé, demeura couché huit jours sans dire mot, ne prenant que des tisanes et des purges.

Le neuvième jour, il essaya pour se justifier d'expliquer en quelques mots la disparition de son beau haut de forme. Madame Grégoire qui tricotait, leva un œil par-dessus ses lunettes : « Si tu continues, dit-elle, je fais venir deux témoins et on t'enferme dans une maison de fous. » M. Grégoire émit un soupir et baissa la tête. Et maintenant, il trouve plus simple de croire qu'en effet il a eu la berlue pendant un jour, et que toute cette histoire affolante il l'a vraiment rêvée.



L'imagination chez V. Hugo

Si l'on passe en revue tous les grands poètes français et même les poètes étrangers, il est difficile d'en trouver qui aient eu une imagination plus puissante que celle de Victor Hugo. Mais malheureusement, cette imagination, bien que créatrice, ne lui a pourtant pas fait trouver des sujets vraiment originaux et non plus un nouveau genre littéraire. Elle s'est bornée à se traduire par une profusion d'images, mais aussi quelles images !

Il y a plusieurs sortes d'imaginations : imagination passive et reproductrice, imagination créatrice. Celle de l'auteur de la *Légende des Siècles* résulte d'une synthèse savante, originale et personnelle des deux : c'est le propre du génie de Hugo. Cette imagination est d'ailleurs très complexe, et les éléments qui la composent sont fort divers, elle embrasse toute la conscience psychologique de l'écrivain. Pour la comprendre et saisir ses nuances il faut remonter à sa source et à son éclosion, c'est-à-dire à l'enfance et à la jeunesse du poète. Nous voyons tout d'abord un enfant de condition moyenne, issu d'un sang vigoureux et chrétien, suivre clopin-clopat les grognards de la Grande Armée, bivouaquant en mordant dans des oranges couleur de sang, en pleins décors espagnols, humant et ne respirant que la poudre sous le ciel bleu de l'Italie antique. Puis, transplanté de nouveau en France, nous le voyons goûter la sérénité ineffable du couvent des Feuillantines, au milieu du Paris tumultueux. En considérant ces quelques traits de sa vie, n'est-on pas surpris de constater l'accointance qui existe entre elles et la caractéristique de son talent : l'imagination créatrice s'exprimant en images ? Sa prime jeunesse a été saturée de contrastes et de couleurs : sa muse l'est aussi. Victor Hugo, par ses tableaux, s'est fait qualifié peintre de grandes fresques, mais il ne méprise pas les détails, les fines dentelles qui décorent les pourpoints, Et ce mélange de couleurs, de vues d'ensemble, de détails, cette étourdissante nomenclature de qualités, issues de son imagination et produites par ces images peut se diviser en trois grandes parties : les contrastes, les comparaisons et les tours de style.

Les contrastes, l'harmonie des contrastes sont peut-être de

toute pièce des créations de Victor Hugo. On ne connaît pas de poètes qui aient exploité avec plus de succès les ressources que présentent les anomalies de la nature. Victor Hugo, avec un art savant, en mettant face à face, par des phrases éclatantes, le fou et le sérieux, le grotesque et le sublime, a obtenu des effets insoupçonnés jusqu'au XIX^e siècle. Ses oppositions parfois violentes forment images et ces images ont d'autant plus de succès qu'on ne s'attend pas à les voir. Elles mettent crûment, en relief, la



Victor Hugo.

pensée de l'auteur, et saisissent le public. Un Cid faisant le palefrenier dans *Bivar*; l'aigle de bronze d'un casque broyant la tête d'un maître ignoble (*L'Aigle du casque*); un océan chanté, si beau, montré dans sa cruauté (*Oceano Nox*); un Quasimodo ayant une âme tenant de l'ange, sont des images qu'on n'oublie pas. Sont-elles parfois ridicules? manquent-elles quelquefois de goût? on ne pourrait le nier; mais, ce qu'il faut voir en ces images formées par des contrastes, c'est le nouveau genre de traduire l'imagination fantastique d'un homme.

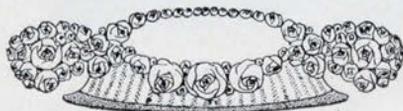
Victor Hugo ne pense qu'en images, a-t-on dit, rien de plus vrai. Son esprit romantique et frondeur a senti un besoin orgueilleux, celui de se créer une conception nouvelle de l'art d'écrire. Et après les images faites par contraste, nous voyons celles formées par des comparaisons. Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Madame de Staël, Lamartine ont, avant lui, consacré cette forme si expressive de communiquer la pensée; mais Hugo l'a conçue d'une manière pour ainsi dire plus avancée. Les tableaux, les caractères de ses personnages sont décrits par une suite de comparaisons pittoresques se succédant souvent avec une rapidité vertigineuse. La description de la pieuvre dans les *Travailleurs de la Mer*, est un spécimen célèbre du genre. Ces suites de comparaisons sont souvent placées comme en gradation; et ce n'est qu'à la dernière de la série que l'on a une idée globale

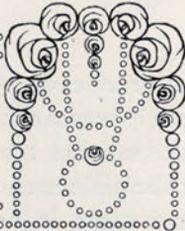
et précise du sujet dont parle l'écrivain. Les métaphores et les périphrases originales contribuent beaucoup à cet effet en donnant des saveurs truculentes à la composition ; et les accumulations rabelaisiennes d'adjectifs n'y sont pas pour rien. Son imagination puissante le lancera aussi dans des allégories certaines fois très osées et le plus souvent exquises. Tout parlera, tout souffrira chez Hugo ; le grand chêne aimera l'yeuse verte, la roche noire criera d'une voix sépulcrale ce qu'elle a vu et ce qu'elle a enduré.

Les tours de style, la dislocation passionnée de « ce grand niais d'alexandrin » sont encore pour Hugo des ressources propres à former des images. En poésie, ce procédé est le plus subtil et le plus savant de tous, et ses fervents, du moins jusqu'en 1880, n'étaient pas nombreux au XIX^e siècle. A l'instar de La Fontaine, Victor Hugo a possédé à fond le secret de faire vivre et palpiter sa phrase ; elle sera longue et lourde pour exprimer une chose accablante ou méchante, légère et sonore pour nous faire entendre le clairon, éclatante pour acclamer un héros. L'harmonie imitative donnera une vraie vie à ses vers. L'enjambement audacieux et les phrases nerveuses formeront des images insoupçonnables. Qu'on lise Hugo à haute voix et on sentira comment sa géniale imagination fera suivre à sa phrase la trame du sujet.

L'imagination seule a suffi à Victor Hugo, pour être l'un des plus grands représentants de la plume française, et malgré les erreurs contenues dans ses idées et ses prétendues théories, malgré ses écarts de goût et l'inégalité de son œuvre colossale, il reste ce qu'une heureuse formule appelle le *poète*, c'est-à-dire le frère de Virgile et de Dante.

RENÉ DEBONO.





LATIFA

LATIFA est fille du désert, brune, élancée, aux petits pieds et aux chevilles si fines et si délicates que j'étais plein de terreur chaque fois que je la voyais courir et sauter comme une folle. J'étais si content, le soir, quand je lui faisais sa toilette ; j'aimais à lui faire de jolies boucles ondoyantes avec ses belles mèches de cheveux qui retombaient avec grâce sur un cou que ne possédaient aucune de ses sœurs. Mais ce qu'elle avait de plus beau, c'étaient ses jolis yeux noirs aux sourcils fins et aux cils longs et soyeux. Plus belle que ses sœurs, elle était aussi plus intelligente et meilleure qu'elles.

Latifa avait toutes les qualités pour faire une parfaite petite amie : elle était discrète et peu encombrante. Je l'aimais bien, mais d'une façon un peu tyrannique, c'est-à-dire que je la voulais toujours avec moi et je ne lui permettais pas de me désobéir en quoi que ce fût. Quand j'étais de mauvaise humeur et que je sortais seul, elle me suivait ; alors, furieux, je lui criais : « Va-t-en, je ne te veux pas avec moi ! » Elle baissait la tête, et elle avait l'air si contrite, si humble et si douce que j'avais presque du remords de l'avoir brusquée ; alors je courais à elle, je l'embrasais, et la consolais doucement :

Oh ! elle me comprenait bien ! Le soir, quand je lui racontais tout ce que j'avais fait ou que j'avais le cœur gros, elle me frôlait le visage de sa joue brune : c'était sa manière à elle de me témoigner la part qu'elle prenait à tout ce qui me touchait.

Un jour que j'étais malade, elle vint me voir ; mais ne pouvant pas pénétrer dans ma chambre, elle s'approcha de ma fenêtre et fit tant qu'elle finit par attirer mon attention ; je me soulevai à demi et de la main lui envoyai des signes d'amitié. Le lendemain, maman me dit que Latifa n'avait rien voulu manger durant toute la journée, et, tant que dura mon indisposition, elle ne cessa de rôder sous les fenêtres de mon lieu de réclusion.

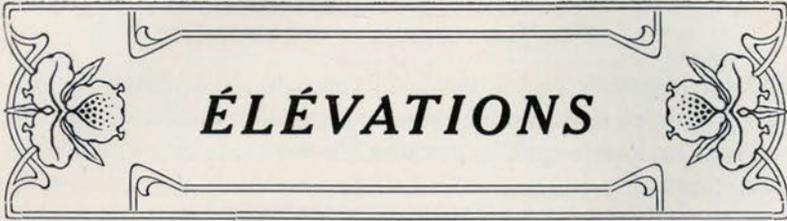
Mais, hélas ! un jour il fallut se séparer, et ce fut presque un déchirement. Non, je n'oublierai jamais les belles promenades que nous faisons ensemble ; tout le monde la connaissait, elle était gentille avec tout le monde. Quand nous partions le soir pour

chasser la gazelle ou le chacal, à l'approche du désert je la sentais frémir et s'énerver. L'étendue immense retentissait du cri sauvage de liberté qu'elle poussait en véritable fille de ces lieux désertiques.

Mais voici les vacances de Pâques et dans huit jours j'aurai le plaisir de recevoir Latifa, ma chère petite jument brune.

GEORGES ZIMMÉRIS.





ÉLÉVATIONS

Tandis qu'à l'horizon le soleil disparaît,
Tandis que les flots bleus s'ébattent sur la rive,
Et que dans le lointain une rumeur plaintive
Se dégage de la forêt ;

Tandis qu'autour de moi l'air, le ciel et la terre
Semblent se recueillir en un profond mystère
Où les voix des oiseaux, s'éveillant en un chœur,
Entonnent l'hymne au Créateur ;

Tandis qu'à l'occident le jour mourant et l'ombre
S'entremêlent autour des nuages en feu,
Et tandis que le ciel, où règne encor le bleu,
A l'orient est déjà sombre ;

Tandis que contemplant ces sublimes beautés
Mon cœur se sent épris de suaves clartés,
Je roule au fond de moi d'innombrables pensées
De l'au-delà tout imprégnées ;

Êtres que nous aimons, disparus d'ici-bas,
En ce monde où pâlit la trace de vos pas,
Où votre souvenir de nos esprits s'efface,
Nous n'avons plus l'espoir de vous voir face à face.
Vous semiez le bonheur alors que vous viviez ;
Vous répandiez le bien partout où vous passiez.
Sans reprise jamais, toute votre existence
Ne fut que dévouement et paix dans la souffrance.
Et, consommant un jour, votre immolation
La mort vous a ravis à notre affection.
Vous paraissiez heureux de quitter cette terre ;
Contents de terminer une vie éphémère,

Vos regards se tournaient vers un monde meilleur
Où vous pensiez trouver l'unique vrai bonheur.
Qu'êtes-vous devenus ? Dans l'éternel silence
Seriez-vous engloutis avec votre espérance ?
Et sortis du néant devriez-vous y rentrer ?
Auriez-vous donc en vain ici-bas espéré ?
Non ! ce n'est pas la fin, quand la mort nous appelle :
C'est l'aurore sans fin d'une vie éternelle.
Notre destin n'est pas celui de l'animal :
Comme lui nous passons, mais une autre existence,
Si nous faisons le bien, est notre récompense,
Et notre châtement si nous faisons le mal.
Nos morts sont donc vivants ! Quelle douce pensée !
Et qu'il est consolant, êtres chers, de savoir,
Qu'après une carrière en souffrances passée,
Au séjour du bonheur nous pourrons vous revoir !
O vous tous affligés ! vers ces sommets sublimes
Faites monter vos cœurs ; vous trouverez la paix,
Comme en un temps d'orage on trouve sur les cimes
Du soleil rayonnant les splendides clartés.

ROBERT AOUAD.



Le chant du rossignol

(Traduit de *Innocente* de Gabriel D'ANNUNZIO)

LE rossignol chantait.

D'abord ce fut comme un éclat mélodieux de joie, un jet de trilles faciles qui retombèrent avec un son de perles rebondissant sur les lames d'un harmonica.

Une pause.

Une roulade prolongée s'éleva, comme si dans un élan de hardiesse l'oiseau voulait essayer sa force, en un défi, avec un rival inconnu.

Une deuxième pause.

Un sujet de trois notes avec un sentiment interrogatif passa par une chaîne de variations légères, en répétant la petite phrase cinq ou six fois, comme modulée par une flûte de roseaux.

Une troisième pause.

Le chant devint élégiaque, se déroula sur un ton mineur, s'adoucit comme un soupir, s'affaiblit comme une plainte, exprima la tristesse d'un amant solitaire, un désir navré, une attente vaine, lança un dernier appel, imprévu, aigu comme un cri d'angoisse et s'éteignit.

Une autre pause.

On entendit alors un accent nouveau, qui ne paraissait pas sortir du même gosier, tant il était humble, timide, faible, tant il paraissait être le gazouillis d'oiselet ; puis, avec une volubilité admirable, cet accent ingénu se changea en une progression de notes, de plus en plus rapides, qui brillèrent en une volée de trilles, vibrèrent en roulades claires, pour se plier en des passages hardis, diminuer, croître et atteindre enfin des hauteurs souveraines.

Le chanter se grisait de son chant avec des pauses si brèves que les notes ne finissaient presque pas de s'éteindre, il répandait son ivresse en une mélodie toujours variée, passionnée et douce, basse et retentissante, légère et grave ; interrompue tantôt par de faibles gémissements, des implorations plaintives, tantôt par des élans lyriques imprévus, des invocations suprêmes.

On aurait dit que le jardin aussi écoutait, que le ciel se baissait sur l'arbre mélancolique du sommet duquel un poète invisible versait de tels flots de poésie.

Les fleurs avaient une respiration profonde mais silencieuse. Quelques lueurs jaunes s'attardaient à l'occident et ce dernier regard du jour était triste, morne.

Mais une étoile apparut, toute vive et tremblante, comme une goutte lumineuse de rosée ...

RINALDO AMBRA.



En marge du roman de Renart

QUATRE heures du matin. La cloche du couvent Saint-André égrène ses notes mélancoliques, sur la plaine encore sombre et toute trempée de rosée. Une brise fraîche, presque froide, balance légèrement les feuilles des arbres, et emporte doucement, timidement l'épais brouillard qui noie le monastère.

Soudain la porte claustrale s'ouvre et laisse couler une forme de moine encapuchonné ; c'est le bon frère Eustache qui va puiser de l'eau à l'unique puits du lieu. Tout en tirant la corde enroulée autour du treuil, le frère regarde le fond noir où gît la nappe humide quand, ô stupeur ! ses yeux semblent reconnaître le Goupil, ce maudit animal qui, la semaine dernière, lui a endommagé tout son poulailler. Oui, c'est lui, c'est bien lui avec ses deux yeux phosphorescents qui trouent la nuit du puits et narguent le bon moine qui, tout fier de sa découverte, revient en courant donner l'alarme au couvent qui s'éveille. Aussitôt tous les Pères de s'armer de ce qui leur tombe sous la main : pelles, pioches, râtaux, bâtons, etc., et, supérieur en tête, de marcher menaçants, telle une armée lancée sur les talons d'un ennemi redoutable.

Dans le crépuscule du matin, le soleil n'ose pas encore se montrer cependant que la lune, à l'horizon, descend et s'éteint peu à peu.

Arrivés à la margelle du puits, nos vaillants agresseurs s'arrêtent ; le plus hardi s'avance, hasarde un bout de visage qui se penche sur l'abîme et l'endroit du sinistre : pas de doute, la bête est là, c'est lui, c'est Renart. Tous alors de foncer sur la victime et de l'accabler sous une pluie de projectiles. Mais bientôt fatigués, ils ralentissent la manœuvre et font trêve un instant.

Dans le jardin clos la brume s'est évanouie ; et dans un ciel qui devient plus limpide, l'astre du jour, impassible, éclaire cette scène de carnage.

C'est alors que quelque peu reposés, nos traqueurs s'avisent d'extraire de son repaire le monstre agonisant. Mais, horreur ! quelle n'est pas leur surprise quand leurs yeux grands ouverts ont peine à reconnaître dans la masse pantelante de leur victime, les traits du satané Goupil. Horreur ! ce n'est point le Goupil !

C'est Ysengrin ! A cette vue, nos moines si belliqueux, il y a un instant, redeviennent subitement les bons moines qu'ils étaient

Etendu sur l'herbe, près du puits, Ysengrin s'allonge infor-
me, les yeux mi-clos, la tête fortement contusionnée, les lèvres
entr'ouvertes et déchirées, les dents ébréchées et baveuses. Mais,
en si male posture qu'elle soit, la pauvre bête possède assez de
force pour clamer sa douleur et jeter sa plainte à ceux qui vou-
laient l'envoyer *ad patres* :

« Je vois bien que je suis l'objet d'une méprise. Oui, vous
m'avez pris pour le Goupil, pour ce voleur, ce fourbe, cet assassin,
pour cet hypocrite fieffé, sage devant les yeux et par derrière pire
que Satan lui-même.

C'est ainsi que, hier soir, profitant de la fraîcheur d'une nuit
qui s'annonçait belle, je passais près d'ici, lorsque des cris partant
de ce puits, attirèrent mon attention. Intrigué, je vins jusqu'à
ce lieu, m'en approchant le plus possible, et je vis le Goupil.
M'ayant aperçu, il me fit un beau discours qui ne pouvait pas
manquer d'exciter mes appétits gloutons :

Vois-tu, mon cher Ysengrin, je prends mes ébats après
avoir bien mangé. Sache que ce trou donne accès à une magnifique
vallée pleine de gros chapons et de lièvres dodus. Si tu veux te
régaler descends jusqu'à moi en te servant du seau que retient
cette corde.

Suivant de point en point les indications données, je sautai
dans le seau désigné. Comme j'étais le plus lourd, j'entraînai la
corde, et le gremlin se vit bientôt en haut du puits où il retrouva
la clé des champs. . . . Vous savez le reste ».

Ysengrin eut un mouvement convulsif et s'affaissa. Les
moines l'entourèrent, lui prodiguèrent mille soins. Ils l'hébergè-
rent. Bientôt guérie, la pauvre bête prit congé de ses hôtes
charitables, puis regagna la forêt jurant, mais un peu tard, qu'on
ne l'y prendrait plus.

PAUL BARBE.



MINET



*Autour du cou Minet porte un frais ruban rose ;
Sa robe est d'un beau noir, son poil long et luisant,
Et ses petits yeux verts malicieux se posent
Avec avidité sur le plat alléchant . . .*

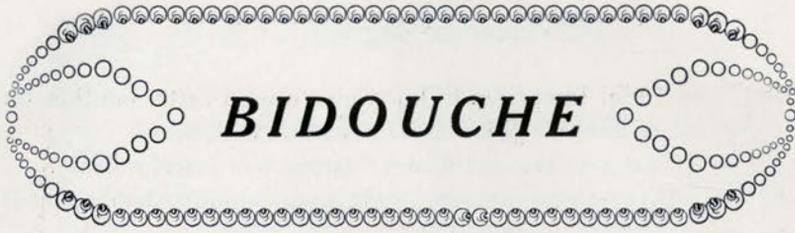
*Minet est soucieux de sa belle parure :
Les jours où le soleil brille clair au ciel bleu,
Il s'étend près d'un mur et passe en sa fourrure,
Sur son poil souple et chaud, une langue de feu.*

*Quand il le veut, Minet se rend très agréable,
Sait faire le gros dos et patte de velours,
S'amuser gentiment, paraître fort aimable,
Quitte à jouer plus tard quelque'un de ses bons tours.*

*Ne vous fiez donc pas à son humeur changeante ;
Car il peut arriver que Minet furieux,
De sa griffe éloignant votre main caressante,
Vous fasse regretter votre geste ennuyeux.*

*Et cependant Minet n'est pas du tout farouche :
L'hiver quand déchaîné l'Altanus siffle et mord,
Le chat sur vos genoux qu'il a pris pour sa couche,
Voluptueux « s'étend, ferme l'œil et s'endort ».*

GEORGES CARACOSTAS.



BIDOUCHE

R IEN de bien caractéristique n'accusait l'originalité physique du père Bidouche Lecorbeau, sinon qu'une calvitie fort avancée le distinguait de la masse populaire de son modeste village.

Il vivait dans une excavation naturelle, une sorte de grotte à l'orée d'une forêt giboyeuse propriété des comtes de Penthièvre.

Ce brave homme braconnaît le plus innocemment du monde, sur les terres de ses seigneurs suzerains. Il mangeait la chair des lapins, des lièvres et d'autres gibiers plus délicats encore, pris en fraude, pris en fraude toujours, et collectionnait leurs peaux dont la vente lui permettait d'acheter l'indispensable à sa pauvre existence.

Comme il était discret et fuyait les foules bruyantes de la localité, sa vie parut fort sage ; et, avec les ans, mais surtout grâce à certaines langues de prudes et vieilles filles, elle s'apparenta bientôt avec une certaine sainteté qui nimba son front, lui attira force curieux.

Il me revient justement à l'esprit, un des faits qui contribuèrent à le faire passer pour saint, c'est une aventure assez divertissante que je vais vous conter.

Un jour Lecorbeau recevait Marie-Jeanne, une fermière à la face rouge et naïve, au maintien lourd pour ne pas dire stupide. Elle vivait seule avec sa servante Annik dans une petite ferme isolée du reste du village. Le produit de la vente du lait de sa vache Roussette assurait son pain quotidien. Notre braconnier connaissait tous ces détails-là.

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, Marie-Jeanne, commence-t-il. Serait-ce donc que Roussette vient d'abrégér les misères et les vicissitudes de la présente vie ? »

— C'est bien pis, répond la fermière. Figurez-vous que Béalzébub et tout l'enfer ont pris possession des entrailles de Roussette et y font chaque soir un sabbat infernal ; et ma vache, par la frayeur sans doute, ne donne plus autant de lait qu'auparavant. Je voudrais bien que vous m'indiquiez un moyen pour réintégrer les puissances infernales dans l'énorme fournaise que

Dieu créa à leur intention. « Qui vous a donné cette solution de la stérilité relative de Roussette ? demanda Bidouche.

— « C'est ma servante Annik, répond son interlocutrice.

— « Vivez-vous toujours seule avec Annik ? demanda-t-il encore.

— « Non, dit Marie-Jeanne, depuis quelque temps, je donne l'hospitalité à un cousin d'Annik ; il travaille chez une laitière des environs. »

La vérité venait d'éclater aux yeux de Lecorbeau. Allait-il la dévoiler ? Non, il allait s'en servir pour augmenter son crédit dans le village. Il pria donc la fermière d'attendre, puis rapportant de l'intérieur de la grotte une bouteille préalablement noircie à la suie, il lui dit : « Les puissances infernales après leur sabbat traient votre vache. Aussi pour empêcher cet acte, vous irez, à partir de ce soir, promener cette bouteille dans vos étables toutes les heures. Venez dans une semaine me rapporter cette bouteille et me donner le résultat produit. »

Une semaine après Marie-Jeanne revenait et on pouvait l'entendre dire à Lecorbeau : « Père Bidouche, à la quatrième tournée du premier soir, j'ai trouvé le cousin d'Annik dans mon étable. Il se livrait à la délicate opération de la traite de ma vache. Malgré les pleurs et les supplications d'Annik, je l'ai chassé le lendemain matin. Mais aujourd'hui je m'en repens, car Annik m'a expliqué que les démons, par un mystère étrange, prenaient corps et vie sous les traits du visage notamment et qui variaient suivant les circonstances, et votre bouteille a eu pour effet de découvrir ces démons. Mais quel est son secret ? ».

Vous dire les efforts que dut faire Bidouche pour ne pas rire, serait impossible, aussi ce ne fut qu'au bout d'une minute qu'il répondit à la fermière : « Ceci est le secret de Dieu, mais quoique Annik ait eu raison, je ne vous conseille pas de reprendre son cousin, car le mal est maintenant en lui ». Et après l'avoir étourdi par un verbiage étonnant, il conclut : « Ma modestie vous demande de ne pas trop répandre ce fait dans le village ». C'était dire que tout le monde sache ce qui s'était passé.

Marie-Jeanne n'ayant pas le courage de garder à elle seule ce secret alla le confier à deux bonnes commères sous le sceau de la plus grande discrétion, ce qui n'empêcha pas que le lendemain tout le village était informé du miracle du Père Bidouche.

Quant à ce malin personnage, il eut la joie de recevoir chaque semaine une bouteille de lait de Marie-Jeanne et de voir sa réputation augmenter considérablement.

JOE EZRI.



Nuit Vénitienne

Du flambeau du jour les derniers rayons s'éteignent...
Un air léger flotte dans l'atmosphère encore attiédie...

Les voiles du soir commencent à couvrir la ville.

Bientôt, mille petites lueurs surgissent de toutes parts, des lueurs tremblotantes, craintives...

Les flots s'éclairent insensiblement, à mesure que là-bas la lune monte majestueuse... Qu'elle est belle la lune vénitienne!...

Son ascension terminée, elle semble regarder, moqueuse, la grande distance qu'elle vient de parcourir. La voilà bien haut maintenant, au milieu de mille petites étoiles qui semblent perforer le ciel.

Sur la lagune on entend de légers murmures, de doux murmures qui charment notre ouïe étonnée...

Au loin, des gondoles, d'où nous arrivent quelques airs nostalgiques, accompagnés d'une guitare aux cordes frémissantes... elles s'enfuient en des roulis capricieux, tels des fantômes troublés en leur solitude.

Du trou de quelque vieux mur, sortent les notes fines, douces, d'une mandoline... Quelque pauvre sans doute, voulant faire comprendre à ces cordes métalliques sa tristesse ou sa joie...

Les sons se font entendre toujours plus doux, et finissent par mourir.

Le calme se fait. Un silence rempli de mystère semble planer, mais il ne dure pas longtemps...

Bientôt les douces rumeurs, les étranges murmures reprennent...

Quelle agréable volupté ressent l'âme, qui assiste discrètement aux ébats de ce peuple noctambulant.

Les caractères les plus versatiles ne pourraient se faire qu'une idée de grandeur sur cette ville mystérieuse et pourtant si douce, si accueillante.

Petit à petit le silence renaît... La lune brille toujours là-haut, mais sa lumière s'est faite plus faible... elle continue à s'affaiblir jusqu'au moment où on ne la distingue plus.

D'autres rayons lui succèdent alors, et viennent réchauffer,
par leur vif éclat, ce qu'elle avait si subtilement éclairé.

C'est Phébus qui s'éveille ! Peuple de Venise, lève-toi. C'est
le jour !

UMBERTO ALTIERI.





Inauguration de la Chapelle Saint-Marc

A

l'occasion de l'inauguration de la chapelle du collège, qui eut lieu le dimanche, 2 décembre 1928, un drame-oratorio de Théodore Dubois : *le Paradis Perdu*, fut donné en concert.

Select et nombreux, le public occupait le millier de chaises, disposées dans la grande nef de la chapelle transformée, pour la circonstance, en salle de spectacle.

Dans les premiers rangs nous avons remarqué la présence de :

M. F. GIRIEUD, consul de France et Madame GIRIEUD, Son Excellence ABDEL-KADER bey, sous-Gouverneur d'Alexandrie, Mgr. FARÈS, évêque maronite, Mgr. GOUBRAN, Mgr. KUZMAN, M. le Comte DE ANDINO, le Rév. P. Giacomo POLI, administrateur de Terre-Sainte, M. E. GAUDAIRE, agent général des Messageries Maritimes, le Commandant LE MEN du *Mariette Pacha*, M. V. MATHIEU, député de la Nation, M. J. DESVERNOIS, directeur du Compoir National d'Escompte de Paris, M. J. MORIN, directeur du Crédit Lyonnais, M. E. BOURRE, directeur de The Land Bank of Egypt, Monsieur L. JULLIEN, administrateur-délégué de l'Union foncière d'Egypte, et président de l'Alliance française, M. P. EPAULARD, sous-directeur du Crédit Lyonnais, le Docteur BRECCIA, directeur du Musée Gréco-Romain d'Alexandrie, M. Puech d'ALISSAC, président de l'Union française des soldats de la grande guerre, M. MAAKAD bey, greffier en chef du Tribunal Mixte, le bâtonnier TATARAKIS, M. DELPRAT, M. SOUCAIL, M. J. COATSWORTH, sous-directeur de la Municipalité, Docteur J.

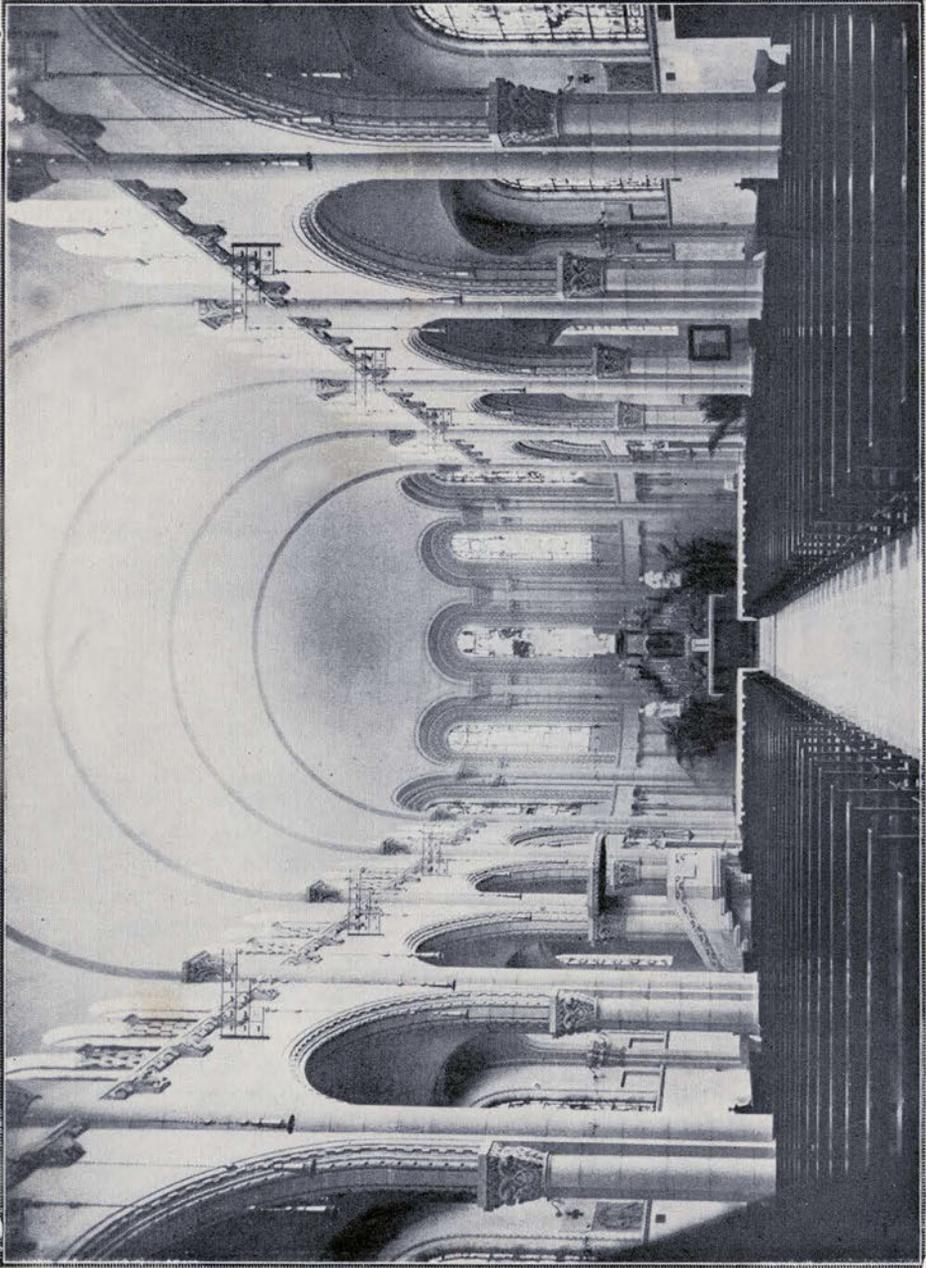


Photo Catvi.

LA CHAPELLE DU COLLÈGE SAINT-MARC.

BRIEND, M. VAN ACKER, MM. V. SISTO bey, DELLA ROVERE bey, ESSELI bey.

Le Paradis Perdu est un nouvel anneau que le collègue Saint-Marc vient d'ajouter à la chaîne, déjà longue, des odes symphoniques exécutées depuis une vingtaine d'années à Ste-Catherine.

Théodore Dubois, moins connu que Massenet, l'auteur de *La Terre Promise* donnée récemment à l'occasion du 80^{me} anniversaire de la fondation du collège, est né à Rosnay (Marne) en 1837 ; il fut élève de Bazin et d'Ambroise Thomas, et obtint le grand prix de Rome à l'Institut en 1861. En 1894, il fut élu membre de l'académie des Beaux-Arts.

De lui, le collège avait déjà donné une délicieuse légende *Notre-Dame de la Mer*, par laquelle le Frère GILBERT ouvrit la série des œuvres de valeur exécutées par la suite. Alpha de cette intéressante série, souhaitons qu'il n'en soit pas l'oméga !

Le Paradis Perdu, c'est l'histoire de la trop funeste épreuve de l'Eden, histoire vieille comme Adam lui-même, mais richement colorée et poétisée par la main d'un artiste.

1^{re} Partie. — LA RÉVOLTE.

« Alors que le monde n'était pas encore et que régnait le chaos... les armées célestes furent appelées de tous les coins du ciel, aux pieds du Seigneur ».

A l'orchestre, des sonorités vagues, imprécises : le bruissement confus d'invisibles foules en mouvement ; de-ci, de-là, les appels discrets des trompettes. — La multitude grossit, les sonneries des trompettes se précisent. — Les armées célestes sont rassemblées, attentives, quelques accords en arpèges, puis les chœurs des séraphins chantent :

Aux profondeurs éthérées,
Louons le Seigneur !

L'archange, un mezzo soprano, dans un récitatif extatique, dicte la volonté divine.

Le Seigneur n'est plus seul sur la sainte colline ;
Près de lui, s'est assis
Un être à la face divine

.....

Et celui-là, Dieu le nomme son Fils,
Chantez leurs deux Noms à la fois.

et le chœur des séraphins, un moment suspendu, reprend ses hymnes sacrés.

*« Mais, cependant qu'autour de la montagne sainte
Tourne des séraphins, le groupe harmonieux,
L'un d'eux rêve à l'écart — c'est Satan — une plainte
Amère est sur sa lèvre — Un éclair dans ses yeux*

il chante :

J'étais le premier des archanges,
L'élu du firmament.
Devant tes célestes phalanges
J'allais superbement.
Aujourd'hui, ma gloire s'achève :
Entre nous deux s'élève
Celui que tu nommes ton Fils.

Sa haine trouve un écho dans les esprits que rongé l'orgueil,
des rumeurs grossissent, le chœur de la révolte éclate :

Jadis tes anges fidèles
Se prosternaient sur tes pas ;
Seigneur, à tes lois nouvelles
Notre orgueil ne consent pas,
Nous étions la servitude,
Nous sommes la liberté !...

La bataille s'engage. Le chœur d'hommes, divisés en deux groupes, Rebelles et Fidèles, retrace cette lutte gigantesque et farouche qui se termine par le triomphe des Fidèles et la défaite de Satan... Un long silence suit cette scène de carnage... on perçoit le râle des vaincus :

Malheur ! malheur sur nous !

La voix de l'archange, de nouveau se fait entendre :

L'Enfer, ô réprouvés, s'entr'ouvre et vous réclame.
Tombez, cœurs pleins de haine, au gouffre plein de flamme !
Des insensés sont venus,
Fiers de leur force et de leur nombre...
Dieu fit un signe dans l'ombre.
Où sont-ils ? Ils ne sont plus.

et c'est un hymne de triomphe où toutes les voix disent et redisent sans fin l'Hosanna éternel !

II^{me} Partie — L'ENFER.

Des profondeurs de ce gouffre embrasé montent sans cesse des gémissements étouffés et des plaintes confuses, triste prélude du lamentable concert des damnés :

Dans l'horrible fournaise,
Ah ! comme nous souffrons !...

De son irréparable défaite, Satan a conservé la haine la plus amère ; il rassemble autour de lui les cohortes infernales.

Il évoque devant elles :

Le jour où pour eux
Se ferma la porte des cieux ;

Il leur fait entrevoir :

Dans un pli du globe aimé
.... un vallon parfumé,
Où deux êtres bénis
Vivent sous l'œil de Dieu
Dans l'ivresse première
De ce monde naissant.

Le complot se trame et le plan en est dressé.

Que le plus habile sorte de vos rangs,
Et que soudain il ose franchir la porte
De ce merveilleux jardin ;

.....

Que sur l'homme et sur la femme
La nuit et le jour penché,
Il éveille dans leur âme
L'ardent désir du péché !

L'œuvre est difficile et c'est pourquoi comme « le plus habile et le plus vaillant »

Satan est élu par tous !.. .

A l'œuvre donc !

Flammes toujours vivantes,
Au séjour d'épouvantes
Abaissez un instant
Vos barrières mouvantes,
Laissez passer Satan.

III^{me} Partie — LE PARADIS — LA TENTATION.

*C'est la nuit, mais la nuit transparente et sereine.
Le jour, loin de l'Eden à regret s'effaçant,
Épand tant de clartés sur les monts ou la plaine,
Que l'ombre s'illumine, alors qu'elle y descend.
Laisant flotter leur âme
Dans un rêve enchanteur,
Le premier homme et la première Jemme
Sont endormis sous les figuiers en fleur.*

L'orchestre, comme un parterre de choix, voit éclore de toutes parts des fleurs chatoyantes : mélodies tendres des cors, des violoncelles ou des violons, exprimant toutes l'ardeur et la sérénité du pur amour.

Adam et Eve qui se sont réveillés adressent à Dieu leur hommage reconnaissant en une fervente prière aux suaves accents :

Seigneur, qui nous as faits
Heureux et purs à ton image,
Reçois nos vœux et notre hommage,
Eternels comme tes bienfaits.

Le duo se continue — Soprano et Ténor — en mélodies enflammées qui atteignent à l'exaltation sur cette invitation réitérée :

Aimons-nous, aimons-nous !
C'est la loi du Maître.
Chaque jour aimons-nous mieux.

Mais Satan est là qui guette : on devine aux soubresauts réguliers de la masse orchestrale les contractions du reptile infernal.

L'herbe se soulève et s'abaisse,
Un être inconnu glisse et rampe sous mes pas.

Aucun détail n'est omis : les insinuations du tentateur :

Eve, sous les branches,
Vois-tu ces fruits d'or ?
Etends tes mains blanches
Et prends ce trésor.

les hésitations de la femme que le dessin mélodique et rythmique de l'orchestre fait encore ressortir davantage.

Je n'ose... je n'ose ; le divin courroux
Par la mort punirait la faute !

l'imperceptible glissement sur la pente

Ah ! cette branche n'est pas haute
Et le ciel est bien loin de nous !

la chute enfin :

Je ne résiste plus...
... le désir l'emporte
Je succombe.

Satan ne perd pas un geste :

Elle s'approche et baisse un rameau
.....
Le fruit tombe...
Terre et ciel, frémissiez,
Satan a triomphé!...

La terre a senti la blessure et tremble en ses profondeurs...

Mais la victoire est incomplète, Eve se fait tentatrice, empruntant de Satan les paroles et l'ensorceleuse mélodie :

Si tu le mets à tes lèvres,
A toi les plus douces fièvres
Des éternelles amours !

Adam, au désespoir, cède aux instances de sa femme :

La mort va la frapper,
Que je tombe avec elle !...

et Satan exhale sa joie dans un chant de triomphe :

La voilà donc achevée,
Cette vengeance, rêvée
Par ma haine et ma fureur !
.....
Tu l'emportais, Dieu sévère,
A mon tour, je suis vainqueur !

IV^{me} Partie — LE JUGEMENT.

Une courte introduction d'orchestre nous fait entendre « le sourd tressaillement de la terre qui pleure » et la rumeur plaintive des « doux séraphins qui ont frémi dans l'azur ».

Les yeux des prévaricateurs n'ont pas tardé à s'ouvrir :

Qu'êtes-vous devenues,
Pures sérénités, aube des premiers jours ?
Lorsque mon âme était sans tache,
J'appelais à moi l'Eternel.
Et maintenant je tremble, je me cache,
Et je n'ose lever mes regards vers le ciel.

Mais il est trop tard ! Voici que paraît l'archange au glaive vengeur :

Adam, Eve, couple rebelle.
Vainement vous fuyez.
Tous deux, vous serez châtiés.

C'est en vain qu'Adam implore :

Grâce pour elle !
Je devais être son appui, son gardien sûr et fidèle.
Je l'ai perdue aujourd'hui.
Grâce pour elle ! Grâce !

En vain qu'Eve rejette la responsabilité de son forfait :

C'est le serpent qui me tenta !
Dans l'ombre il vint sur ma trace
Et mon faible cœur l'écouta.
Grâce !

L'arrêt est prononcé :

Tu mangeras ton pain aux sueurs de ton front
L'épouse que Dieu t'a donnée,
Complice de ta faute, avec toi condamnée,
Enfantera dans la douleur.

.....

Un de vos fils mourra par la main de son frère.

Cependant tout n'est pas perdu. Alors que la création tout entière crie vengeance, une voix s'élève calme et large :

Homme, courage ! ô femme, espère !

.....

Vos enfants me verront venir

Un jour, envoyé par mon Père.

Les cuivres à l'unisson étalent alors une phrase magistrale qui s'élève graduellement et s'amplifie. Chaque fois, la Voix du Fils la reprend, le chœur tout entier s'en empare enfin pour clore par un cri d'espérance et de paix, cette œuvre grandiose et passionnante.

Du monde rajeuni, ce sera le Sauveur !

Le journal *La Réforme* relatant notre concert d'inauguration écrivait : « 150 exécutants, des solistes, des chœurs mixtes, un grand orchestre, six mois de travail ! Frère GILBERT a été admirable ; chef d'orchestre d'une très belle autorité, il dirigea l'oratorio avec une compréhension musicale parfaite. C'est un grand animateur qui ne mérite que des éloges. L'orchestre, discipliné et précis, fut à la hauteur de sa tâche ; les chœurs sont à féliciter. »

Nos solistes, quoique amateurs, méritent nos éloges non moins que nos remerciements. Eve, I. BAJADA, chante en artiste une partie qu'elle possède parfaitement. Son timbre puissant lui permet de dominer dans les fortissimo même de l'orchestre, ce qui ne l'empêche pas de se faire tendre et expressive dans ses duos avec Adam.

K. MITZOULIS, notre ténor, possède un bel organe ; sa voix est douce et prenante. C'est la première fois, nous dit-il, qu'il chante devant un auditoire aussi nombreux. Nous devons ajouter à sa louange que pareil début est prometteur.

L'archange, S. AIGRET, nous est véritablement venu des cieux : une voix de mezzo soprano à tessiture étendue, comme le réclamait la partition du *Paradis Perdu*, n'était pas facile à trouver. Dans le médium, dans le haut surtout, notre archange fut excellent, ses récitatifs bien déclamés.

Paul AGIUS s'acquitta avec une entière assurance d'un rôle ardu, de longue haleine, hérissé de difficultés chromatiques. Un organe plus puissant lui eût été sans doute d'un précieux appoint dans certains passages graves ou dans son « Air de triomphe » de la troisième partie ; mais, par contre, telles autres pages, l'« Air de Satan » par exemple de la deuxième partie à la mélodie si pénétrante et si nuancée, lui conquièrent d'unanimes suffrages.

« Le baryton J. COHEN avait le rôle de la fin. Sa voix qui était celle de l'apothéose éclata puissante, large, ample, en cascade d'or. »

Enfin, nous ne saurions oublier les trois démons : E. GASPARO, E. PISCOPO et P. SIMÉONIDÈS qui, pour effacé que fût leur rôle, n'en eurent pas moins le mérite de le très bien remplir.



Retraite de Rentrée.

C'EST le R.P. Amédée DAUBOUS, O.F.M., nouvel aumônier du collège St.-Marc, qui, cette année, prêcha la retraite de rentrée.

Trois fois par jour, et pendant trois jours, le R.P. Prédicateur dispensa la parole de Dieu à plus de huit cents retraitants



R.P. Amédée Daubous,
Aumônier du Collège.

pieusement recueillis au pied de la chaire de Saint-Marc. Pas de thèmes nouveaux exposés au cours des exercices de cette retraite ; simplement la saine et vigoureuse doctrine de l'Eglise, les grandes vérités éternelles du christianisme : Dieu, l'âme, le salut, l'éternité.

Voilà, certes, déjà de quoi remuer profondément des cœurs de jeunes adolescents, pour qui les sens en plein éveil sont si facilement séduits et entraînés, et aussi de quoi faire prendre au sérieux les choses de ce monde !

Douce et insinuante, la parole du Révérend Père s'épandit sur nos âmes, telle une rosée bienfaisante, les enveloppant, les pénétrant, s'y infiltrant sous l'action efficace de la grâce qui fut surabondante.

Depuis, cette action, le R. P. Amédée l'entretient par ses substantielles homélies du dimanche, et le catéchisme qu'il nous explique avec tant de compétence et de clarté, une fois chaque semaine : qu'il en soit sincèrement remercié.

Puisse sous l'effort constant de la main qui travaille avec tant d'intelligence et de cœur dans le champ de nos âmes, le bon grain lever, et, donnant cent pour un, préparer d'opulentes moissons que les anges engrangeront avec bénédiction dans les célestes greniers du bon Père de famille !

Conférences.

DANS un récent et spirituel reportage, Paul-Emile Cadilhac faisait dans *l'Illustration* le « tour » des principales salles de conférences de Paris : aspect de la salle, genre et tenue du conférencier, réactions du public — plus ou moins intéressé, plus ou moins amusé, plus ou moins ennuyé — tout cela noté plaisamment, avec humour, depuis les graves cours de Sorbonne à l'amphithéâtre Richelieu, jusqu'au club du Faubourg où fleurit le genre dialogué sous la houlette et le gong de Léo Poldès.

Une plume aussi experte pourrait tout aussi bien faire le « tour » d'Alexandrie ou du Caire avec non moins de raisons et non moins de matière à observer. Ce genre, en effet, prospère en Égypte depuis quelque temps avec une luxuriance extraordinaire. Et si tous les conférenciers — il s'en trouve, hélas ! qui traitent des sujets si rébarbatifs, qu'ils sont à peu près seuls à s'y intéresser — si tous les conférenciers donc ne font pas salle pleine, le plus grand nombre jouit d'une clientèle honorable.

Depuis que l'Université égyptienne fonctionne avec la collaboration de professeurs de Sorbonne réputés, les Alexandrins ont eu en abondance du pain ou plutôt des discours sur la planche.

Le *Lotus* a noté en son temps les conférences faites au collège Sainte-Catherine. Pour la première année de son existence, le collège Saint-Marc n'a qu'à se féliciter du nombre et de la valeur des conférences faites dans sa nouvelle salle. Tour à tour MM. Marcel BRAIBANT, MICHAUT, VAN DEN BOSCH, le R. P. BELLOUARD et M. LICHTENBERGER, avec un succès remarquable, y ont pris la parole devant un choix d'élèves ou un public varié.

Mais qu'on n'attende pas de celui qui écrit ces lignes un compte rendu fidèle, un résumé savamment dosé, ne laissant rien dans l'ombre de la doctrine émise et ramassant les moindres miettes de la manne tombée des lèvres du conférencier ! Hélas ! la mémoire a des limites et beaucoup de défaillances ; les sténographes ont les doigts gourds et les oreilles dures. Sans compter que le *Lotus* n'est pas encore le *Journal de l'Université des Annales*. Qu'on l'excuse donc de n'avoir trouvé dans certaines de ces conférences qu'un thème à réflexions plus ou moins justes et quelquefois plus ou moins fantaisistes.

Reconstitution des régions libérées

par M. Marcel BRAIBANT (19 Janvier 1929).



Qui n'a pas vu quelque coin dévasté de nos dix départements envahis ne peut savoir ce que signifie le mot « reconstitution ». C'est pourtant ce qu'a essayé de nous faire comprendre M. Marcel BRAIBANT dans un discours plein de chaleur, tout à la gloire de ces vaillantes populations si éprouvées, mais si admirables du Nord et de l'Est de la France.

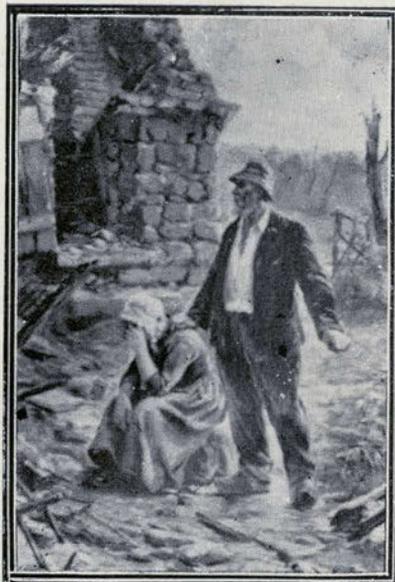
M. Marcel BRAIBANT, avocat au barreau de Reims, maire d'Herpy l'Arlésienne, Conseiller Municipal des Ardennes et récemment nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, se consacre depuis dix ans, à la tête ou comme membre de multiples Sociétés, à « refaire » notre France du Nord. Il était donc particulièrement qualifié pour nous parler de l'effort accompli depuis dix ans avec un élan merveilleux pour réparer les dégâts causés par l'envahisseur.

Il nous fait part d'abord du motif de sa tournée en Egypte. C'est évidemment pour donner un foyer aux innombrables réfugiés et à ceux qui sont restés dans des masures branlantes que la France meurtrie s'est remise au travail et a relevé ses ruines sans le concours du débiteur insolvable ; mais aussi par raison humanitaire et pacifique, puisqu'il serait vain de parler de paix, entre les ennemis d'hier, avec cette plaie dévorante dans les chairs de la France. Voilà pourquoi il est venu en Egypte faire connaître cette œuvre à la fois si patriotique et si humaine.

Et tour à tour se déroulent devant nos yeux les poignants tableaux du retour de l'exode, la reprise de possession du coin de terre familial, même lorsqu'il ne reste qu'un amas méconnaissable de débris pierreux. En écoutant ces récits émouvants, je me retrouvais en pensée dans les rues de Reims, au matin du lundi de Pâques de l'année 1919 : rien que des ruines ; presque pas de maisons intactes, les rues transformées en sentiers que bordent les éboulis des maisons. Sur ces plâtras macabres, la nature sauvage a repris ses droits : les pariétaires, les orties et les sureaux croissent là sans être inquiétés. Tout autour de la cathédrale, particulièrement visée, pas une maison debout. La cathédrale elle-même, sur laquelle tout a été dit, n'est plus qu'une écumoire de teinte blême. Sous les obus sacrilèges et la flamme brutale, la patine des siècles a disparu. La toiture est effondrée,

les verrières brisées. On dirait que le diable jaloux a griffé du haut en bas, hersé sans répit cette floraison de saints de pierre, de fleurons et de gargouilles. De loin on se dit : la cathédrale tient bon ! De près, c'est lamentable. Il s'écoulera beaucoup de temps encore avant que tous les merveilleux détails de cette dentelle de pierre soient remis en état...

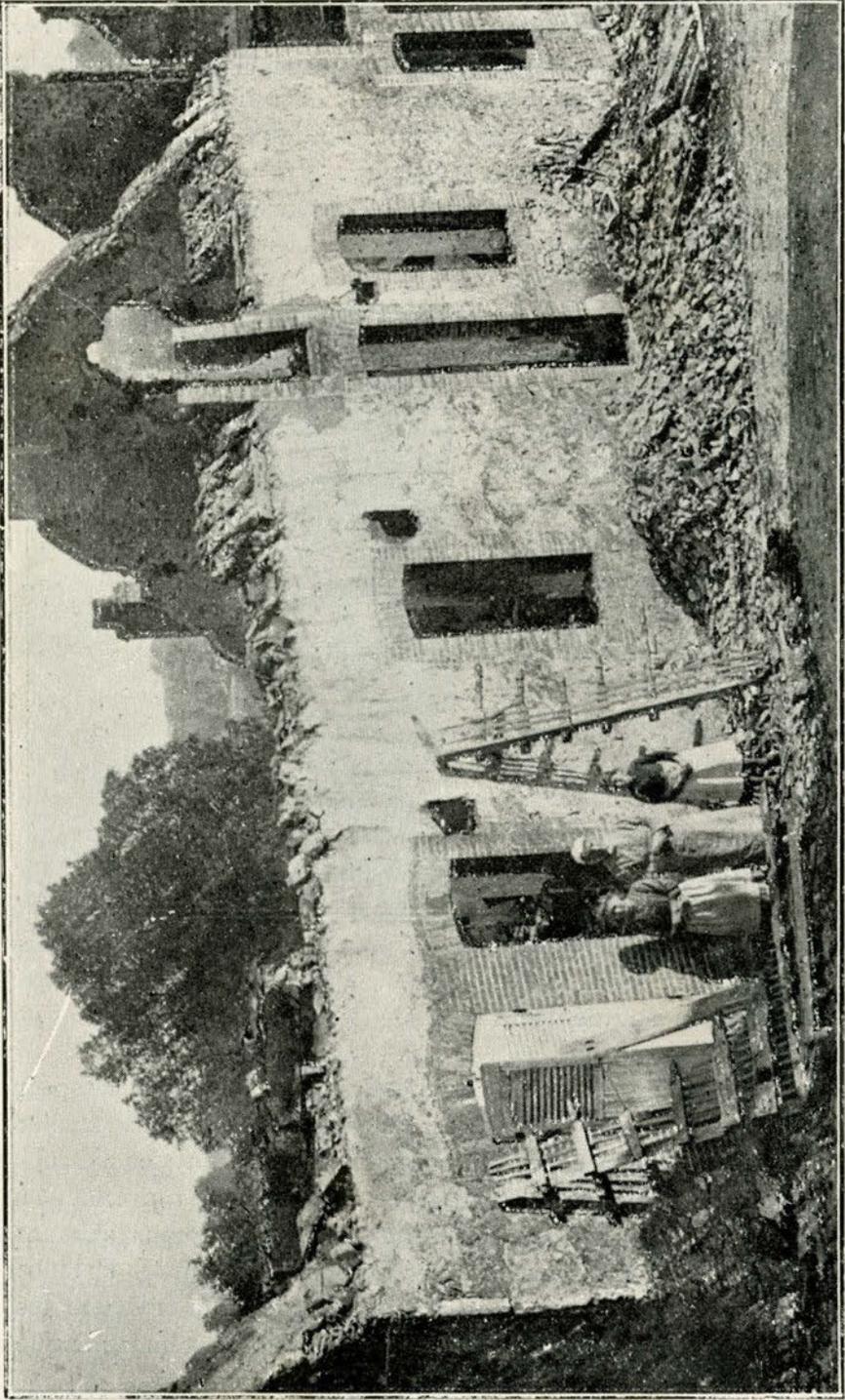
Les autres églises sont encore plus maltraitées. Saint-Remi n'a que les quatre murs, sans toiture. Saint-André, de même. Au-dedans, des Christs pantelants et mutilés s'accrochent à des croix renversées. Des statues brisées s'adossent à des colonnes croulantes ; les meubles des sacristies sont éventrés et perdent leur contenu. La seule église Saint-Maurice, préservée comme par miracle, reste debout. Un seul trou d'obus au milieu de la voûte : mémorial du fléau traversé sans dommage. Au fond de l'église, les statues de S^t Jean-Baptiste de la Salle et du chanoine Rolland semblent monter la garde. Précieux souvenir du temps où le Saint Fondateur des Frères créait un Institut et en soutenait un autre.



Devant ce qui reste !...

Mais au milieu de toutes ces tristes ruines une lueur d'espoir brille en ce clair matin de lundi de Pâques. De même que l'Eglise se réjouit de la Résurrection du Sauveur en chantant des hymnes de joie, de même les maisons mortes ou blessées se reprennent à vivre et à espérer. Les coins restés debout, fermés sommairement de papier huilé ou goudronné, abritent déjà du monde. Partout l'inscription « *le propriétaire est revenu* », tracée à la craie sur les pans de mur restés debout ou les portes branlantes, témoigne que l'homme ne renonce pas. Il est revenu ou il reviendra...

Tels sont les souvenirs qui se pressent en foule dans mon esprit, pendant que cet homme de cœur témoigne devant ces jeunes qui n'ont point vu, au moyen de chiffres évocateurs, que les réfugiés, traqués par l'envahisseur, sont revenus et que toutes les



LE PROPRIÉTAIRE EST REVENU. . . .

ruines — ou du moins le plus grand nombre — ont disparu. Partout l'inscription à la craie — et Dieu sait qu'on n'en manque point en Champagne — a sonné le rassemblement des énergies. En dix ans, la vie a repris le dessus sur la mort, au prix de combien d'efforts et de sacrifices!... Pour une telle œuvre, la France, nous dit M. BRAIBANT, ne demande pas la pitié mais l'admiration. Ce qui ne l'empêche pas de remercier de tout cœur les charitables donateurs qui, pendant et après la guerre, se sont intéressés aux malheureux habitants des régions dévastées, et les cités généreuses qui ont adopté une ville détruite et l'ont aidée à se relever.

La parole de M. BRAIBANT, chaude et pathétique, émeut grandement l'auditoire qui applaudit longuement.

*
* *

Nous ne saurions, après avoir rappelé la Conférence de M. Marcel BRAIBANT, passer sous silence son intervention auprès de M. le Président du Conseil, en faveur des Congrégations missionnaires d'Egypte, spécialement en faveur des Frères des Ecoles Chrétiennes. Dans une lettre documentée qui a fait le tour de la presse, il a chaleureusement plaidé leur cause. Qu'il reçoive d'ici nos plus cordiaux remerciements.

*
* *

Conférences de M. Gustave Michaut.

M. Gustave MICHAUT est professeur de littérature française à la Sorbonne. Depuis trois ans détaché à l'Université égyptienne, il a rempli cette année les fonctions de Doyen en remplacement de M. GRÉGOIRE. Devant faire une série de six conférences à Alexandrie, échelonnées sur six dimanches consécutifs, il a bien voulu accepter d'être hébergé au collège Saint-Marc chaque samedi à son arrivée du Caire. C'est pourquoi les élèves des grand'classes ont eu la bonne fortune d'entendre de sa bouche, quatre samedis de suite, quatre conférences particulièrement documentées. Auteur d'ouvrages connus sur Molière, Pascal et le Romantisme, ç'a été pour nous un régal de jouir de sa documentation hors pair. Devant, cette année, quitter l'Egypte définitivement, nos vœux et nos remerciements l'accompagneront ainsi que sa famille. Que ses enfants à qui le soleil et le ciel bleu d'Egypte n'ont pu faire oublier l'odeur de la pluie et de la verdure de France, retrouvent accueillants leur chère maison et leur jardin de Sceaux.

I. — **L'Explication française** (26 janvier 1929).

Dans cette première conférence, M. MICHAUT nous explique, en jonglant avec les citations les plus variées, en quoi consiste cette fameuse explication française, seule épreuve orale de français au Baccalauréat et panacée qui, d'après les nouveaux programmes, doit être l'unique moyen de parvenir à la connaissance de la langue : à la fois but et moyen...

Foin de l'histoire littéraire et de la rhétorique ; chaque auteur inscrit au bas d'un extrait est désormais un nouveau Melchisédech,



M. G. Michaut,
Doyen de l'Université égyptienne.

sans père, sans mère, sans précurseur, germé là on ne sait comment par un phénomène de génération spontanée aussi soudain qu'inexplicable. Il est vrai que M. MICHAUT veut bien convenir que, chassée par la porte, l'histoire littéraire revient par la fenêtre ; et que si l'on explique l'auteur par son œuvre, il faut souvent expliquer l'œuvre par l'auteur. D'où nécessité de le connaître et de connaître le milieu où il a vécu, où son œuvre a pris naissance ; nécessité de connaître les influences qui ont

agi sur lui et sans lesquelles son œuvre n'existerait pas ; nécessité enfin de l'histoire littéraire. Car, qui dit littérature, dit continuité d'ouvrages de l'esprit ayant toujours quelque influence les uns sur les autres et dérivant plus ou moins les uns des autres.

Quant à la rhétorique, elle est, paraît-il — ô mânes des rhéteurs ! — condamnée sans appel. Plus ne sera besoin désormais de distinguer une métonymie d'une synecdoque, une métaphore d'une comparaison. Pour ce qui est des termes barbares de catachrèse, antonomase ou prosopopée, ils feront désormais figure de termes de grimoire. Et M. MICHAUT est de l'avis de ces messieurs de la Commission de l'enseignement. Il s'accommoderait fort bien même, nous confie-t-il en particulier, d'une simplification radicale de l'orthographe et de la grammaire — ô Abel Hermant ! — Et l'on fait courir le bruit que les universitaires sont des hommes de tout repos !...

Sacrifions donc sans appel et sans remords cette rhétorique ennuyeuse sur l'autel des programmes.

En arrivant ensuite au cœur du sujet, M. MICHAUT nous démontre avec textes à l'appui, comment il faut faire ressortir, en expliquant un texte, la convenance des mots employés. Il semble que les muses tutélaires dictent aux auteurs fortunés le mot propre, l'expression propre à traduire, à épouser leur pensée. Qu'il cite les *Destinées* de Vigny au rythme évocateur, ou un extrait des *Châtiments* de Victor Hugo, vigoureusement déclamé, il nous fait voir comment l'un et l'autre auteur ont atteint leur but par des termes sombres ou éclatants, appropriés au sujet.

Il en est même qui chantent pour chanter et dont le texte ne dit pas grand'chose à la raison, sinon à ce que nous avons de plus vague et de plus imprécis en nous. Témoins certains textes de Verlaine et de Mallarmé, voire de Lamartine ou de Vigny. Poésie pure, dirait l'abbé Bremond, en nous inondant de la lumière diffuse de ses douze éclaircissements.

Ainsi se continue cette brillante causerie, subtile confrontation entre la forme qui est beaucoup et le fond qui est tout. Confrontation qui constitue l'explication française, l'art de comprendre et d'expliquer un texte.

II. — **Le Misanthrope**, de MOLIÈRE (16 février 1929).

M. MICHAUT a une prédilection toute particulière pour Molière qu'il connaît à fond, explique, commente et défend au besoin avec chaleur et conviction. Il vous expliquera par exemple, avec dates à l'appui, que Molière n'a pas fréquenté Gassendi, comme le racontent les manuels ; qu'il n'a que de bonnes intentions en écrivant *Tartufe* et qu'il est loin d'être anticlérical. Il convient donc de l'étudier en toute sérénité et de débarrasser son œuvre des commentaires malveillants ou déformants qui ont été faits jusqu'à ce jour.

C'est dans cet esprit qu'il étudie devant nous le *Misanthrope*, la plus justement célèbre et peut-être la plus mal comprise de ses pièces.

Il nous prouvera tour à tour à l'aide des mœurs et des idées du temps que c'est Alceste, le personnage justement ridicule et ridiculisé, et que c'est Philinte l'homme raisonnable.

Et d'abord, dans toutes ses pièces, Molière retient pour lui le rôle le plus comique. Le spectateur qui va l'entendre et l'admirer sait pertinemment qu'on rira et que c'est surtout lui qui fera rire. Il en est certainement ainsi pour le *Misanthrope* dans lequel il joue le rôle d'Alceste.

Que penser en effet d'un homme qui jette feu et flamme

parce que Philinte, rencontrant quelqu'un — dont il ignore à la vérité le nom, mais qu'il connaît de vue — l'embrasse à la mode du temps, comme on lui toucherait aujourd'hui la main ?

De même, la réponse à la demande de Philinte :

Vous voulez un grand mal à la nature humaine ?

— Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine,

est-elle de quelqu'un qui est raisonnable ?

Que penser d'un homme qui, ayant un procès sur les bras et voulant le gagner, ne veut pas aller voir le juge — comme c'était alors l'usage — les deux parties devant faire connaître leur point de vue, afin que le jugement fût rendu en connaissance de cause ?

Que penser d'Alceste, ennemi de la coquetterie et amoureux transi d'une coquette ; soupirant après les faveurs de Célimène et la querellant sans cesse ? A la vérité, c'est bien le plus fâcheux et le plus comique des caractères d'amoureux qui se puisse concevoir !

Quelle situation plus ridicule, après avoir juré de ne point quitter Célimène et avoir ainsi grossièrement imposé sa présence, que d'être forcé d'abandonner la place pour s'occuper de l'affaire du sonnet !

Quelle folie de vouloir amener Célimène au désert, alors qu'il sait qu'elle ne rêve que frivolités !

Et cette affaire du sonnet ? Est-il d'usage de jeter au nez des gens que ce qu'ils écrivent ne vaut rien ?

En somme, Molière ne se moque pas de la vertu dans Alceste, mais de la caricature de la vertu.

Quant à Philinte, il exagère peut-être un peu le précepte de St. Paul qui recommande de se « faire tout à tous », mais suit en gros la morale courante, ennemie de tout excès et amie d'un juste milieu conciliateur :

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;

A force de sagesse on peut être blâmable :

La parfaite raison fuit toute extrémité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Qu'importe donc que Rousseau, qui d'ailleurs s'est reconnu dans Alceste, se soit trompé en écrivant : « Vous ne sauriez nier deux choses : l'une qu'Alceste est un véritable homme de bien, l'autre que l'auteur lui donne un personnage ridicule. »

Et qu'importe de même que Musset ait écrit :

J'admiraïs quel amour pour l'âpre vérité

Eut cet homme si fier en sa naïveté.

Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaité si triste et si profonde,
Que lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer...
Ah ! j'oserais parler si je croyais bien dire.
J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir *cet homme aux rubans verts*,
Qui se fâchait jadis pour quelques mauvais vers.
S'il rentrait aujourd'hui dans Paris, la grand'ville,
Il y trouverait mieux pour émouvoir sa bile,
Qu'une méchante femme et qu'un méchant sonnet...

Mais d'où vient donc qu'on ait pu se méprendre ainsi sur la portée de ce caractère ?

M. MICHAUT nous l'explique par l'interprétation fantaisiste de ce rôle d'Alceste dont les acteurs ont voulu faire un personnage sympathique, en dépit de Molière, en escamotant ses incartades dites à voix basse ou même en aparté. Que les spectateurs — fussent-ils Rousseau ou Musset — n'aient plus vu devant eux qu'un homme assoiffé de vertu et non plus ridicule, c'est donc là désormais chose compréhensible.

III. — **L'âme de Pascal** (23 février 1929).

M. MICHAUT, pour qui Molière n'a pas de secrets, est de même tout plein de Pascal. Auteur d'une édition remarquable des *Pensées*, il va nous parler en maître, une heure durant, de ce qui fait pour le grand nombre le charme de Pascal et qui est cause de son influence : son âme.

Pourquoi, commence-t-il par se demander, existe-t-il une société des « Amis de Pascal » et non une société des Amis de Racine, de Corneille ou de Bossuet, par exemple ?

Est-ce à cause de son génie mathématique ? Mais Pascal, en dépit de sa précocité — passablement exagérée d'ailleurs par sa sœur M^{me} Périer — a eu sur ce point des émules ou des prédécesseurs tout aussi grands ou même plus que lui. Et ni Fermat ni Cauchy, pour si estimés qu'ils soient, n'ont pas encore une société d'amis dévoués à leur mémoire.

Est-ce à cause des *Provinciales* ? En vérité, cet ouvrage est l'un des premiers monuments de la prose française au XVII^e siècle ; mais Pascal y a dépensé, en pure perte, des trésors de dialectique au service d'une mauvaise cause. D'ailleurs, dans ce genre de sport, d'autres ont fait mieux depuis et mérité à sa place la palme de l'antijésuitisme.

Est-ce à cause de son style ? Mais Bossuet l'a égalé et surpassé.

Qu'est-ce donc qui fait que Pascal est toujours d'actualité et groupe autour de lui une phalange de fidèles ? M. MICHAUT répond sans hésiter : c'est son âme palpitante, mise à nu dans les *Pensées* qui reflètent la perpétuelle inquiétude humaine, la perpétuelle recherche de la vérité au milieu des angoisses et des incertitudes d'ici-bas ; cette âme où chacun peut se reconnaître et y puiser un réconfort dans sa montée vers les cimes. Pascal est un pèlerin de l'absolu qui gravit l'âpre pente en tâchant d'amener le plus de monde possible avec lui.

« On s'attendait à voir en lui un auteur et on trouve un homme. » Sa « véritable éloquence se moque de l'éloquence », pratiquant avant la lettre le précepte de Verlaine : « Prends l'éloquence et tords-lui le cou ! » Il abandonne désormais l'esprit de géométrie — trop incomplet dans sa raideur — pour l'esprit de finesse qui perçoit sans vouloir tout démontrer.

Pour lui « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. » Et il s'adresse à ce cœur qu'il veut attirer par le sentiment beaucoup plus que par la raison ; d'où son « pari » qui a fait rire ; d'où son conseil de « s'abêtir » qui a fait la joie des incrédules. Il humilie l'homme, il est vrai, mais c'est pour l'élever : pour lui l'humilité est source de lumière. Il situe l'homme au point exact où il se trouve réellement : entre les deux infinis, de la bassesse et de la grandeur. C'est un roseau, mais un « roseau pensant ». Pascal croit au péché originel et pour lui l'homme est une énigme sans la Rédemption. Le « mystère de Jésus » éclaire notre destinée. Jamais ne lui est venue à l'idée l'absurde conception du fol de Genève sur la bonté native de l'homme. Il sent trop les déficiences humaines sur ce point.

Et maintenant que faut-il penser de cette angoisse de Pascal où se plaisent à le considérer bon nombre d'exégètes ? Est-ce à dire que Pascal en est resté à l'hésitation de Montaigne — qu'il avait d'ailleurs beaucoup pratiqué — et qu'il se débattait dans le doute ? Non, répond M. MICHAUT. Pascal était profondément ancré dans la certitude ; mais il épouse les incertitudes, les angoisses des autres pour leur indiquer le moyen d'en sortir, à savoir, « de tout faire comme s'ils croyaient. »

Voilà ce qu'on trouve dans ces admirables *Disjecti membra*, plus admirables peut-être contemplés ainsi l'un après l'autre dans cet amas informe, qu'ils n'auraient été à leur place dans l'édifice grandiose projeté. Voilà pourquoi les *Pensées* de Pascal, où gît l'âme du grand penseur, seront toujours un champ de fouilles où l'âme humaine viendra s'enrichir, une fontaine abondante où les esprits avides viendront se désaltérer.

IV. — **Alfred de Vigny** (2 Mars 1929).

Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire.

Moïse.

Puissant, peut-être ; mais solitaire certainement. Ce sont précisément les raisons de ce pessimisme foncier, de cet isolement de Vigny que va nous développer M. MICHAUT dans cette conférence remarquablement documentée.

Vigny fut peu connu de ses contemporains ; et cependant il fut, et il s'en vante, le premier en date des grands lyriques romantiques. Certaines de ses œuvres sont datées de 1818, 1819 et son recueil parut en 1822, avant le premier de Victor Hugo. Aurait-il antichronisme ces poèmes ? Il est trop honnête homme pour cela ; mais il tient à marquer son antériorité à l'égard de Victor Hugo et son indépendance à l'égard de Lamartine.



Alfred de Vigny.

D'autre part, *Eloa*, qu'il intitule « mystère », paraît en 1824, quatorze ans avant la *Chute*

d'un Ange qu'il inspire ; les *Poèmes antiques et modernes* précèdent la *Légende des Siècles* et *Dolorida* peut servir de modèle à certaines œuvres de Musset. Il est donc un précurseur.

D'un autre côté son âme nous offre une originalité puissante. C'est le premier de nos poètes qui traduise dans son œuvre une philosophie à la fois épique et dramatique.

D'où vient donc l'injustice de ses contemporains et de la postérité ? Pourquoi les manuels de littérature si abondants à l'endroit de Lamartine, de Hugo, de Musset, ne lui accordent-ils qu'une étude rapide et souvent superficielle ? Pourquoi n'a-t-il

touché que tard et imparfaitement le grand public; malgré le succès de *Cinq-Mars* en 1826 et celui encore plus éclatant de *Chatterton* en 1835. Pourquoi ne fut-il de l'Académie qu'en 1845, après Lamartine et Hugo, ce qui peut s'admettre, mais après Sainte-Beuve et Mérimée, ce que l'on comprend moins ?

De nombreuses raisons expliquent cette injustice. Il y a dans certains de ses poèmes des faiblesses qui rappellent les clichés du néo-classicisme ; des couplets qui mettent en vers des paragraphes de prose de Buffon, d'Ossian ou de Chateaubriand — il est vrai qu'on peut reprocher la même chose à Lamartine — ; une certaine impuissance à fondre les détails dans un ensemble harmonieux qui le laisse loin, sur ce point, de Lamartine et de V. Hugo ; son silence après 1835 : retiré dans son domaine de Maine-Giraud — « sa tour d'ivoire » — il ne donne plus que quelques poèmes publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* ; son obscurité enfin qui tient à plusieurs raisons : il se tient à l'écart des salons et des critiques qui auraient pu lui signaler ses défauts, développe des thèmes personnels et non des lieux communs toujours plus accessibles aux esprits moyens, enferme enfin ces thèmes dans des symboles, des images, qui ne sont pas de purs ornements, mais revêtent une pensée, une théorie philosophiques ; il faut s'y prendre à plusieurs fois pour en bien saisir le sens.

Toutes ces considérations expliquent, sans la justifier, l'indifférence du grand public à son égard.

Car ce fut un grand poète que certains n'hésitent pas à mettre au rang de Lamartine et de Victor Hugo. Son originalité vient de sa pensée même, de son pessimisme. On a cherché, de ce pessimisme, de multiples raisons : éducation janséniste, duretés subies au Collège, déceptions de carrière, de fortune, de famille ; mais toutes ces explications demeurent insuffisantes. Les déceptions, il en est fier, comme il l'avoue dans une lettre à Brizeux d'ailleurs il eut de belles situations au sortir du Collège, de beaux jours de gloire au temps de *Chatterton*, mais tout le décevait.

Ce pessimisme est chez lui congénital et explique sa philosophie beaucoup mieux que son *Journal*, mal publié par Ratisbonne, son exécuteur testamentaire. A la base de cette philosophie pessimiste se trouve un triple sentiment : celui de la solitude qui pèse sur les grands hommes, celui de la fatalité, celui de l'impuissance contre le mal.

Les grands hommes vivent isolés à cause de leur génie même ou de leur mission ; nul ne les comprend, nul ne les aime :

Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire.

fait-il dire à *Moïse* qui le représente. Vigny ne peut trouver sa consolation et son refuge dans un cœur de femme, être impur de corps et d'âme :

La femme, enfant malade et douze fois impur.

(*Colère de Samson*)

Il se sent isolé dans la foule peu intelligente, livrée à ses instincts. Il a, lui, l'orgueil de sa race et de son génie. Les gouvernements n'ont qu'indifférence ou que haine pour les hommes supérieurs dont ils sont jaloux. Comme exemples il nous cite Gilbert sous la monarchie absolue, Chatterton sous la monarchie libérale et Chénier sous le gouvernement démocratique. Il se sent également seul dans la nature — à l'opposé de Lamartine — et la proclame indifférente.

La fatalité, pour lui, est inéluctable. La vie est injuste ; des innocents meurent victimes d'actes coupables (*La fille de Jephthé*, *Le Déluge*). Le destin plie tous les hommes, même les plus puissants, sous un joug de fer. Il n'y a pas de liberté ; et c'est pour lui la grande source de tristesse. Rien ne le console, ni la gloire ni le dévouement. Il n'est d'assuré que deux points : la souffrance et la mort. Et ce sentiment aboutit au « nihilisme » absolu. La vie est un accident entre deux infinis. La religion chrétienne est une religion de désespoir, puisqu'elle place le bonheur hors du monde.

Les conséquences de cette philosophie pessimiste apparaissent, chez lui, inattendues. C'est d'abord la résignation : nous ignorons notre sort, il est entre les mains de Dieu. Que le travail fasse diversion à notre angoisse. Cette résignation tourne vite d'ailleurs au blasphème, à la colère contre Dieu — ce « geôlier adorable » — à la révolte : Dieu devra se justifier, au jour du jugement dernier, devant le genre humain. Puisque Dieu n'a pas répondu au Christ agonisant à Gethsémani, qu'on garde à son égard le silence. C'est l'attitude d'un romantique révolté.

Il préconise l'espérance quand même : par l'orgueil qui trouve une consolation à constater la puissance de la personne humaine ; par l'honneur qui devient, chez lui, stoïcisme : « seul le silence est grand » (*La mort du loup*) ; par le sentiment des devoirs envers les autres hommes qui sont plus malheureux que lui. Le poète a une mission éducatrice et consolatrice. Les hommes lui font pitié parce qu'ils n'ont qu'une pensée rudimentaire. De cette pitié et de la confiance dans la force de son génie naît pour lui le dévouement, et cela le ramène à Dieu. Il remonte du fond du pessimisme le plus amer vers l'optimisme. La religion

est un secours ; il retire ses blasphèmes et retourne à l'adoration du Christ. La religion est supérieure à la philosophie : il faut la respecter, s'associer à sa bienfaisance ; son attitude antichrétienne se modifie vers la fin de sa vie et les secours de la religion consolent ses derniers moments.

Dans son œuvre s'opposent le pessimisme le plus âpre et l'optimisme fondé sur le devoir envers soi-même et envers autrui. C'est le fil qui doit nous guider dans l'analyse de ses poèmes ; mais cette analyse reste toujours difficile, parce que Vigny fut un symboliste.

Il fut, des symbolistes, le premier en date et l'un des plus puissants.

Le symbole naît, chez lui, des contradictions qui existent entre les tendances du poète et son caractère. C'est un lyrique : comme ses contemporains, Lamartine, Hugo, Musset, il éprouve le besoin de se raconter, de se confesser, d'occuper autrui de sa personne. Or il est timide, réservé, distant. — Ne reçoit-il pas toujours en toilette, même lorsque, atteint du cancer, il est cloué sur son lit de souffrances ? — Il n'eut la familiarité de personne, pas même de lui-même. Il prend donc un détour et fait parler à sa place des personnages : Moïse, Samson, la fille de Jephté, Jésus-Christ ; des animaux : le loup ; des choses : la bouteille à la mer, la maison du berger. Ces symboles sont fort beaux, mais parfois de difficile interprétation.

Pour conclure, M. MICHAUT nous invite à rendre justice à cette grande Poésie : elle est personnelle, puissante, prenante. On y rencontre même, en maints passages, une tendresse molle et caressante qui étonne sous la plume de ce poète austère. En somme, c'est le plus original, sinon le plus grand des quatre grands lyriques français du début du XIX^{me} siècle.



Paroles pour la Jeunesse

par M. Firmin VAN DEN BOSCH, (28 février 1929).



M. Firmin VAN DEN BOSCH, Procureur général près les Juridictions Mixtes, vient de quitter l'Egypte, après avoir démissionné de ses fonctions. Notre sympathie ne peut que l'accompagner dans sa lointaine Belgique où il faut souhaiter que les brumes du Nord lui fassent regretter le clair soleil d'Orient, afin que nous ayons encore le plaisir de le revoir et de l'entendre.

Serviteur intègre de sa seconde patrie, il a exercé, de longues années durant, une influence considérable, soit dans l'exercice de ses fonctions juridiques, soit comme membre de la Délégation Municipale, où sa voix était toujours écoutée, soit enfin comme président de la Société des « Amis de l'Art », dont les manifestations heureuses ne se comptent plus. Toujours prêt à favoriser quelque bienfaisante initiative, il acceptait volontiers d'adresser la parole à un public choisi. C'est ainsi que sur l'invitation de M^e Antoine AYOUB, président du Cercle Sainte-Catherine, nous avons eu la bonne fortune de l'entendre, le 28 février, dans la Salle des Conférences du Collège Saint-Marc. A l'aimable invitation du Cercle, l'élite alexandrine répondit avec empressement.

Nous avons remarqué dans l'assistance :

S. G. Mgr. IGINO NUTI, M. M. HANSSON, président de la Cour ; M. CATOR, vice-président ; M. BRINTON, conseiller ; M. QVALE, président du Tribunal Mixte ; M. le comte de ANDINO, vice-président de la Première Chambre Commerciale ; M. Salvatore MESSINA, président de la Deuxième Chambre Civile ; M. VILLELA, juge ; M. Michel TATARAKIS, bâtonnier de l'Ordre des Avocats ; M. le Consul de Belgique ; M. J. DESVERNOIS, M. MORIN ; M. le Greffier en chef du Tribunal Mixte, MAAKAD bey ; M. G. SISTO bey ; M. Aly bey MOURAD, secrétaire général du Parquet Mixte ; Maître Sélim ANTOINE, et de nombreux avocats accompagnés de leurs dames.

Et c'est dans cette ambiance sympathique que l'éminent conférencier parla de la trilogie sacrée : le Prêtre, le Soldat, le Poète.

Mais tout d'abord il parle, par prétérition, de ceux dont il affirme ne pas vouloir parler, à savoir : le financier, le politicien et l'avocat. Il déplait à M. VAN DEN BOSCH que tout l'argent des peuples soit à la merci de mains souvent peu sûres et peu nettes qui spéculent sur le travail d'autrui et peuvent en ruiner les fruits en quelques secondes. Le politicien omniscient n'a pas non plus sa tendresse. M. le Procureur général n'est pas possédé de l'esprit parlementaire, que cet esprit souffle de Genève ou d'ailleurs et il est facile de voir que ses préférences vont aux méthodes plus expéditives et plus rationnelles. Quant à l'avocat, bavard par excellence et grand amateur de fleurs de rhétorique, dit-il avec humour devant bon nombre de représentants du barreau, il ne le proposera pas non plus comme modèle aux générations à venir. Le droit semble laisser à ce juriste quelques désillusions. Ses amours sont ailleurs.

Et c'est alors qu'il évoque magnifiquement la silhouette du

prêtre, messenger du divin au milieu des mesquineries d'ici-bas, mainteneur d'idéal dans la tourbe du monde. Ce lui est une occasion de rendre hommage, en passant, au grand Pontife et au grand homme d'Etat qui ont résolu si heureusement l'épineuse question romaine. Les peuples se rallient à la coupole de Saint-Pierre, pendant que les contempteurs du divin disparaissent chaque jour, emportant avec eux leurs maléfiques pronostics. Qu'est devenu Renan et son inconsistante *Vie de Jésus*, qui n'est plus prise au sérieux, même par ses adeptes ? On n'escamote pas ainsi le divin.

Après le prêtre, vient le soldat gardien du sens patriotique, un des plus hauts et des plus légitimes sentiments humains ; le soldat, protecteur du foyer et de la tradition légués par nos ancêtres ; le soldat, gage de paix et de tranquillité, plus que tous les bêlements pacifistes de Thoiry, Locarno ou Genève.

Le poète vient enfin compléter cette trilogie, vieille comme le monde. Et c'est ici que M. Van DEN BOSCH paraît être en terrain de choix. Ses souvenirs abondent du temps où, jeune étudiant, il pouvait, à Paris, fréquenter Verlaine, à la vérité lamentable épave roulant de cabaret en hôpital, mais grand poète aussi, gardant au milieu de ses turpitudes et de ses malheurs le sens de sa mission. Il nous parle de Baudelaire, incompris de son temps et auquel on rend aujourd'hui justice ; de Musset, de Vigny, de Lamartine et de Chateaubriand. Il est allé au Grand-Bé rendre aux restes de l'orgueilleux et mélancolique vicomte une visite d'amitié, et aussi errer dans les bois de Combourg en compagnie de René et de Lucile. Ces souvenirs personnels sont pour M. Van DEN BOSCH l'occasion d'un dithyrambe par trop louangeur à l'adresse de l'auteur du *Génie*, qu'il nous permettra bien de ne pas approuver sur tous les points.

La conférence se termine par des applaudissements nourris et prolongés. M^e Antoine AYOUB, président du Cercle, clôture la réunion en improvisant quelques mots de remerciement à l'adresse de l'éminent conférencier et des nombreuses personnalités venues pour l'écouter.

*
* *

Nous avons appris, depuis peu, que sa Majesté le Roi des Belges, tenant à souligner les services rendus, à la gloire de la Belgique, par l'éminent Procureur général, l'a nommé baron avec titre héréditaire. Nous ne pouvons, à la suite de notre compte rendu, que nous en réjouir et le féliciter d'une si flatteuse distinction.

*
* *

Que faire de ses vingt ans ?

par le R.P. BELLOUARD (9 mars 1929)

Le R. P. BELLOUARD, des Frères Prêcheurs, venu de France en Egypte sur l'invitation des Conférenciers de St Vincent de Paul, a fait au Caire, à Alexandrie et à Héliopolis une série de Conférences et de prédications qui ont obtenu le plus franc et le plus légitime succès.

Le 2 mars dernier, il a bien voulu accepter d'adresser la parole aux premières classes du Collège, dans la salle de réunion.

Dès le début, il se concilie l'entière sympathie de l'auditoire par quelques déclarations humoristiques qui ont le don de dérider tout le monde :

Ce qui me donne le plus de joie en ce jour, nous dit-il, c'est que, ayant à traiter le sujet très modeste que j'ai choisi, j'ai l'avantage de le traiter devant ceux à qui directement il s'adresse... Au Caire, ayant eu à remuer à peu près les mêmes idées, j'avais devant moi, au premier rang, aux places réservées, à ce que nous appelons la place des huiles et plus respectueusement la place d'honneur, une série de vénérables personnages, un certain nombre chauves — ce qui n'est pas un signe de jeunesse — un certain nombre avec une grande barbe blanche — ce qui est un signe de vieillesse; tous ceux-là me voilaient l'horizon... Mais heureusement que derrière s'allongeait la file, très émouvante, des jeunesses, des deux jeunesses... Et celles-là avaient des cheveux...

Vient ensuite un petit couplet sur les chauves à propos du prophète Elisée, houspillé par une bande de gamins qui en furent d'ailleurs sévèrement punis... Aussi le R. Père ne veut-il point mal parler des chauves de peur d'être envoyé « ad patres »

Que faire de la jeunesse? demande-t-il ensuite. De la jeunesse, mes amis, comme de tout le reste, on peut faire un certain nombre de choses. Ainsi, je vous parlais des cheveux. On peut s'en servir pour se les faire couper; c'est très avantageux pour les coiffeurs. On peut s'en servir pour faire la raie. On peut aussi s'en servir comme Absalon pour s'accrocher à une branche. Enfin tous les emplois possibles. Les mains, c'est la même chose. Les pieds, je n'y insiste pas. On s'en sert pour marcher, pour venger la morale outragée... Et puis surtout, mes chers amis, — pourvu que ce ne soit pas maintenant ce que je vais faire — il y a une manière qui consiste à les mettre dans un bain, à les remuer un long moment jusqu'à ce que le plat se brise et que toute une portion du liquide se déverse. Cela s'appelle mettre les pieds dans le plat. Emploi facile et plutôt lamentable, et je vous demande de ne pas en faire cet emploi.

De ces propos badins qui mettent les esprits à l'aise, le P. Bellouard se hausse peu à peu aux idées plus sérieuses qui tiendront en haleine et feront réfléchir l'auditoire jusqu'à la fin.

La jeunesse, continue-t-il, peut être regardée de deux ou trois manières très différentes. Une première manière, c'est de la regarder en riant ; une seconde manière, de la regarder en bien, très sérieusement ; et puis peut-être une troisième manière, de la regarder comme avec inquiétude et ennui parce qu'elle porte des responsabilités redoutables. Et comme c'est elle qui prépare et qui déjà, dans une certaine mesure, réalise l'avenir, c'est elle qui dès maintenant porte, de cet avenir, les responsabilités . . .

« La jeunesse c'est un commencement, c'est une école. On sait quelque chose ; on ne sait pas tout ; on n'écoute guère les conseils ; on n'a pas du tout d'expérience ; on entreprend sa vie avec un grand désir de liberté, avec le souci de n'être pas contraint et d'agir le plus possible à sa guise. Et, il y en a, mes amis, mes enfants, qui font de leur jeunesse quelque chose de monstrueux . . .

Et j'appelle avoir fait de la jeunesse quelque chose de monstrueux quand on a passé ces trois ou quatre années si importantes et si solennelles à salir et à souiller tout ce qu'on a de beau dans l'âme, à entreprendre, presque volontairement, une besogne par laquelle on se compromet, arrachant de soi-même tous les sentiments les plus nobles, pour tâcher de tuer l'idéal, de telle façon qu'il ne gêne plus, qu'on ne rêve plus sa vie trop magnifiquement, qu'on n'entende pas les grands appels du cœur, qu'on n'ait pas à suivre les grandes données de la conscience.

Lorsque le cœur est profané, lorsque cette chose qui n'est qu'un muscle — mais un muscle qui tient toute la destinée — quand une fois il ne bat plus, à force d'en avoir abusé, de l'avoir profané, qu'il ne peut plus croire à la délicatesse de l'esprit, aux tendresses, qu'il n'est plus capable de beauté, de noblesse dans le sentiment, que voulez-vous faire ? Perdez tout le reste, mais au moins, gardez la jeunesse, conservez cette citadelle suprême. Un homme, une femme, un jeune homme, une jeune fille vaut beaucoup moins par sa tête que par son cœur. Si la tête fait des découvertes, le cœur fait de belles réalisations. Une vie humaine se juge mieux par sa valeur de cœur que par sa valeur de pensée. Et c'est pour cela que ce cœur, il ne faut pas le profaner, pas plus qu'il ne faut profaner cette conscience ; et des jeunes la bâillonnent, en ce sens qu'ils l'obligent à se taire quand elle commence à protester . . .

Ils confondent tout pour se donner le droit de faire toutes choses, et même les choses qu'il ne faudrait pas se permettre ; mais on ne veut pas écouter pour avoir la possibilité de se les permettre . . .

Savez-vous maintenant ce que j'appelle ne rien faire de ses quinze ou dix-huit ans ? C'est lorsque, pendant ce temps, l'on n'a aucun souci de se développer l'esprit en vue de mieux préparer sa carrière d'avenir . . . Tout en gardant ses pratiques chrétiennes, tout en restant utile à ses parents on ne fait rien ni moralement, ni religieusement, ni intellectuellement. On ne progresse pas ; et ne pas avancer c'est reculer, c'est perdre du terrain. On ne pense qu'à s'amuser, à se distraire par l'abus des sports qui ne sont pas chose inutile, ni coupable, mais qui ne sont pas l'emploi de toute une jeunesse ; c'est se rendre malheureux que de faire un tel emploi de la jeunesse. De quoi sera-t-on capable plus tard dans l'ordre des réalisations ? . . .

Et je songe à la parabole des Evangiles. Cinq talents doivent en rapporter dix. Deux talents doivent en rapporter quatre un talent doit en rapporter deux..

C'est pourquoi, mes chers amis, il faut faire de sa jeunesse, non pas quelque chose de vilain, non pas quelque chose de nul, mais vraiment quelque chose de très beau...

Il faut faire de sa jeunesse quelque chose de très grand, c'est-à-dire être pénétré d'un idéal supérieur, penser à plus tard, penser à son pays, penser à son église, penser à son foyer de demain, penser à toutes les causes, quelles qu'elles soient, qui solliciteront votre dévouement et auront besoin de votre concours et de vos énergies, et se mettre ainsi comme quelqu'un qui s'offre, qui avant de se donner sent le besoin de se préparer aux beaux jours de l'avenir.

La petite génération d'après-guerre nous a déçus ; mais celle qui n'est pas la génération d'après-guerre, celle qui continue, celle qui pousse maintenant, celle qui est en train de préparer l'avenir, a enfin repris sa beauté ; elle nous donne des espérances, des motifs de joie de voir ces jeunes caractères s'affirmer chez beaucoup...

Ils tiennent à la noblesse de leurs consciences ; ils ont le sens de leurs responsabilités ; ils repoussent les mauvais camarades et quand, par grand malheur, ils souillent la vertu première d'une jeune fille, c'est alors pour eux une occasion de désespoir : ne pas respecter la timidité ou la réserve d'un cœur pur, c'est un crime inexcusable. Et cela ne les empêche pas d'être tentés par les tempêtes de la jeunesse, mais cela les empêche de s'écrouler comme des ruines définitives ; et, le sens moral étant vivant, le relèvement se réalise aussitôt. Et rien n'est beau comme ces jeunes gens à dix-huit ans, même blessés, même si leur vie morale s'est tachée en beaucoup de plaisirs, même si leur cœur porte la trace de quelques traits récents, puisque dans leur misère, ils ne se résignent pas, qu'ils savent que c'est plus beau de marcher sur les sommets, qu'ils croient à l'Idéal, à leur patrie, à leurs louables passions, à l'âme des autres pour la respecter, pour essayer de la former, pour lui offrir leur appui. Ils ont conscience de leur responsabilité ; ce sont presque des hommes quand ils ne sont encore que de jeunes hommes...

Le R. P. BELLOUARD invite ensuite les jeunes à se tourner vers le prêtre dans leurs difficultés :

Vous savez que le prêtre n'est pas sévère et que nous savons le chemin par lequel vous montez, que nous connaissons le monde à travers lequel vous passez et que les périls, ce n'est pas vous qui les faites. Nous savons vous excuser, nous vous gardons toutes les indulgences mais à une condition : c'est que nous sachions bien que vous n'êtes pas des dégénérés, ni des blasés et qu'au milieu de vos misères morales même, vous avez le visage tourné du bon côté, et que vous êtes quand même tombés en avant et non pas en tournant le dos, dans la direction des plaisirs...

Et je vous signale, mes chers amis, cette parole du vieux Montalembert, qui avait en ce moment soixante-dix ou soixante-quinze ans. Regardant derrière lui tous ceux qui le pouvaient et devaient remplacer, il les jalousait un peu d'être jeunes, d'avoir avec leur jeunesse les moyens d'une action magnifique... Mais comme parmi les jeunes il en voyait quelques-uns qui ne savaient pas comprendre l'honneur d'être jeunes, d'avoir vingt ans, qui usaient pour le mal ou pour rien du tout toutes leurs ressources, lui, le vieux, qui était bon et qui aurait tout fait pour

la cause du bon Dieu, il se retournait vers eux avec un regard de reproche et un geste d'indignation et il leur disait ces paroles : « Oh ! les jeunes ! donnez-moi donc vos vingt ans puisque, vous autres, vous ne savez qu'en faire ! »

On n'a pas le droit de ne se servir qu'à demi de ses quinze ans, car à quinze ans on entre dans la vie et entrer dans la vie, c'est entrer dans de redoutables responsabilités...

Voilà, mes chers amis, ce que je voulais vous dire et je vois quelques jeunes âmes qui maintenant ont l'air de me comprendre.. Elles m'ont compris.. Et si j'avais pu graver dans leurs cerveaux le sens de cette responsabilité, l'importance de ces quinze ans et de ces vingt ans, j'en serais tout fier et tout heureux, puisque tout leur avenir serait fondé, même pour ceux qui maintenant ont tous leurs



Le R. P. Bellouard à son départ du Caire.

cheveux, toute la flamme de leurs yeux, toutes les ferveurs de leur cœur, toute la générosité d'une conscience qui, même si elle a souffert, n'est du moins pas du tout compromise.

On peut juger, par ces extraits, de la magistrale conférence du P. BELLOUARD qui s'achève par de chaleureux applaudissements allant tout aussi bien au fond substantiel qu'à la forme impeccable.

Le soir même, le R.P. BELLOUARD, à 7 heures précises, fit dans le même local, devant un public choisi, convoqué par le Cercle Sainte-Catherine, une autre conférence sur le sujet suivant : *Le mariage. Veilles et lendemain*. Le sujet dépassant quelque peu notre cadre nous n'en parlerons pas ici. Nous en serions d'ailleurs bien empêchés, n'ayant pu suivre l'orateur que de loin et mal, par suite de l'affluence considérable accourue à la seule annonce de cette conférence.

Le mot « accourue » n'est pas employé ici comme figure de rhétorique. Il suffisait de se trouver dans le corridor dès 6 heures et demie pour assister à une véritable prise d'assaut de la salle de réunion, à une réelle course à la chaise. Rien d'étonnant qu'il manquât de sièges pour les derniers venus qui formèrent autour de la salle un piquet de garde, debout, une heure durant.

Malgré tout, chacun fut amplement satisfait. « Ma chère, disait à sa voisine une demoiselle enthousiaste, on dirait Bossuet. » Quoique la comparaison soit assez malaisée à établir — le phonographe n'ayant pu enregistrer les envolées de M. de Meaux — le propos ne manque pas de saveur. Comme quoi un public qu'on dit frivole, peut être capté par un sujet sérieux, mais bien présenté.



L'Esprit français et l'Étranger

par André LICHTENBERGER (10 Avril 1929)

•

M. LICHTENBERGER a bien de l'esprit. Il l'a montré par la création de délicieux caractères d'enfants, à l'usage des grandes personnes, chefs-d'œuvre de psychologie fine et d'observation aiguë, depuis ce *Petit Trott* et cette *Line* si malicieux dans leur ingénuité, si réalistes et si logiques dans leurs déductions dépourvues de détours, jusqu'à ces *Enfants dans un jardin* et cette *Leïla si blanche* et si fantasque qui vit sa double vie de rêve et d'illusion dans un coin de la côte euscarienne.

L'entendre devait donc être un plaisir. C'est ce plaisir délicat que nous avons goûté en cette soirée d'Avril, veille de son embarquement pour la France. Sur l'invitation du Cercle Sainte-Catherine, il a bien voulu consacrer son dernier soir en Egypte aux nombreux Alexandrins venus pour l'écouter. En nombre étaient les personnalités diverses présentes dans la salle. Nous nommerons seulement M. d'ANGÉLIS, consul de France, M. MORIN, Directeur du Crédit Lyonnais, M. Léopold JULLIEN, président de l'Alliance française, M. PUECH d'ALISSAC, Président de l'Union française des anciens combattants et M^e AYOUB, Président du Cercle. Après les présentations d'usage, l'orateur entame son sujet en examinant quelle a été, à travers les siècles, l'attitude des Français à l'égard des étrangers, principalement des Anglais et des Allemands.

Remontant presque au Déluge, en des aperçus originaux, il en arrive peu à peu aux époques plus rapprochées. Il constate en

passant que la bonne Lorraine n'aimait guère les gens d'Outre-Manche, trouvant leur esprit touristique poussé à l'excès. Les siècles suivants les ignorent presque. Leur littérature ne compte pas aux yeux des écrivains français du XVII^e siècle. Les passages d'auteurs cités par M. LICHTENBERGER sont très suggestifs à ce sujet. C'est tout juste si on leur concède deux yeux pour voir et un nez au milieu de la figure. Pour le reste personne ne voudrait jurer de rien. Il est vrai qu'on nous le rend au centuple et que les citations d'auteurs anglais du temps, ne sont pas moins suggestives à notre endroit. Il faut arriver au XVIII^e siècle pour que l'influence de Shakespeare se fasse sentir au théâtre et au XIX^e, pour qu'elle devienne prépondérante.

Les philosophes — Montesquieu, Voltaire et les autres — font connaître et préconisent les institutions anglaises, leur philosophie, leurs découvertes scientifiques. Ils ont traversé le détroit, comme le traversera un peu plus tard Rousseau. Quant au Français moyen — comme on dit aujourd'hui — plutôt que d'y aller voir, il préfère conserver de l'Anglais, toujours la même idée conventionnelle ; ce qui ne l'empêche pas, dans son langage, de tomber dans une anglomanie qui devient de plus en plus envahissante.

L'Allemand, nous dit ensuite M. LICHTENBERGER, a toujours été pour le Français le symbole du lourdaud, incapable de finesse d'esprit et de bonnes manières, toujours prêt à vous faire une mauvaise querelle d'Allemand. Avec celui-là aussi les relations n'ont guère été cordiales depuis Tolbiac. Il faut arriver au XVIII^e siècle pour voir les relations se multiplier. Frédéric, tout en méprisant les Welches, fonde l'Académie française de Berlin — dont Rivarol sera lauréat — et appelle à sa cour le malicieux Arouet, pour corriger ses vers et retoucher sa prose. Diderot, de son côté, pousse une visite jusqu'à Saint-Pétersbourg auprès de la Sémiramis du nord. Il est vrai que Descartes était mort en Suède au siècle précédent et avait indiqué la voie. Le Romantisme, avec M^{me} de Staël, met l'Allemagne à la mode : on ne rêve plus que châteaux sur le Rhin, quand on ne pâlit pas sur les écrits obscurs de ses philosophes. Kant ne fait que grandir tout au long du dernier siècle, jusqu'à intoxiquer toute notre philosophie universitaire.

Mais la grande masse reste toujours rebelle au voyage à l'étranger. Le Français, possesseur d'une langue harmonieuse, a toujours eu de la répugnance pour apprendre les langues étrangères. Se trouvant sous un climat idéal et varié, il ne sent pas le besoin de voyager et reste toujours casanier. Sa littérature n'est

guère cosmopolite. Et à part quelques rares auteurs, comme Chateaubriand, Lamartine ou Gobineau qui racontent ce qu'ils ont vu dans leurs voyages — et encore !... — les autres parlent de l'étranger sans l'avoir vu. Hugo compose les *Orientales* sans avoir vu l'Orient. Musset écrit de Paris ses *Contes d'Espagne et d'Italie* et fait sa poésie sur *Venise* sans y être allé. Aussi Venise se venge-t-elle plus tard...

Il faut arriver à Barrès, Loti, Farrère, Pierre Benoit, Roland Dorgelès, Paul Morand, Luc Durtain et quelques autres, pour trouver quelques reflets des pays exotiques dans les lettres françaises. Encore faut-il ajouter que ce reflet est bien des fois fantaisiste, inexact ou indigemment incomplet. Dans un livre qui s'intitule *Rien que la terre*, on ne trouve que du Morand, c'est-à-dire pas grand'chose : de gros caractères, espacés sur un peu plus de deux cents pages petit format. Et ce n'est pas dans *Magie Noire*, du même auteur, qu'on devra se renseigner sur les noirs du Centre-Africain.

M. LICHTENBERGER termine par l'invitation au voyage — ô Baudelaire ! — non pas au pays de la *tulipe noire* et du *dahlia bleu*, mais en pays de France où tout le monde est bien reçu et où l'on peut se rendre si commodément.

La conférence finie et longuement applaudie, M. LICHTENBERGER daigne accepter l'hospitalité au Collège pour le repas du soir et la nuit du samedi au dimanche. Autour de la table délicatement fleurie prennent place, aux côtés du conférencier, M. D'ANGÉLIS, M. MORIN, M. PUECH, M. JULLIEN, M^e AYOUB, M. LASCARIS, le F. CYPRIEN, Directeur du Collège, le F. PIERRE, le F. MARCEL et votre serviteur. La conversation, empreinte de la plus franche cordialité, ne chôme pas jusqu'au dessert où le F. Directeur tient à remercier M. LICHTENBERGER de sa visite, mais aussi de l'appui efficace donné au Collège par son attestation écrite à l'Académie française, en vue de l'obtention du Grand Prix de Littérature.

M. LICHTENBERGER veut bien répondre que ces remerciements le touchent beaucoup et qu'il n'oubliera pas de sitôt le Collège Saint-Marc. M^e AYOUB, de son côté, félicite et remercie, d'une façon très heureuse, M. LICHTENBERGER, au nom du Cercle Sainte-Catherine.

Le lendemain, 11 Avril, M. LICHTENBERGER s'embarquait pour la France.

Dans les premiers jours de mai, le F. Directeur du Collège recevait, avec l'article ci-dessous de la *Victoire*, ces deux lignes pour le présenter :

« Avec toute la respectueuse admiration et le plus reconnaissant souvenir de l'hérétique

A. LICHTENBERGER

Paris, 27 avril 1929.

Suivait l'article de la *Victoire*, daté du 23 avril :

Encalotté !

Les dernières journées de ma tournée en Egypte ont été terriblement vertigineuses. L'amabilité égyptienne d'une part, et celle de nos compatriotes de l'autre, ont témoigné si cordialement leur sympathie au conférencier de passage qu'il était véritablement impossible, sans manquer à son devoir élémentaire de commis voyageur en culture française, de se dérober à tant d'amicales instances. Après avoir deux fois parlé au Caire, j'ai été parler à Port-Saïd et puis à Ismaïlia. Et arrivé à Alexandrie à 7 heures du soir, il m'a fallu encore reprendre la parole, à huit avant de me rembarquer le lendemain.

« Le Français est, par excellence, un bavard. » Cette assertion de pas mal d'observateurs étrangers ne me paraît pas, en temps ordinaire, me viser personnellement. J'ai conscience, ces derniers jours, d'avoir fait ce qui dépendait de moi pour l'accréditer. Et le pis est que je n'arrive pas à m'en repentir. Peut-être bien que, sur notre territoire, nous prononçons un peu trop de paroles en l'air. On a le sentiment quand on voyage que parfois celles que nous apportons sont un peu moins vaines.

Dans tous les cas, jamais je n'ai eu plus de plaisir à me trouver en face d'un auditoire que quand j'ai eu à croasser mon chant de cygne. Au risque d'encourir l'excommunication majeure de nos pontifes du laïcisme (mais, bah ! je crois bien que de ce côté je n'ai plus rien à perdre), mon protestantisme a été, pour terminer, l'hôte émerveillé, à Alexandrie, des Frères des Ecoles chrétiennes. C'est dans la grande salle de leur magnifique collège Saint-Marc que j'ai eu le plaisir de prononcer mon dernier speech.

Ah ! la belle œuvre ! et de quelle joyeuse fierté française elle vous remplit ! Fondé en 1847, le collège Sainte-Catherine était devenu trop petit pour satisfaire à des demandes sans cesse plus nombreuses. Un terrain nouveau, admirablement situé, fut acheté en 1925. En deux ans fut construit, en bordure de la mer, un splendide édifice. Il fut inauguré par le roi d'Egypte l'an dernier. Muni des derniers perfectionnements en matière d'hygiène, distribuant l'enseignement le plus complet à 1.300 élèves, il constitue aujourd'hui la plus efficace publicité pour notre culture.

Presque en face de lui se dresse le lycée de la mission laïque qu'à mon regret je n'ai pu cette fois visiter. Mais, m'ont assuré les Frères, il est en pleine prospérité. Sur les deux maisons flotte le drapeau tricolore. Et leurs relations sont excellentes.

Les établissements des Frères des Ecoles chrétiennes sont en Egypte au nombre de dix-huit. Ils donnent l'enseignement français (gratuit dans leurs écoles primaires) à dix mille élèves qui appartiennent à toutes les nations et à toutes les confessions.

Je déferiais M. Homais lui-même ou M. Daladier en personne d'être ici anticlérical.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

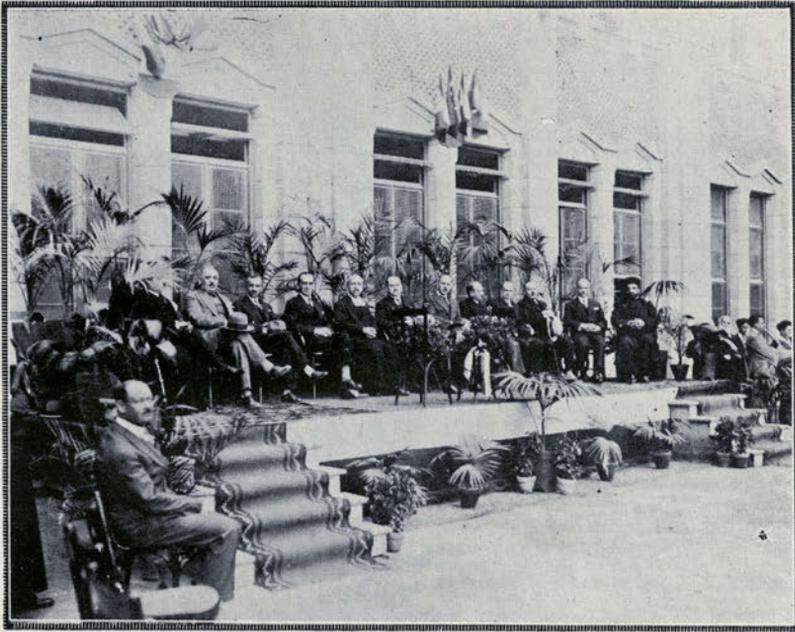
Suivant la formule consacrée, tout commentaire affaiblirait la portée de ces lignes.

F. H.

Réception de M. F. Girieud.

Consul de France.

GRANDIOSE réception, samedi 27 avril, à 4 heures, au collège Saint-Marc. Les drapeaux français et égyptien flottent aux deux grands mâts de la façade; dans l'une des cours intérieures, les onze cents élèves sont massés devant une imposante tribune parée des couleurs nationales et de verdure. M. Frédéric GIRIEUD,



Réception de M. Frédéric Girieud, consul de France à Alexandrie.

consul de France, fait sa première visite officielle au nouvel Etablissement. Il est accompagné de M. François d'ANGELIS, consul chancelier, de M. TOMASINI, vice-consul, de MM. J. DESVERNOIS et M^e SANGUINETTI, députés de la Nation, de MM. BÉGUÉ, directeur de la Compagnie des Trams, J. MORIN, directeur du Crédit Lyonnais, L. JULLIEN, président de l'Alliance Française, MATHIEU, consul de Tchécoslovaquie, M^e Antoine AYOUB, président du Cercle Ste-Catherine, des RR. PP. Amédée DAUBOUS et Louis KARAM, aumôniers, des Professeurs de l'Etablissement.

La fanfare, toujours magistralement dirigée par une baguette

avantageusement connue dans notre ville, exécute une brillante *Marseillaise*, tandis que le Frère Directeur du Collège dirige le cortège vers l'estrade.

M. J. TRAMONI, élève de la classe de philosophie et président de l'Académie littéraire, harangue Monsieur le Consul.

La fanfare souligne la conclusion de l'orateur, puis, Monsieur Robert COULON déclame avec aisance et talent, comme il convient « au Lauréat des Concours de Déclamation », le poème *Ave Gallia* de Paul Déroulède.

M. F. GIRIEUD prend la parole. Il dit toute sa joie de faire sa première visite officielle à cet Etablissement qui fait si grand honneur à la France et aux Educateurs qui en ont conçu les plans et si bien réalisé l'ordonnance. Il remercie les maîtres au nom du Gouvernement français.

S'adressant ensuite aux élèves, il les remercie du sympathique accueil qu'ils viennent de lui faire ; il leur souhaite un brillant et traditionnel succès aux examens officiels et de fin d'année, leur accorde deux jours de congé : l'un pour son compte, l'autre pour honorer les personnalités qui ont bien voulu prendre place à ses côtés.

Tandis que les élèves regagnent leur classe, les visiteurs parcourent les salles du vaste Etablissement : salle de gymnastique, salle de projections et de conférences, réfectoires, cuisine, salles de physique et de chimie avec amphithéâtres respectifs, laboratoire des élèves, dortoirs dotés du confort sanitaire le plus moderne, salles de billard et de jeux, bar à l'usage des anciens élèves, etc. Quelques classes ont l'honneur de recevoir M le Consul et sa suite ; plusieurs de ces messieurs regrettent de n'être plus d'âge pour s'asseoir sur des bancs de classes si parfaitement aménagées et si poétiquement ouvertes à la brise marine.

M. F. GIRIEUD signe ensuite au Livre d'or :

« En témoignage de l'œuvre admirable des T. C. Frères des Ecoles Chrétiennes qui, par leur dévouement et l'utilité de leurs efforts, méritent bien de la France et de la Colonie française. »



Sainte Jeanne d'Arc

EN l'honneur du V^{me} centenaire des hauts faits d'armes de sainte Jeanne d'Arc, alors qu'elle n'était que la Pucelle d'Orléans, les fêtes de cette grande Sainte ont revêtu, cette année, une splendeur particulière.

Leur solennité a été vraiment religieuse et partagée par les forces vives de la nation.

La Colonie française d'Alexandrie ne resta pas en arrière. Très sensible aux qualités maîtresses et aux rares vertus de



M. F. d'Angelis, consul de France, et les Membres de l'Union des Anciens Combattants devant la façade du Collège avant la cérémonie.

l'héroïne lorraine, elle mit tout en œuvre pour célébrer comme il convenait *Celle* qui, dans un effort suprême, rallia tous les partis, afin de « bouter l'ennemi hors du royaume ».

Et le collège St.-Marc devait, de par ces circonstances mêmes, entrer dans le concert de louanges que la colonie française réservait à la vierge de Domrémy, puisque la première partie de son

programme de fête se déroula dans le décor artistique de notre chapelle et au pied de notre statue de S^{te} Jeanne d'Arc.

En effet, dans le vestibule du Collège, devant la grande porte



SAINTE JEANNE D'ARC.

Sur le piédestal, la Palme des Soldats de la Grande Guerre, déposée par l'Union des Anciens Combattants d'Alexandrie.

d'entrée de la chapelle avait été dressée l'œuvre statuaire de A. Vermare : Jeanne d'Arc revêtue de son armure, les mains,

dans un geste de prière suppliante, tenant l'oriflamme fleurdelisée, Jeanne, vierge de Lorraine, jaillissant toute blanche telle un lis, d'un massif de verdure auquel se mêlaient les notes chaudes et chantantes de fraîches fleurs que des mains pieuses avaient apportées.

C'est là, autour de cet autel improvisé, qu'une foule selecte et nombreuse salua la grande héroïne. Et ce fut M. Puech d'Allissac, président de l'Union française des Anciens Combattants, qui dans un discours de circonstance interpréta les sentiments de tous en exaltant les vertus de *Celle* qui, entraînée par ses voix célestes, et pleine de la force d'En-Haut, ramena la paix au sein d'un royaume ravagé et désolé par cent années de guerre.

Ensuite l'orateur déposa une gerbe de fleurs et une palme au pied de la statue. Une vibrante sonnerie : « Aux champs ! » souligna ce beau geste ; puis, le sanctuaire s'emplit de toute cette foule, et retentit à l'œuvre musicale de la messe en « la bémol » de Th. Dubois, cependant qu'à l'autel, au milieu d'une belle théorie d'enfants de



Le R.P. Paul Trudel, O.F.M.

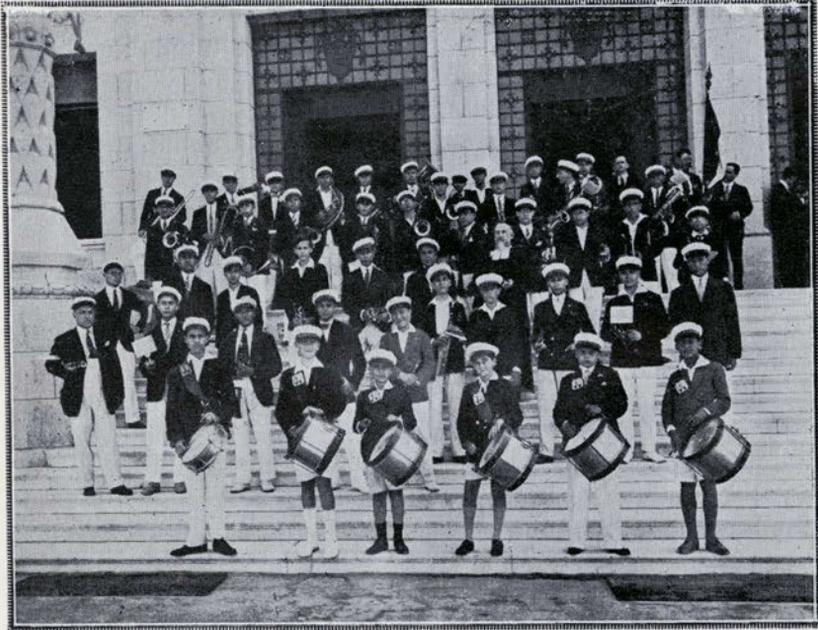
chœur, le R. P. Th. ORSINI, curé français de la paroisse Sainte-Catherine, célébrait les saints Mystères, assisté de l'abbé BERTAUD et du R.P. TEYSSÉDRE faisant fonctions de diacre et de sous-diacre.

Après l'évangile, le R.P. Paul Eugène TRUDEL, O.F.M., dans un éloquent panégyrique, exalta la grande Sainte du jour. Il mena tout d'abord Jeanne d'Arc de la chaumière de Domrémy à Vaucouleurs et à Chinon, apaisant toutes les craintes, brisant toutes les oppositions que d'indignes courtisans suscitaient autour d'elle dans le dessein d'entraver sa mission ; puis, l'orateur sacré, se laissant entraîner à de beaux mouvements oratoires, suivit son héroïne sous les murs d'Orléans ; là, à sa suite il s'élança à l'assaut des Tourelles, et forçant les derniers remparts qu'occupait un ennemi fortement désemparé, entra triomphalement dans la ville aux joyeux carillons des tours de la cathédrale et sous la bannière flottante de Jeanne la Libératrice.

Et l'office divin se poursuivant dans une atmosphère où vibraient encore des accents patriotiques qu'une voix religieuse et française venait de faire retentir jusqu'au plus profond de nos cœurs, soudain tressaillit aux accords puissants du « Christus

Vincit » de l'abbé Laurent, brillamment exécuté par la chorale et la fanfare du Collège.

Le chœur magistral « A l'étendard » termina le Saint Sacrifice, alors que par les nefs s'écoulaient les fidèles.



L'Harmonie du Collège Saint-Marc.

Nos Artistes.

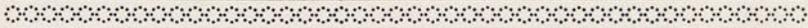
Nos artistes de la scène qui, depuis deux ans, rêvaient d'un grand théâtre, caressaient, non sans quelque pointe de fierté légitime, l'espoir de s'exhiber sur la scène grandiose d'un des plus importants théâtres de la ville.

Déjà ils supputaient le nombre de « salle comble » formées par le grand public, et toujours des mieux choisis ; à leurs yeux éblouis, et dans un décor des plus féeriques, ils se voyaient applaudis et portés en triomphe . . .

Mais, hélas ! trois fois hélas ! quelle ne fut pas leur déception quand, franchissant pour la 1^{re} fois le seuil de ce qui devait les conduire à la gloire, et cherchant vainement les traces mêmes de

l'édifice qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir dans leurs rêves, ils ne virent, au lieu et place d'un théâtre, qu'un vaste chantier encombré de matériaux dont l'état d'usure marqué signalait à un hors d'usage définitif.

Décus, mais non découragés, nos vaillants artistes, en dépit de toutes ces contrariétés et en présence de bien d'autres obstacles quasi insurmontables, offrirent quand même leurs services. Et c'est ainsi qu'ils réussirent, après légères transformations de la salle de projections, à donner trois séances qui leur valurent trois succès chaleureusement applaudis.



Fête Sportive

Une fête sportive, à Alexandrie, aussi courue que les courses à Derby ou à Longchamp, voilà ce que le collège St.-Marc a offert samedi, 8 juin, à près de 7.000 spectateurs, dans le cadre verdoyant et superbement fleuri de sa Maison de Campagne.

Champ de sport unique avec amphithéâtre et terrain gazonné. Voici la tribune d'honneur aux fauteuils réservés, et que barrent en avant, deux longues tables agréablement achalandées de tous les plus beaux articles d'une vitrine de magasin d'art : coupes, bronzes, médailles de tout module et une multitude d'autres objets non moins estimés, en tout une centaine de prix de valeur que, dans un instant, plus de 700 concurrents vont se disputer.

Ici et là, les estrades A et B, aux trois quarts déjà envahies par un public élégant ; et il en arrive toujours. A droite et à la suite se dressent l'estrade du Jury et de la Presse, celle de l'Harmonie du Collège, puis les estrades des gymnastes. Tout autour de la piste, plusieurs milliers de chaises s'alignent sur 5 et 6 rangs.

Il est 15 h. 30, une vibrante sonnerie de clairons éclate *Aux Champs !* Elle marque l'arrivée du cortège des notabilités ; S.A. le Prince Omar TOUSSOUN s'avance accompagné de S.E. Mgr. Valerio VALERI, délégué apostolique d'Egypte, de Monsieur François D'ANGÉLIS, Consul de France, du T. C. Frère OGER, Visiteur des Frères, et du Cher Frère CYPRIEN, directeur du collège Saint-Marc : suit le Comité d'honneur : S.E. Hussein SABRI Pacha, gouverneur d'Alexandrie et président d'honneur, S.E. G. ZANANIRI Pacha, vice-président d'honneur, M. J. MORIN, président ; M. A. RAMINGER, vice-président ; M. E. NAUDI, Trésorier ;

puis, les membres du Comité : S.E. Salem Neghib EL-SAYED bey, M. J. DESVERNOIS, M. SANGUINETTI, M. L. JULLIEN, M. E. F. SHAMA, M. H. E. FINNEY, M. Charles LUZIANOVICH, Général DUGUET, M. E. BÉGUÉ, M. J. COATSWORTH, M^e Aziz ANTOINE, M^e Antoine AYOUB, M. E. F. HASELDEN.

À l'estrade du Jury prennent place : S.E. Emine YEHIA Pacha, président d'honneur ; M. E. GAUDAIRE, président ; M. E. BCURRE, juge-arbitre ; M. E. NAUDI, commissaire du concours ; M. le BIMBACHI W. S. MASON, starter ; puis, les juges : Messieurs



L'Estrade d'Honneur.

M. HERMAN, B. FAVODON, A. LANZETTA, E. JAOUICH, Gaston SAUNIER, A. YELKENDJOGLOU, P. BONNETT, C. MIRZA ; M. A. MOKLESS est désigné comme chronométréur ; le service médical est à la charge du D^r PUY-HAUBERT ; le service photographique revient cette année à M. ORFANELLI.

Puis, c'est l'imposant défilé des gymnastes tout de blanc habillés et coiffés du béret basque. Après un tour de piste, les quatre colonnes se déploient en bon ordre et occupent tout le stand : l'effet est grandiose. Au fur et à mesure que le drapeau papal et les deux drapeaux français et égyptien prennent le front de l'immense quadrilatère, les hymnes retentissent, ainsi que le *Salut au drapeau*. La fête est commencée. Suivent, sans interruption et dans un ordre parfait, les 25 numéros du programme-horaire. Courses de 60, 200, 400, 800 mètres, courses de relais, avec

cerceaux, à la valise, course d'obstacles, carrousel de bicyclettes, basket-ball, traction à la corde, puis, leçon d'Education physique, gymnastique artistique, démonstration d'escrime, pyramide et apothéose finale, ont le secret de tenir sous leur charme, pendant trois heures et demie, un public dont les chaleureux applaudissements disent assez son goût sûr, et le vif intérêt qu'il porte à ces sortes d'exercices.

Mais, ce qui, par-dessus tout, captiva l'attention de tous, et laissa l'impression la plus forte et la meilleure, ce furent les deux leçons d'Education physique que donnèrent les élèves des 7^{me}, 8^{me}, 9^{me} et 10^{me}, puis les grands élèves. C'est ici que se sont révélées les belles qualités de métier du nouveau maître de gymnastique, M. Marcel TIRIAU, professeur au Collège. En effet, la série d'exercices auxquels ses élèves durent s'astreindre, pendant toute l'année scolaire, a eu pour programme un travail physique intense dont nous admirons en ce moment les merveilleux résultats. M. Marcel TIRIAU a vraiment le souci de la formation physique du corps par un ensemble d'exercices raisonnés et gradués qui, en peu de temps, assouplissent, développent et fortifient les organes qui entrent en jeu pour l'exécution d'un mouvement donné. Une pareille méthode est excellente, c'est la meilleure. Toutes nos félicitations à M. Marcel TIRIAU et à ses élèves, car si nous reconnaissons la vraie valeur de l'enseignement donné, nous ne pouvons que louer la confiance avec laquelle l'élément travaillé s'est livré à l'artiste ouvrier qui voulait le parfaire.



M. Marcel Tiriau
Maître de gymnastique,
professeur au Collège.

C'est avec plaisir que nous donnons, en terminant, la liste complète des lauréats de cette belle fête sportive :

Course de relais à bicyclettes : les rubans bleus.

Course de 200 mètres : M. Louis Pini (*Hors concours*).

Quatrième section : MM. Pagano, G. Minas, E. Stergiou.

Troisième section : MM. A. Sednaoui, Depetro, Smyrniadès.

Deuxième section : MM. G. Dapery, E. Capponi, C. Boulad.

Première section : MM. F. Pini, Pandélidès, Leggiadrini.

80 mètres haies : MM. Pandélidès, Pantazoglou, F. Pini.

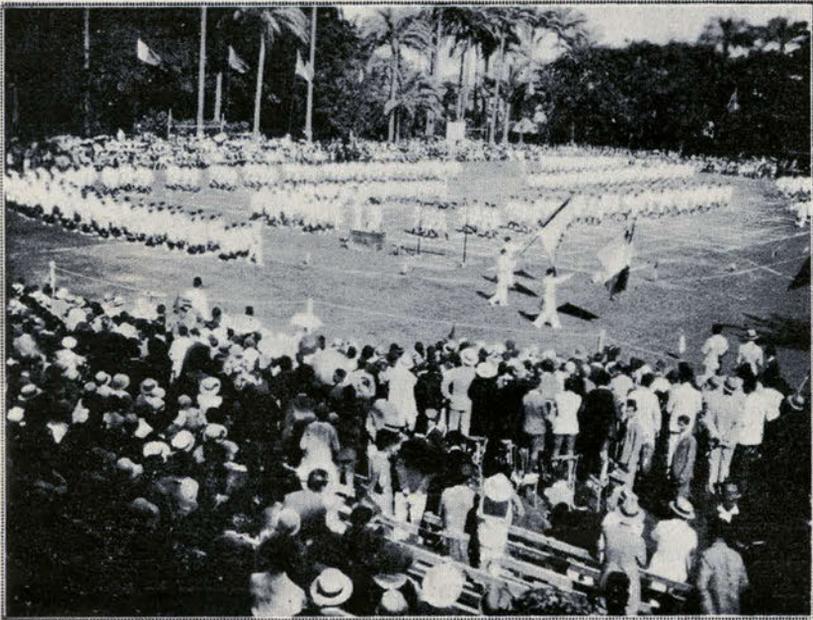
Petits postillons : E. Beshara, Abbas Charaoui, R. Fiore,
D. Tarpohzy.

Cerceaux :

Classe de 7^{me} : MM. M. Bittar, G. Minas.

Classe de 8^{me} : MM. V. Takla, A. Takla.

Carrousel de bicyclettes : MM. G. Bougier, A. Zeid,
A. Sednaoui, A. Vlahos.



Le Défilé des gymnastes.

Photo Luigi

Course de 60 mètres : M. Louis Pini (*Hors concours*).

Quatrième section : MM. Pagano, E. Osmo, M. Bittar.

Troisième section : MM. Prinzhoffer, G. Minas, E. Samuelson.

Deuxième section : MM. G. Dapery, Mitsis, E. Capponi.

Première section : MM. G. Rossi, Pandélidès, D. Caretsos.

Course de relais : les rubans verts.

La flûte enchantée : M. S. Licourinos, A. Anthopoulos,

Course de 400 mètres : M. Louis Pini (*Hors concours*).

Première section : MM. F. Pini, E. Rossi, M. Leggiadrini,

Deuxième section : MM. G. Dapery, Balestrieri, C. Boulad.

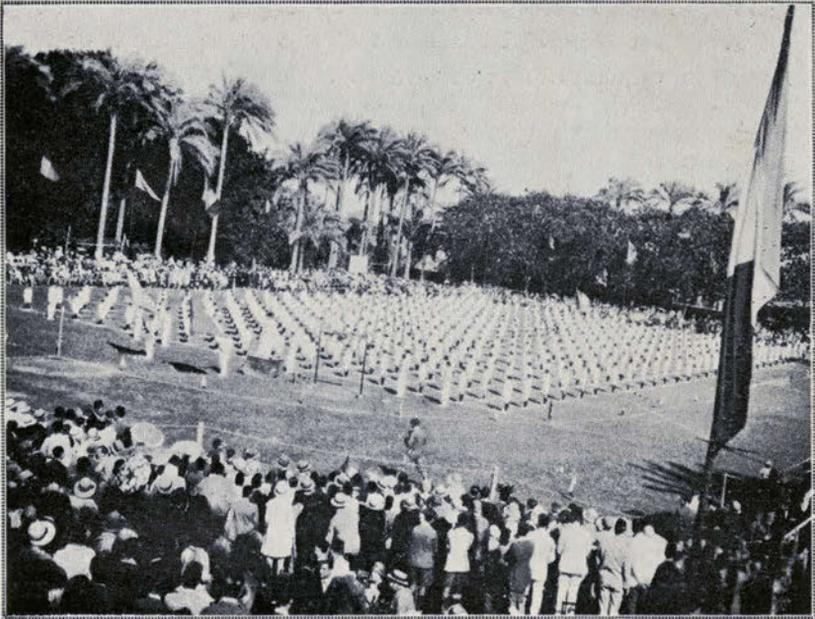
Troisième section : MM. Prinzhoffer, A. Depetro, E. Samuelson,
Quatrième section : MM. A. Anthopoulos, J. Luzianovitch,
A. Zacaropoulos.

Basket ball : les rubans bleus.

Course à la valise : MM. A. Greco, G. Dapery.

Course de 800 mètres : MM. F. Pini, S. Kenny, M. Leggiadrini.

Traction à la corde : les classes de 3^e A et 4^e B.



Exercices d'Education physique.

Photo Luigi.

Course d'obstacles : MM. A. Zeid, B. Haridi, G. Rossi.

Course des Anciens : M. V. Léoncavallo, R. Zottich.

Gymnastique artistique : M. Eug. de Ferrari (*Hors concours*).

Première section :

M. R. Mesciaca.	Médaille d'or.
M. M. Leggiadrini.	Médaille d'argent.

Deuxième section :

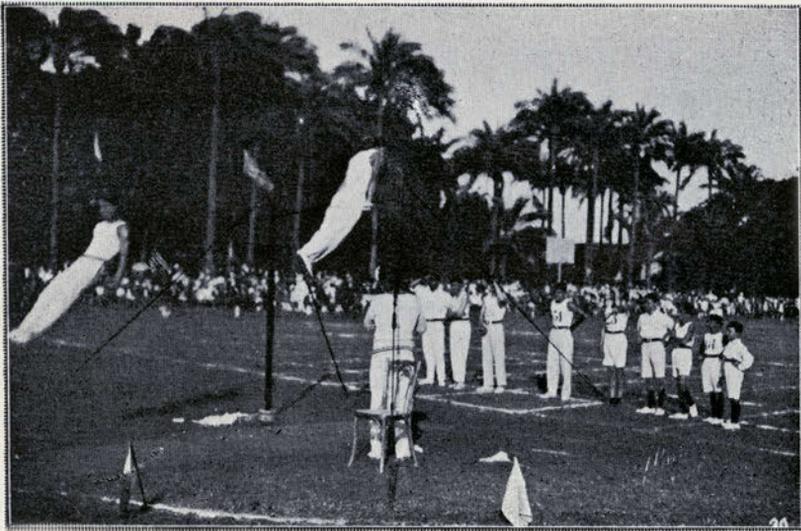
M. G. Dapery	Médaille d'or.
M F. Guiliotti.	Médaille d'argent.

Les épreuves suivantes ont eu lieu en séance privée sous le contrôle de MM. E. Naudi, G. Saunier et Bimbachi W. L. Mason.

Saut en longueur :

Première section :

MM. A. Pandélidès	5 m. 55
F. Pini	5 m. 20
A. Pantazoglou	5 m. 15



Gymnastique artistique.

Deuxième section :

MM. G. Dapéry	5 m. 30
C. Boulad	5 m. 25

Saut en hauteur :

Première section :

MM. J. Pantazoglou	1 m. 62
A. Pandélidès	1 m. 57
F. Pini et M. Marango	1 m. 52

Deuxième section :

MM. C. Balestrieri	1 m. 52
C. Boulad	1 m. 47

Lancement du javelot :

MM. F. Pini	28 m. 30
M. Marango	27 m. 80

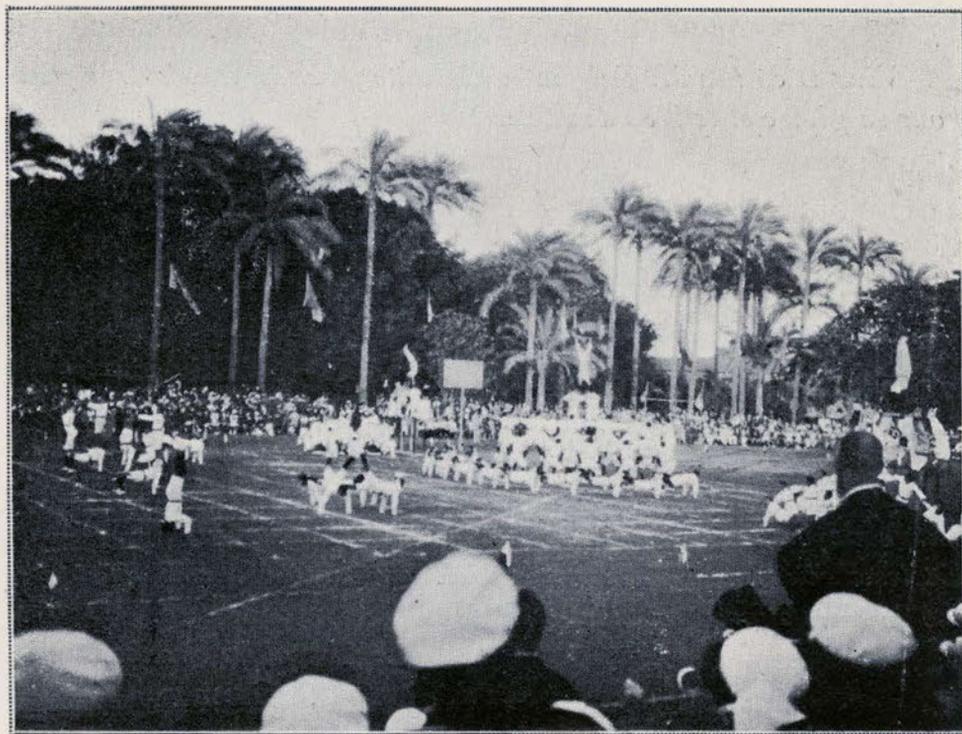
Lancement du poids :

MM. J. Pantazoglou	9 m.
M. Marango	8 m. 90
M. Hayatian	8 m. 66

Lancement du disque :

MM. M. Marango	27 m. 05
M. Leggiadrini	24 m. 42
F. Pini	23 m. 30

La coupe de championnat, présentée par S.A. le Prince Omar TOUSSOUN, a été décernée à M. F. PINI.



La Pyramide.

Du Livre d'Or

Du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1929, nous extrayons :

Baronne DE TRANNOY,

Baron DE TRANNOY, Président de la Commission des Ecoles
Chrésiennes de Bruxelles.

« Nous avons vu le triomphe de la liberté de l'enseignement ! »

*
**

Docteur ABD-EL-SAÏD, Conseiller municipal.

Khalil GAZALAT, Juge au Tribunal indigène d'Alexandrie.

Youssef CHOUDY, Juge au Tribunal indigène, Tantah.

Camel AYAD, Chef de la Section administrative des Services
sanitaires de la Municipalité d'Alexandrie.

Docteur Camille B. ASSABGUI, Médecin municipal.

*
**

*Vive Dieu ! qu'il daigne bénir cette grande œuvre française
pour sa gloire et le bien des âmes !*

† Emmanuel PHARÈS
Archevêque Maronite,
Vicaire Patriarcal d'Egypte,
Vieil Ami de la France.

*
**

En toute admiration pour une œuvre magnifique.

*Un hôte reconnaissant,
André LICHTENBERGER.*

*
**

*En souvenir de ma visite au collège Saint-Marc, et en témoi-
gnage de mon admiration pour l'œuvre si belle des Frères des
Ecoles chrétiennes d'Alexandrie, qui, par leur dévouement et l'uti-
lité de leurs efforts, méritent bien de la Colonie française.*

*Le Consul de France,
F. GIRIEUD.*

T. SANGUINETTI, J. MATHIEU, J. TOMASINI, A. AYOUB.

*
**

En souvenir de notre visite au Collège.

13 Juin 1929.

MARIS HEATHCOTE-SMITH.

*A remarkable achievement of the Christian Brothers, and one
of which this international city of Alexandria may well be proud !*

CH. HEATHCOTE-SMITH,
H. B. M. Consul General.

Examens Officiels

Cours de l'École Spéciale des Travaux Publics de Paris

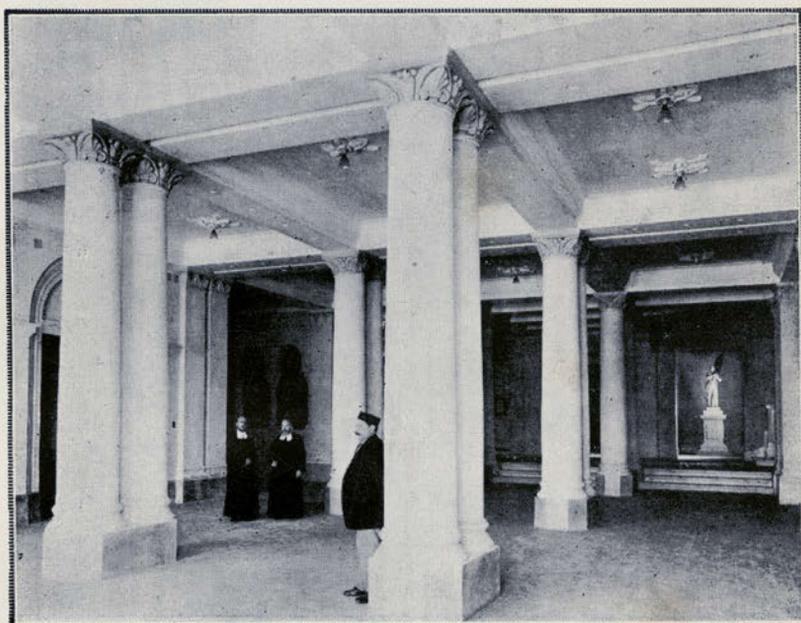
Ont été admis en 1^{re} Année :

Mention Bien :

MM. Richard GHIBÉLY
Antoine ZACAROPOULOS
Raymond ANTONIUS

Mention Assez Bien :

MM. Edouard RISGALLA
Edouard MIRSHAK
Constantin GÉRÉDINI



Collège Saint-Marc. — Le vestibule.

Photo Calvi.

ÉCOLE FRANÇAISE DE DROIT DU CAIRE

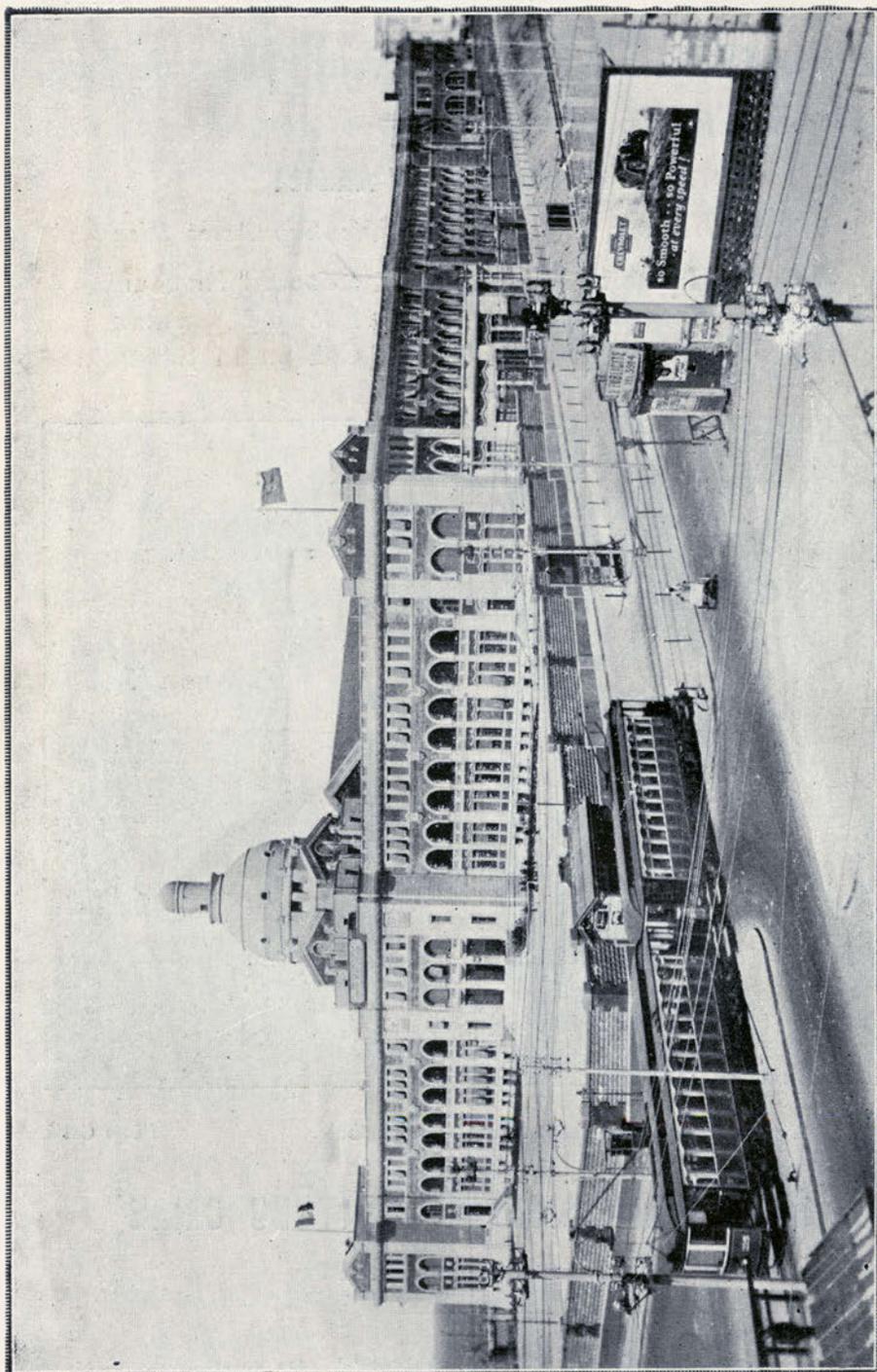
Session de Décembre 1928

BACCALAURÉAT EN DROIT (1^{re} partie)

Mention Assez Bien :

MM. Marcel AOUAD
Charles GEAEHEL

MM. Robert BANNOUT
Edgard DE VELLA
Antoine ANGELI



VUE GÉNÉRALE DU COLLÈGE SAINT-MARC.

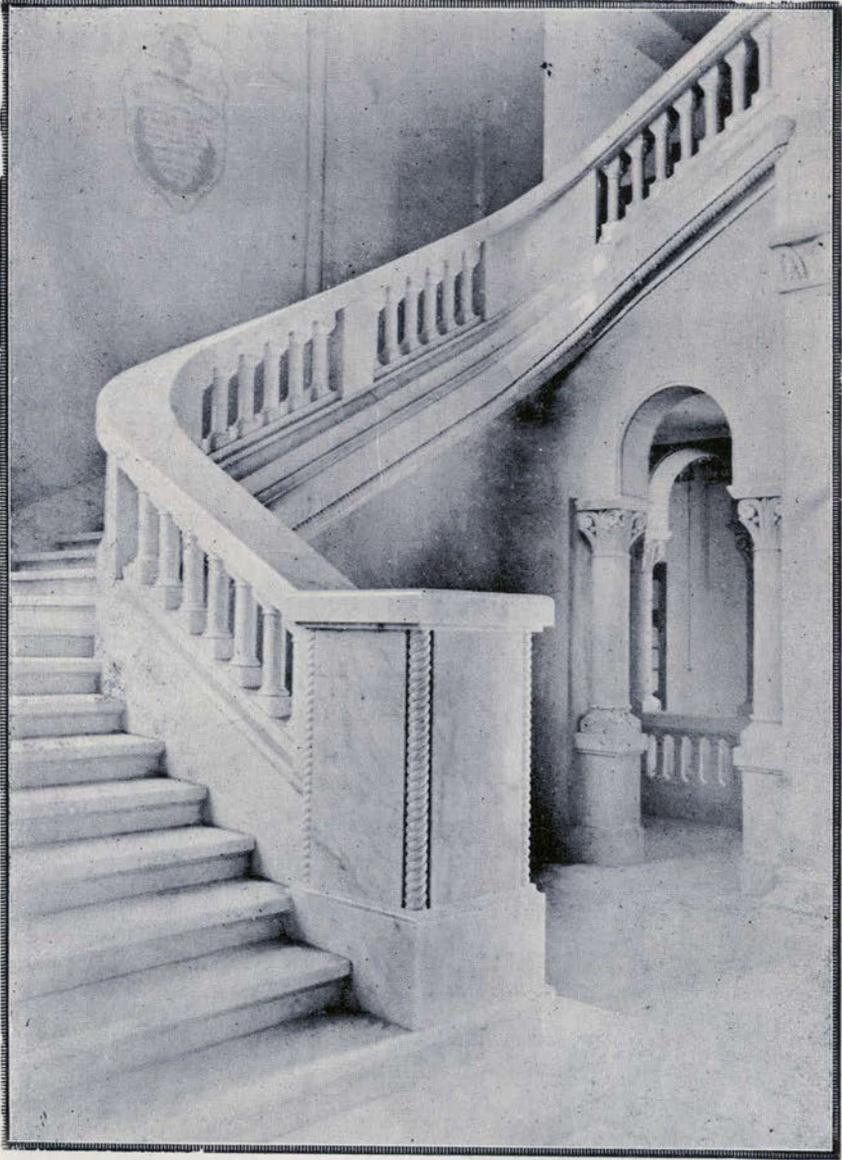
Photo Calvi.

LICENCE EN DROIT

M. Gabriel TRABOULSI

| M. Alexandre ZARIFFEH

M. Gabriel HURI



Collège Saint-Marc. — L'escalier d'honneur.

Photo Calvi.

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DEUXIÈME PARTIE

MATHÉMATIQUES

Mention Assez Bien :

M. Oswald BUCALO

MM. Aziz CASSIS
Léonidas ELIADÈS
Nubar ENOKIAN
Joseph ESPOSITO
Francis LABIB

Admissible :

M. Victor KHALIL

PHILOSOPHIE

Mention Assez Bien :

MM. Henri KAIM
Robert SCANDER

MM. Victor BENVENISTE
Robert COULON
Marcel AZAR
Jean MARCOULIDÈS
François RATHLE
Georges TAWIL
Jean TRAMONI

Admissible :

M. Gabriel FARAH



Collège Saint-Marc. — Le grand parloir.

Photo Calvi.

PREMIÈRE PARTIE

SCIENCES-LANGUES VIVANTES

Mention Bien :

MM. Georges CARACOSTAS
Constantin VIANELLO

Mention Assez Bien :

MM. Joe EZRI
Joseph LASCARIDÈS
Constantin KARPITSKY
Maurice ROSSETTO
Emile SALLOUM
Guy SOLARI
Joseph SCURMANN
Paul ZOUROS

MM. Jean BIDOINI
Raoul BOULAD
Paul CHALHOUB
René DEBONO
Joseph DEODATO
Serge DE POLO
Edouard DIRLICK
César GABBOUR
Sadeck CHIZIRI
Abd-el-Aziz HAMDY
Issa HAMAOUI
Elias HAWAWINI
Adolphe KELLER

MM. Robert MESCIACA
Bojidar MILOVITCH
Basile MINGOS
Antoine MONFRONT
Ahmed MOUSSA
Joseph NAHMIA
Emile NASR
Achille PELLEGRINI
Alfred PENZA
Victor SABBAGH
Aziz SALLOUM
Victor SCHIVANQITES
Rachad SEIF
Raphaël TAWA
René ZACCAR

Admissible :

MM. Mohamed ALLAM
Habib BADRAN
Joseph ESHAYA
Raymond MAKSUD
Abou-Bakr MOURSİ
Antoine NAKLA
Alfred TALAMAS
Pierre THOMOGLOU
Raymond THIERRARD

COURS COMMERCIAL

Le **Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales** est délivré par M. le Ministre du Commerce de France aux Candidats qui ont obtenu la moyenne de $13/20$ aux Examens organisés par M. le Consul de France.

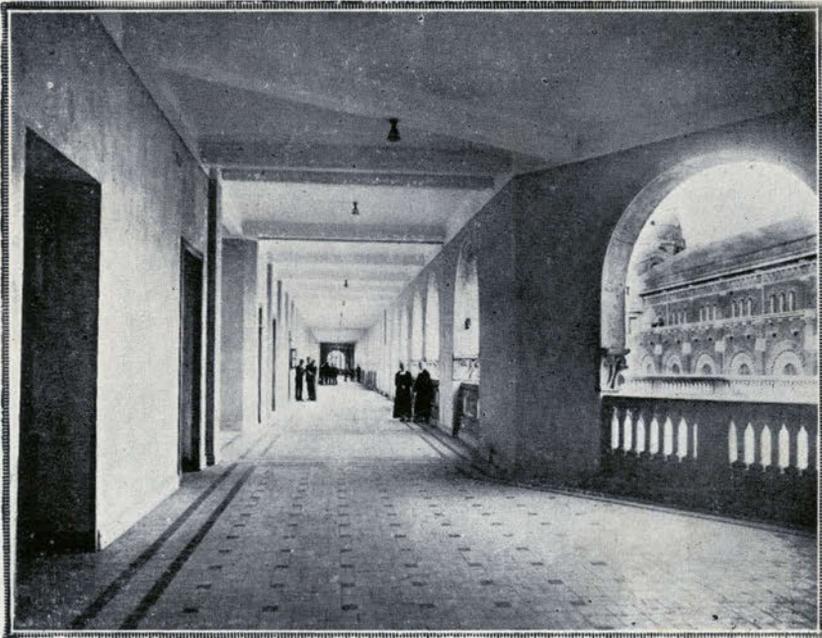
Les candidats ayant obtenu la moyenne $11/20$ reçoivent le **Certificat d'Etudes Commerciales**.

Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales

MM. Robert GÉRASIMO
Victor CALVI
Michel HAWAWINI
Alfred GEMAYEL
Mahmoud SALEM

MM. Raymond STÉFANI
Charles ADORE
Mario GAMBÌ
Joseph CHLALA
Michel PSIACHI

M. Alfred SALAMA



Une galerie du collège Saint-Marc.

Photo Calvi.

Certificat d'Etudes Commerciales

MM. Michel PΑΡΑΘΑΝΑΣΙΟΥ
Bichara NAGGIAR
Mohamed TEWFIK
Gerasimo LAGOPOULOS
Georges CONSTANTINO
Loutfi KATCHOUNI

MM. Robert AOUAD
Aziz KHOURI
Halim ZAKI
René BUSEGHIN
Constantin CARYDIA
Raphaël LORENZO

SOCIÉTÉ DE COMPTABILITÉ DE FRANCE

Candidats ayant obtenu le Certificat de Teneur de Livres (S.C.F.)

Session de 1929 :

MM. Robert GÉRASIMO	MM. Michel PAPATHANASSIOU
Alfred GEMAYEL	{ Charles ADORE
Georges CONSTANTINOÙ	{ Mario GAMBI
Michel HAWAWINI	Raymond STÉFANI
René BUSEGHIN	Aziz KHOURI
Joseph CHILALA	

INSTITUT STÉNOGRAPHIQUE DE FRANCE

SESSION DU 27 MAI 1928

DACTYLOGRAPHIE (Vitesse)

30 Mots

MM Poly LOISIDIS	<i>Diplôme de Capacité BIEN</i>
Léon MANSOURIAN	» » <i>BIEN</i>
Herbert GAERTNER	» » <i>BIEN</i>

20 Mots

MM. Arthur BOULOS	<i>Diplôme de Capacité</i>
William CHIKHANI	» »
Edouard GUESSARIAN	» »
Mahmoud BASSIOUNI	» »
Emile CHOUCANI	» »
Louis BORSINI	» »
Charalambos DILAVÉRY	» »
Nicolas ZAYAT	» »

10 Mots

Diplôme Scolaire

MM. Charles ZACAROPOULOS	Léon HAMAOUÏ
Georges NAHOUL	Emmanuel ZANGARAKIS
Antoine ARFANIS	Kimon JÉRONIMIDÈS
Georges ANANIAS	Bruno LUCCHESI
Salim BADRAH	Philippe SFÉIR
Jacques BAGDIAN	André GAUCI
Nicolas STAVROU	Absi BICHARA
Edouard MUSTACCHI	Samuel MÉNACHÉ

SESSION DU 25 JUIN 1928

STÉNOGRAPHIE (Calligraphie)

MM. Joseph GENNAOUI	T.B.	MM. Hassan TEWFIK	B.
François BIAS	»	Guido ROSSI	»
Mahmoud ZAKI	»	François PINI	»
Jean ACRIVIADIS	B.	Arthur EDIRNÉLIAN	»
John NAUDI	»	Louis PINI	A.B.
Joseph PISCOPO	»	Mahmoud FADLY	»
Georges ATTALLAH	»	Edgard MORTERA	»
Stellio MOSCONAS	»	Nicolas DRAKIDIS	»
Georges DOMENACH	»	Albert MISRAHI	»
D. JEANACOPOULOS	»	Salomon LÉVI	»
Raphaël AZER	»	Michel MARANGO	»
Richard STÉPHAN	»	Mohamed KAMEL	»
Alexandre VLAHOS	»	Italo TRUCCHI	»
Nicolas THOMOGLOU	»	Benjamin SACHS	»

STÉNOGRAPHIE (Vitesse)

50 Mots.

MM. François BIAS	B.	MM. Louis PINI	B.
Saleh CHAOUICH	»	Nicolas DRAKIDIS	A.B.
Richard STÉPHAN	»	Mohamed KAMEL	»

60 Mots.

MM. D. JEANNACOPOULOS *T.B.*
Max FERNUS »
Albert PISCOPO »
PANTAZOGLOU »
Benjamin SACHS »
Hassan TEWFIK »

MM. François PINI *B.*
Georges ATTALLAH »
Georges ABDELNOUR »
Alexandre VLAHOS »
Nicolas THOMOGLOU *A.B.*



Collège Saint-Marc. — La Salle de Physique.

Photo Calvi.

70 Mots.

MM. Guido ROSSI *B.*
Joseph GENNAOUI »

COHEN
Georges DOMENACH *A.B.*

80 Mots.

MM. Charles ADORE *T.B.*
Georges CARYDIA »
ABDEL MALEK »
Raphaël AZER »

Arthur EDIRNELIAN *T.B.*
Mahmoud ZAKI »
Gér. LAGOPOULOS *B.*

80 Mots.

MM. Tullio LÉVY	<i>Bien</i>	MM. N. CHARREYRON	<i>Bien</i>
Armand BONGUARDO	»	Lucien VELLA	»
Halim ZAKI	»	A. ZOGHEB	A. <i>Bien</i>
G. CONSTANTINO	»	Gabriel TAWA	»
Constantin DEBONO	»	Stellio MOSCONAS	»
Christo HADZOGLOU	»	Bichara NAGGIAR	»
Georges COOK	»	Michel PSIACHI	»
John NAUDI	»	T. DÉMÉTRIOU	»
Pierre GAUCI	»	Aristide LOISI	»
Georges BITTAR	»	Alfred SALAMA	»
Guy MISHELLANY	»	Attilio MESSINA	»
Joseph FARAH	»	Michel MARANGO	»
Georges FARAH	»	Hercule ZIOSI	»
Antoine BIRCH	»	Amine GARBUA	»
Joseph HADDAD	»	Elie SOUCAR	»

90 Mots.

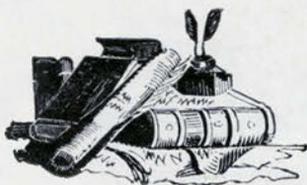
MM. Nabil CASSIS	<i>Bien</i>	MM. Kamel TEWFIK	A. <i>Bien</i>
Simon BEHKAR	»	Oscar ABELA	»

100 Mots.

M. Mohamed TEWFIK *Bien*

110 Mots.

M. Robert AOUD *Bien* | M. Mario GAMBÌ *Bien*
M. Michel HAWAWINI *Assez Bien*



Au Palmarès

PRIX FONDÉS A PERPÉTUITÉ

PAR

S. M. FOUAD I^{er} ROI D'ÉGYPTE

A L'OCCASION DE LA VISITE

DONT IL DAIGNA HONORER LE COLLÈGE S^{te}-CATHERINE

LE 16 NOVEMBRE 1921

ET DÉCERNÉS AUX ÉLÈVES LES PLUS MÉRITANTS

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1928-1929

Ces PRIX ont été attribués à :

- MM. HENRI KAIM, de la classe de Philosophie du Collège St.-Marc.
MARIO GAMBI, de la 2^{me} Année Commerciale du Collège St.-Marc.
ANTOINE TSIMETAS, de l'Ecole Gratuite Sainte-Catherine.
MITZOS CHARISSIS, de l'Ecole Gratuite Sainte-Catherine.
JÉRÉMIE GÉRÉMIAN, de l'Ecole Gratuite de la Sainte-Famille.
NICOLAS SÉLÉMÉNAKIS, de l'Ecole Gratuite St.-Joseph de Bacos.

PRIX SPÉCIAUX

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD,

Consul de France

Décerné à M. OSWALD BUCALO, de la Classe de Mathématiques.

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

**L'ÉCOLE SPÉCIALE DES TRAVAUX PUBLICS
de Paris.**

Décerné à M. A. ZACAROPOULO, des Cours Techniques Supérieurs.

PRIX D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OFFERT PAR

**S. G. Monseigneur HYGIN NUTI,
Evêque de Papia, Vicaire Apostolique d'Égypte**

Décerné à M. ALFRED GEMAYEL, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

**LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE
d'Alexandrie**

Décerné à M. ALFRED GEMAYEL, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

OFFERT PAR

LE COMITÉ D'ALEXANDRIE

Décerné à M. BASILE MINGOS, de la Classe de Première B.

PRIX DE COMPTABILITÉ

OFFERT PAR

**LE TRÈS CHER FRÈRE ISMAËLIS,
Assistant, ancien Directeur du Collège**

Décerné à M. G. CONSTANTINOÛ, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ARABE

OFFERT PAR

Son Altesse le Prince OMAR TOUSSOUN

Décerné à M. AZIZ SALLOUM, de la Classe de Première B.

PRIX DE TRADUCTION DE LANGUE ARABE

OFFERT PAR

Monsieur le Commandeur JEAN E. ZAHRA

Décerné à M. NABIL CASSIS, de la 1^{re} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ANGLAISE

OFFERT PAR

M. T. C. F. CRITCHLEY

Directeur de la Banque Ottomane

Décerné à M. MARIO GAMBÌ, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE GRECQUE

OFFERT PAR

M. MICHEL SALVAGO

Président de la Communauté Hellénique

Décerné à M. M. PAPATHANASSIOU, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ITALIENNE

OFFERT PAR

La Société Nationale DANTE ALIGHIERI

Décerné à M. MARIO GAMBÌ, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ITALIENNE

OFFERT PAR

L'ASSOCIAZIONE ITALIANA « PRO-SCHOLA »

Décerné à M. PIERRE BODJALIAN, de la Classe de Quatrième C.

PRIX D'HISTOIRE

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE CYPRIEN

Directeur du Collège

Décerné à M. GUY SOLARI, de la Classe de Mathématiques.

PRIX DE STÉNO-DACTYLOGRAPHIE

OFFERT PAR

M. GEORGES KOLLER

Délégué Général de l'Institut Sténographique de France

Décerné à M. ROBERT AOUAD, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX D'INTERNAT

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE CYPRIEN

Directeur du Collège

A L'ÉLÈVE LE PLUS MÉRITANT DE CHAQUE DIVISION.

Première Division : M. AZIZ CASSIS de la Classe de Mathématiques.

Deuxième Division : M. ROGER MARCINHÈS, de la 3^{me} Classe E.

Troisième Division : M. EDGAR STÉPHAN, de la 5^{me} Classe A.



À l'issue du 35^{me} chapitre général de l'Institut des Frères, tenu à Leinbecq-lez-Hal, en novembre dernier, nous apprenions, avec l'élection du nouveau Supérieur Général, le Très Honoré Frère ADRIEN, l'heureuse nomination du T. C. Frère GORDIEN, alors secrétaire général, à la haute charge d'Assistant pour la province du Levant et de Madagascar.

Cette élection avait été nécessitée par la vacance même de ce poste que, depuis 1916, le T. C. Frère ISMAËLIS si universellement connu, apprécié et aimé, remplissait avec autant de compétence et de dévouement que de modestie. Oui, c'est avec une religieuse admiration que les Anciens parlent encore aujourd'hui de *celui* qui fut, durant de longues années, à Bacos ou à Sainte-Catherine, non seulement un Maître de valeur et un Directeur clairvoyant et actif, mais encore et surtout un conseiller, un père et un ami.

Quel merveilleux et fécond Directorat, que celui qui, de 1904 à 1913, présida aux destinées du collège Ste-Catherine ! C'est alors que les examens en vue de l'obtention des diplômes officiels se passèrent au Consulat de France, que fut créé le cours de Commerce, que se donnèrent des conférences littéraires et scientifiques avec projections, que s'organisèrent les compositions scolaires de fin d'année et les fêtes sportives, et que l'Académie du Collège fit paraître son bulletin périodique : *Le Lotus*.

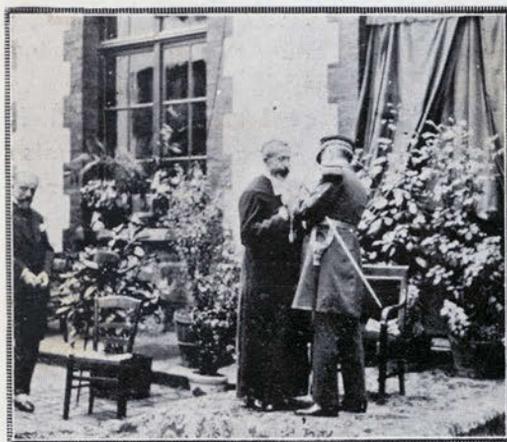
Depuis, toutes ces initiatives, consacrées par le temps et couronnées de succès, essaimèrent ; qu'on en juge par ce qui, aujourd'hui, en est comme la résultante : le collège Saint-Marc.

Un repos bien mérité vient donc d'être accordé au T. C. Frère ISMAËLIS.

Que le Ciel, dans le cadre agréable et reposant qu'il s'est choisi, ménage, à ce vaillant ouvrier des œuvres religieuses et

françaises en Egypte, des jours paisibles et nombreux, parfumés de suaves consolations, produits naturels de ses belles créations scolaires, et dont l'importante administration a passé, désormais, entre les mains intelligentes et actives du T. C. Frère Gordien, Assistant.

Hier encore Secrétaire général du Très Honoré Frère Supérieur, le T. C. Frère GORDIEN avait été, dès 1904, professeur remarquable, puis sous-Directeur, et enfin Directeur du collège Sainte-Catherine. Son Directorat ne fut pas une sinécure : il



L'Amiral Mornet remet au T. C. F. Gordien, assistant, la Croix des Chevaliers de la Légion d'Honneur.

s'exerça au cours d'une des plus rudes périodes que traversa le Collège depuis sa fondation : la période douloureuse de la grande guerre, et celle non moins pénible de l'après-guerre. Il fallut toute l'énergie de ce jeune Directeur pour faire face à toutes les exigences tyranniques du moment, et maintenir une œuvre si prospère, malgré la mobilisation qui

venait de réduire sérieusement l'effectif enseignant.

Avec le secours inespéré que la divine Providence envoya au Pilote un temps désespéré, le navire se remit en marche, reprenant l'allure qu'il avait eue aux jours de ses plus belles croisières.

En 1920, le T. C. Frère GORDIEN se vit confier les hautes fonctions de Secrétaire général de l'Institut. Les qualités éminentes qu'il y déploya le désignèrent à l'attention de ses supérieurs pour l'importante charge d'Assistant.

Au T. C. Frère GORDIEN, assistant, nous sommes heureux et fiers de présenter notre hommage respectueux et nos sincères félicitations.

Tout le monde apprendra avec satisfaction que parmi les chevaliers de la Légion d'Honneur de la dernière promotion au titre des Affaires étrangères, se trouvait le T. C. Frère GORDIEN. C'est le jeudi, 6 septembre dernier, qu'eut lieu, à la rue de Sèvres, par l'amiral MORNET, la remise de la Croix au nouveau chevalier.

Cercle Sainte-Catherine.

Nous sommes encore dans l'enthousiasme de cette belle soirée du 10 novembre qui assista au transfert du Cercle Sainte-Catherine à Chatby-les-Bains.

Ce transfert coïncida avec le 40^{me} anniversaire de la fondation de notre Société. Aussi le 25 novembre, fête de Ste Catherine, il fut donné un grand banquet qui célébra cet heureux anniversaire. A cette fête furent invités S.E. le Gouverneur d'Alexandrie, M. le Consul de France, les Députés de la Nation française et les principaux directeurs de banques. La note dominante de la soirée fut une gaieté franche et beaucoup de cordialité.

Comme chaque année, Noël vit, dans la nouvelle chapelle du collège Saint-Marc comme à Ste Catherine, sa messe de minuit suivie avec un grand recueillement. Le réveillon réunit, dans l'intimité charmante d'un groupe choisi, un très grand nombre de convives.

L'adoration réparatrice eut lieu le 9 février 1929.

Durant le dernier semestre écoulé, le Cercle a fait donner trois conférences qui eurent un plein succès. La première fut donnée par M. Firmin Van DEN BOSCH, Procureur général près les Juridictions mixtes ; elle avait pour titre « Paroles pour la Jeunesse ». La deuxième, par le R. Père BELLOUARD, dominicain, sur « Le Mariage : veilles et lendemains ». La troisième, par le délicat romancier, M. André LICHTENBERGER, sur « L'Esprit français à l'Etranger ». Ces trois noms à eux seuls suffirent pour faire accourir tout ce qu'Alexandrie compte de select et d'intellectuel.

Deux banquets furent offerts : un par le Comité du Cercle à M. Van DEN BOSCH à l'occasion de son départ d'Egypte, l'autre par la direction du collège St-Marc à M. André LICHTENBERGER à l'occasion de l'aimable accueil qu'il a bien voulu réserver à l'invitation du Cercle.

Au Banquet de M. Van DEN BOSCH, des toasts furent prononcés. En réponse à l'un d'eux, l'éminent magistrat a dit en termes clairs et précis combien il se sentait heureux de se trouver dans un groupement de jeunesse catholique, puis il rappela sa jeunesse en Belgique, et termina en faisant des vœux pour la prospérité de notre Société.

A la veille de son départ, un vin d'honneur lui fut offert. La plupart des membres avaient répondu à l'invitation du Comité. Aux souhaits que lui adressa le Président, il répondit que nous devions être fiers d'être catholiques, et il évoqua quelques sou-

venirs de sa jeunesse bruyante qui furent fort piquants. Il termina en citant les noms de : Dante, Bossuet, Chateaubriand ; trois noms, dit-il, capables à eux seuls de confondre nos ennemis.

J'ai laissé en dernier lieu l'agréable promenade que nous avons faite à Taposiris et à Abou Mina, le lundi de Pâques, 1^{er} avril.

Partis à 8 h. a. m. sous la pluie, mais installés mollement dans huit autos, nous démarrons de Chatby. Le trajet fut des plus intéressants, malgré le léger voile humide que le ciel, d'ordinaire si gai et si bleu, tendait avec persistance sur toute la nature. Vers 10 h. 30 nous arrivons à Taposiris Magna, premier but de notre voyage. La colline où se dresse le grand temple d'Osiris est considéré par le bédouin de l'endroit comme le palais d'Abou Zeid, le conquérant de la Berbérie. Nous franchissons cette colline et arrivons au sommet du temple. Du haut de cette construction la vue est impressionnante. On aperçoit au loin devant soi la tour des signaux et les ruines du grand temple, au pied desquelles s'étendent les eaux scintillantes d'une mer turquoise. Après avoir passé une demi-heure à escalader les divers escarpements, nous remontons en autos pour nous diriger vers Abou Mina ou Saint Ménas. Le trajet assez monotone dure une petite heure. Nous y arrivons sans encombre après un déjeuner fort copieux. Nous voilà de nouveau en marche dans le dédale des ruines de la célèbre basilique de St-Ménas. Le guide du Docteur Breccia nous est, en la circonstance, d'un précieux secours ; nous y apprenons en effet que St-Ménas était un soldat romain originaire d'Egypte. Il avait été élevé dans la religion chrétienne. Au moment de la persécution décrétée par Dioclétien, il fut mis à la torture, puis décapité. Il avait manifesté le désir d'être enseveli en Egypte. Ses coreligionnaires recueillirent les restes de son cadavre qu'on avait brûlé, et, lorsqu'une partie de l'armée de Phrygie fut transférée en Cyrénaïque, ils prirent avec eux les cendres du martyr. Au bord du lac Mariout, dit la légende, le chameau qui les transportait s'arrêta, s'agenouilla et ne voulut plus marcher. On vit dans l'immobilité de l'animal un signe de la volonté du Saint, et on l'enterra dans ce lieu même, auprès d'une source d'eau douce. Bientôt la renommée se répandit que cette eau était devenue miraculeuse, et les pèlerins accoururent même de très loin pour demander à St Ménas la guérison de leurs maladies. On ne tarda pas à bâtir une église au-dessus de la tombe. Cette église devint, après quelque temps, insuffisante, et l'empereur Arcadius (395-408) projeta et fit construire une grande basilique qui fut ajoutée, en prolongement, à l'est de l'église ancienne.

Pendant les VII^e et VIII^e siècles, le sanctuaire maréotique, mine inépuisable de marbre et de pierres de prix, eut à subir des dégâts et des spoliations ; au XI^e siècle le gouverneur musulman se fit délivrer le trésor du temple, et tout fut saccagé.

Après avoir contourné les diverses parties de la basilique, visité la tombe du Saint, le puits miraculeux, le baptistère, la citerne et les cellules des moines, nous retournons à notre point de départ. Avant de nous installer en auto, quelques-uns des excursionnistes cueillent des asphodèles pour s'en faire de jolis bouquets.

Nous voilà en route pour le retour. Les autos sillonnent le chemin qui est couvert d'orge. De loin en loin des campements arabes, tentes noires sur le beau vert des herbages.

Avant de prendre directement le chemin d'Alexandrie, nous faisons un petit détour et nous nous arrêtons un instant à visiter la fabrique de tapis d'El-Amrieh. Les femmes qui les confectionnent se montrent très aimables en nous expliquant leur travail. Leurs mioches sont tout étonnés de nous voir : mais n'oublient pas de nous demander des backchiches.

Après cette visite qui a duré une demi-heure, nous faisons route vers Alexandrie. Encore une heure d'auto et nous arrivons, tous contents, à notre point de départ, en emportant de cette jolie randonnée le meilleur des souvenirs, et en remerciant tous ceux qui en ont été les initiateurs et en tête notre directeur Brother Peter.

N. LASCARIS



L' "A B C"

AU 1^{er} avril dernier, par un clair matin du printemps, les membres de l'ABC, le C. Frère GORDIEN à leur tête, se sont réunis à l'Arc de Triomphe pour rendre hommage au Soldat inconnu. Nous reproduisons ici avec plaisir les quelques mots émouvants prononcés au cours de la petite cérémonie par M. Eugène RAIMONDI, président de l'A. B. C.

Mes chers camarades,

« La cérémonie qui nous réunit ce matin ne comporte ni discours ni allocution, mais je croirais manquer à mon devoir de président de l'ABC si, en quelques mots très brefs, je ne m'efforçais d'en dégager le sens, afin que dans l'esprit et le cœur de chacun de nous elle ait bien sa pleine signification.

« Nous voici devant la tombe du Soldat inconnu, tombe sacrée, symbole de toutes les souffrances et de tous les deuils consentis par la France durant la dernière guerre pour la défense de son sol.

« Voyez comme est parlante l'inscription que cette tombe porte gravée dans sa pierre ! « *Ici repose un soldat français mort pour la Patrie* ». Que ces mots, dans leur simplicité, sont éloquents !

« Le héros anonyme qui dort ici son dernier sommeil est l'un de ces innombrables Français de tout âge — beaucoup avaient à peine le nôtre — et de toutes conditions, qui n'ont point hésité devant le sacrifice suprême de leur vie pour assurer le salut de leur pays.

« Par quelques instants de recueillement et de silence pieux, au cours desquels nous ferons monter vers Dieu une prière, rendons un hommage fervent à la mémoire du Soldat inconnu, personnification du dévouement total à la Patrie, et en nous inclinant devant ses restes, ayons la pensée de célébrer aussi le souvenir de ses quinze cent mille compagnons tombés comme lui au champ d'honneur.

« Ils sont morts pour défendre la patrie de nos maîtres, de ceux d'hier, les maîtres aimés de notre enfance ou de notre adolescence, comme ceux d'aujourd'hui ; ils sont morts pour défendre ce pays de France dont vous ne me contredirez pas si j'affirme qu'il est un peu, beaucoup même, à un titre ou à un autre, notre pays à tous ici. Car si la plupart d'entre vous, mes

« J'ai pensé, nous dit d'abord le conférencier, qu'à la veille de la grande fête de S^{te} Jeanne d'Arc, que nous allons célébrer demain, vous seriez heureux de revivre une autre page sublime et malheureusement trop peu connue de notre glorieux Moyen Age.

En étudiant, en effet, les traces laissées par la domination franque dans le proche Orient, on est étonné de trouver une organisation et un système de défense conçus avec autant de puissance que d'ingéniosité. Les Croisés n'apportèrent pas moins de soins dans le perfectionnement des forteresses que dans les constructions de n'importe quel pays du monde, et leur architecture militaire dans le proche Orient a égalé et même surpassé l'architecture contemporaine d'Occident.

Je voudrais, en illustrant mon sujet de quelques vues prises au hasard des excursions de notre Ecole archéologique de Jérusalem, vous montrer dans quelle mesure elle s'impose à notre admiration.

D'abord un peu d'histoire.

Trois mois après le Concile de Clermont tenu en 1095, des bandes d'exaltés et d'aventuriers prenaient le chemin de l'Orient sous la conduite de chefs improvisés dont les plus célèbres furent Pierre l'Ermite et Gautier Sans Avoir. C'était une cohue de soldats de toute origine accompagnée d'une multitude de non-combattants, vieillards, femmes et enfants. Ces troupes fondirent en masse le long des chemins et dès leur premier contact avec les Turcs en Asie Mineure.

Mais pendant ce temps une Croisade plus sérieuse s'organisait qui se composait de quatre armées :

La première, composée de Lorrains, de Français du Nord et d'Allemands, était commandée par Godefroy de Bouillon et son frère Baudouin.

La seconde, formée de Normands et de Français, obéissait à différents chefs dont les principaux étaient Hugues de Vermandois, frère du roi Philippe 1^{er}, le duc de Normandie et Robert de Flandre.

La troisième comprenait les Français du midi conduits par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

La quatrième enfin, ayant à sa tête Bohémond et Tancrède, était formée de Normands de l'Italie méridionale.

En 1097, toutes ces armées avaient rallié Constantinople par différents chemins et rejoint les débris des bandes de Pierre l'Ermite. Elles poursuivirent ensemble la route vers la Palestine, et après une marche pénible, on fit halte en Cilicie.

Au mois d'octobre 1097, Baudouin, répondant à l'appel des Arméniens, franchit l'Euphrate et occupa tout le pays jusqu'à Edesse, l'actuelle Ourfa. La première Principauté franque, le comté d'Edesse, était fondée.

En juin 1098, les Croisés s'emparaient d'Antioche qui devint le chef-lieu d'une principauté de même nom.

L'année suivante, ils reprirent leur marche en avant. En passant, Raymond de Saint-Gilles s'installe à Tripoli et fonde le Comté de Tripoli. Le 7 Juin 1099, Jérusalem était investie et succombait à l'assaut livré le 14 juillet. Godefroy fut élu chef de la nouvelle conquête, mais mourut avant d'avoir pu l'organiser. Son frère Baudouin, appelé à lui succéder, prit le titre de Roi le 25 décembre 1100 et constitua le Royaume de Jérusalem.

Dès le premier quart du XII^{me} siècle, les états latins d'Orient comprenaient donc :

FIGURES DISPARUES

QUELLE n'a pas été notre tristesse à l'annonce de la mort du très regretté Frère **Ignace-Bruno** qui, vers la fin de l'année scolaire 1927-28, faisait route pour la France, dans l'espoir de conjurer le mal qui, depuis quelques mois, lui rendait tout travail très pénible.

Nos vœux qui l'accompagnèrent lors de son départ, et, depuis, les prières que nous avons en quelque sorte rendues perpétuelles

n'amènèrent aucune amélioration sensible. Cependant nous ne croyons pas que tant de supplications se soient évanouies inefficaces au pied du trône de l'Eternel. Elles ont dû mériter à notre cher disparu, les consolations suprêmes que le Père des Cieux accorde à tout âme travaillée, purifiée par l'épreuve.



Frère Ignace-Bruno.

Frère BRUNO avait une âme grande et forte douée d'un rare bon sens qui nous valut, plus d'une fois, des conseils d'une portée essentiellement pratique.

Depuis une trentaine d'années Frère IGNACE-BRUNO était en

Orient, sur la vieille terre des Pharaons. Qu'il fût au Caire ou à Alexandrie, il mena toujours les bons combats; et, quelque rude qu'ait été la mêlée on ne l'a jamais vu se départir, un seul instant, de cette belle sérénité d'âme, de cette bonté, de cette gaité qui

rèvent une maîtrise de soi, et une tournure d'esprit très heureuse qui ne s'étonne de rien.

C'est avec de tels sentiments que Frère IGNACE-BRUNO a fait accueil à la funèbre et redoutable visiteuse. Oui, la mort pour lui fut celle du juste : une délivrance et le repos dans les éternels parvis du ciel.

*
**

Le 23 août dernier, s'éteignait doucement, après une longue et pénible maladie, le

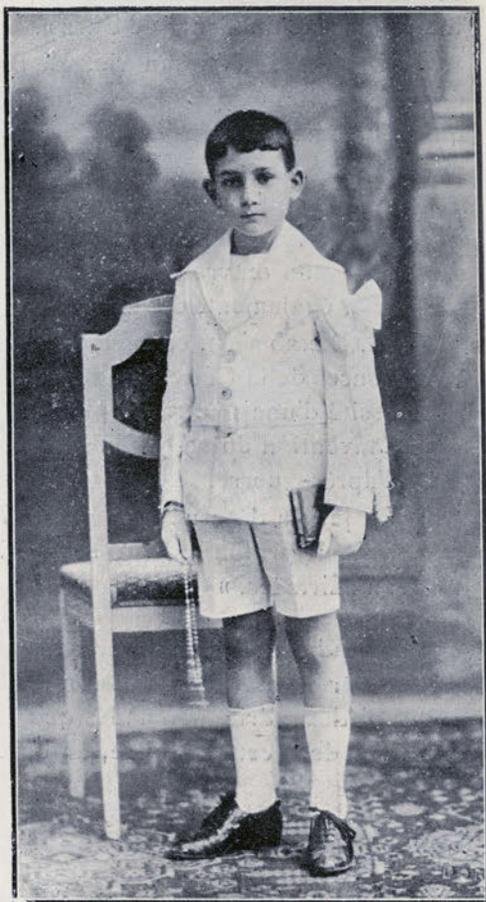
très regretté **Alexandre Falca**, fils de Monsieur Antoine FALCA, attaché à l'Imprimerie de l'École Professionnelle des Frères, à Bab-Sidra.

Alexandre FALCA est un ancien élève du collège Ste.-Catherine ; il était membre du Cercle de ce même établissement.

*
**

Le 5 mars de cette année, les jeunes élèves de la classe de sixième avaient la douleur d'accompagner à sa dernière demeure leur ami **Jean Scurmann**, frère de notre camarade Joseph, de la classe de Mathématiques.

C'est dans les premières clartés d'aube de son dixième printemps que cette fleur fut ravie à sa chère famille éplorée, et à l'affection de tous ceux qui l'avaient connu.



Jean Scurmann.

Que ces deuils récents nous fassent réfléchir et disposent nos âmes à recevoir favorablement la visite de « Celui » qui a dit : « Soyez prêts, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure de votre mort ».

Succès.

D'UN quotidien de Montpellier, nous extrayons la note élogieuse suivante concernant un de nos anciens, M. J. BENNO.

« Un des plus distingués étudiants de la « Colonie Egyptienne », M. I.-J. BENNO, a soutenu, hier, brillamment, devant ses maîtres de la faculté de Droit, une thèse sur « La situation internationale du Canal de Suez ».

« Originaire d'Alexandrie, M. BENNO a, dans son étude fort documentée, exposé magistralement la question du canal de Suez, qui est toujours d'actualité et qu'il paraît connaître dans ses moindres détails.

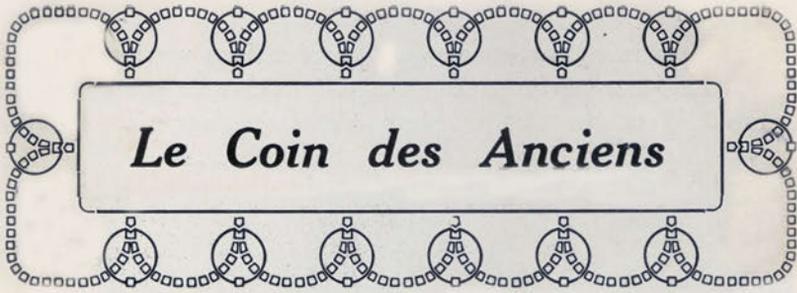
« Le travail du jeune Docteur, dont M. le doyen MOYE, Président du jury, a souligné toute la valeur, ne constitue pas seulement une œuvre de critique judicieuse et raisonnée, mais comporte, également, des suggestions pleines d'intérêt.

« M. BENNO s'est, en effet, attaché notamment à souligner les insuffisances de la Convention de Constantinople, en préconisant la nécessité d'une neutralité plus étendue et en démontrant que cette Convention du 29 octobre 1888 n'était plus en rapport avec l'état d'après-guerre.

« Le jury a décerné la mention *Très Bien* à M. BENNO pour son étude approfondie, où ses brillantes qualités se sont à nouveau affirmées. »

Nous adressons nos sincères félicitations au nouveau Docteur, qui va aller exercer la profession d'avocat devant les juridictions mixtes d'Alexandrie, persuadés que ses nombreuses qualités lui réservent, dans cette carrière, un brillant avenir.





La Chapelle Saint-Marc

B IJOU d'une ciselure parfaite, la chapelle du collège St-Marc surgit belle et splendide au cœur même de l'Établissement. Œuvre d'un grand architecte parisien, M. LÉON AZEMA, elle dresse, dans l'azur toujours bleu, ses lignes harmonieuses et sveltes. Son vaisseau large et profond, arrondit sa voûte à des hauteurs vraiment aériennes, et que supportent d'élégantes colonnes terminées par des chapiteaux au feuillage sobre, mais délicat.

Toute blanche, debout dans sa robe de pierre artificielle à l'intérieur — tel le cœur d'une vierge, — elle se drape, à l'extérieur, d'un revêtement de briques rouges d'Italie que coupent et bigarrent très agréablement des contreforts unis, des frises denticulées, des gargouilles simples s'ouvrant au bas de meurtrières, des chaperons en cônes superposés, coiffant des escaliers en spirale, des guirlandes de cœurs stylisés encadrant les belles verrières des nefs latérales ; puis, tout en haut, en bordure inférieure du toit aux tuiles rouges, s'alignent des arcades ternées par où filtre une lumière légère et blonde.

Mais, quelle force et quelle grâce dans la ligne ! Quelle richesse du coloris ! Les colonnes au départ si robustes s'allègent dans leur ascension vers les voûtes élargies du vaisseau, alors que du sommet de la voûte immense, des lustres d'un genre tout nouveau semblent des gouttes d'or figées dans une obscure clarté qui s'estompe graduellement en gagnant les angles et les recoins.

Et cette chapelle si simple dans ses lignes, si pure dans son style, si harmonieuse dans son tout, s'emplit d'une clarté riche de tous les tons lumineux du jour qui naît pour croître jusqu'à son zénith et finir dans les teintes mourantes d'un beau soir d'automne.

Par les vitraux de la grande nef, toujours s'ouvrant par quelque côté au regard du soleil, les rayons tamisés glissent lentement sur les murs unis de l'intérieur, en y promenant des

mosaïques azur et or, tandis que les splendides verrières s'éclairaient dans leur partie supérieure, telles des aubes dont le jour grandit, s'étale et se colore pour s'embraser de toutes les belles



Le Maître-autel de la chapelle Saint-Marc.

Photo Calvi.

et chaudes couleurs de l'arc-en-ciel. Alors dans ce poudroier intense resplendissent féériques les bleus variés des coins de ciel, l'or suave des nimbes; la blancheur des tuniques de lin ou des lis éclatants, le pourpre des manteaux, l'améthyste, l'opale, le

jaspe, le rubis des colliers de bijoux qui complètent chacun de ces magnifiques tableaux de couleurs et de lumière.

Mais, cette beauté artistique de notre chapelle qui nous donne une bien faible idée des magnifiques cathédrales de France, n'est que le cadre de la partie importante de tout sanctuaire : le chœur où se dresse dans sa merveilleuse et fière draperie de marbres et de bronze sculptés, l'autel des sacrifices sur lequel étincellent les gemmes aux mille feux, les mosaïques superbes et les luminaires ciselés.

Trois grandes statues : celles du Sacré Cœur de Jésus, de saint Marc et de saint Jean-Baptiste de la Salle couronnent, de toute la beauté de leur galbe, et de toute la blancheur de leur marbre, ce trône de magnificence élevé à la gloire du plus puissant des Monarques, Dieu, Roi éternel des siècles et Splendeur de l'éternité.

Qu'il nous soit permis, ici, de féliciter hautement, après ceux qui, mieux qualifiés que nous, l'ont fait avec plus d'autorité et en des circonstances beaucoup plus solennelles, les nombreux arti-



Saint Marc, évangéliste.

Maquette de la statue, en beau marbre blanc, décorant le maître-autel de la chapelle du Collège.

sans de cette œuvre si belle et tant admirée, dont la technique savante, servie par un goût éminemment français, éclate avec tant d'ampleur et de richesse. Ce sont, au premier plan :



Saint Jean-Baptiste de la Salle.
Maquette de la statue, en beau marbre blanc,
décorant le maître-autel de la chapelle du Collège.

MM. L. AZÉMA, EDRÉI, et HARDY, architectes très connus de la France et de toute l'Égypte, dont l'artiste en vedette, M. L. AZÉMA, grand prix de Rome, est l'auteur de l'ossuaire de Douaumont, un chef-d'œuvre du genre. A son crayon génial reviennent les remarquables devis de notre chapelle dont les travaux d'exécution ont été heureusement confiés à MM. J. RAIMONDI et F. HABERT, ingénieurs français de très haute valeur technique et d'un goût très sûr.

Puis, M. A. MONTAGNIER, au ciseau à la fois puissant et délicat, et qui nous a valu la merveille d'autel que nous venons d'admirer et que le maître sculpteur avait exposé à Paris au

salon des arts décoratifs.

C'est des ateliers renommés de M. Jacques GRUBER, président des maîtres verriers parisiens, que sont sortis les somptueux vitraux de Saint-Marc que la chaude et vibrante lumière du ciel d'Orient rehausse encore de tout son éclat.

C'est la Maison FAUDEMAY qui a taillé et forgé, dans le marbre et le métal, la belle table de communion.

Quant aux 14 stations du Chemin de la Croix qui paraissent sculptées à même les murs latéraux, elles ont été modelées par l'artiste M. Jean VÉZIEN, grand prix de Rome, et auteur du célèbre monument élevé à Alger à la glorieuse mémoire du Cardinal Lavignerie.

Enfin, M. Etienne PETIT, décorateur distingué de notre ville, à qui avait été confié le travail de la boiserie : stalles, bancs, portes du chœur, etc. , a su donner le dernier lustre à tout cet ensemble de grandeur et de beauté chrétienne et française.

UN ANCIEN.



Dernières Larmes

*L'on m'a dit, Avril, dès longtemps
Qu'avec toi renaît le printemps :
Tout s'éclaire dans la nature,
Oui, l'arbre revêt sa verdure,
L'oiseau trille dans la ramure,
La rose reprend ses couleurs,
Avril, Avril et moi je meurs !*

*On dit : « À la joie il convie,
Il donne force, sève et vie :
De tous aimé, comme on l'attend !
L'être sourit, l'espoir se tend. »
Je demandais si peu pourtant. —
Quand tout revit, quand tout s'enchanté,
De mon cœur la joie est absente.*

*Oh ! je m'en vais, Avril cruel,
Jà s'est voilé pour moi ton ciel.
Que m'importe que tout renaisse !
Au lieu des chants, de l'allégresse,
Mes amis pleurent ma jeunesse.
Que me fait à moi le printemps,
Je meurs et je n'ai pas vingt ans !*

M. BARAKAT.



A l'aventure, dans le Sannin



Ça y est ? Tout est paré ? Alors, en avant, et à la grâce de Dieu.

Nous étions partis.

Il faisait déjà presque nuit. Le soleil avait plongé derrière les montagnes du Liban, pour se noyer là-bas, au loin dans la mer. Le ciel était encore lumineux et bleu, bleu comme s'il eût reflété le vaste tapis de forêts qui couvrent les hauts sommets qui s'étendent à gauche, vers Beyrouth. Mais la nuit vient vite à la montagne ; bientôt tout sombre dans le violet, puis le mauve, et ce fut la nuit.

Nous avons laissé le Sannin derrière nous et avançons dans un sentier rocailleux dans lequel nous trébuchions à chaque pas. Au fur et à mesure que nous allions, l'ombre devenait plus compacte, et le sentier de chèvre plus étroit et escarpé. Mais aussi l'air était plus léger, et nous donnait des ailes.

Nous nous étions rencontrés mes amis et moi, à l'hôtel construit sur les sources glacées qui jaillissent au bas du mont Sannin. En une heure nous nous étions décidés à partir, et sans rien connaître de ce qui nous attendait, nous avons marché. Notre projet était simple, aboutir à Faitroun, en franchissant le massif du Kaisrouane. Nous ne connaissions ni la longueur du trajet, ni les détours et les divers sentiers qu'il nous faudrait prendre. Quant à la durée du voyage, elle nous importait très peu. Nous allions donc à l'aventure, suivant la direction marquée sur le sol par le fréquent passage des chèvres. Notre aîné, en même temps que l'inspirateur de ce voyage, grand garçon à la taille énorme, aux yeux hardis, infatigable, toujours gai, passionné d'aventures et d'espace, Salâh Munzer, marchait devant, déchiffrant à grand'peine la route qui maintenant montait, montait, à travers des éboulis de rocs immenses. Derrière lui, Khouri, de Bickfaya, tâtonnait de son bâton contre les gros blocs, lançant un grognement sourd, chaque fois que son pied venait à toucher durement quelque pierre. En troisième lieu, William Chickhani, ami de toujours, compagnon de classe et d'Académie, marchait très calme, causant avec moi qui venais derrière.

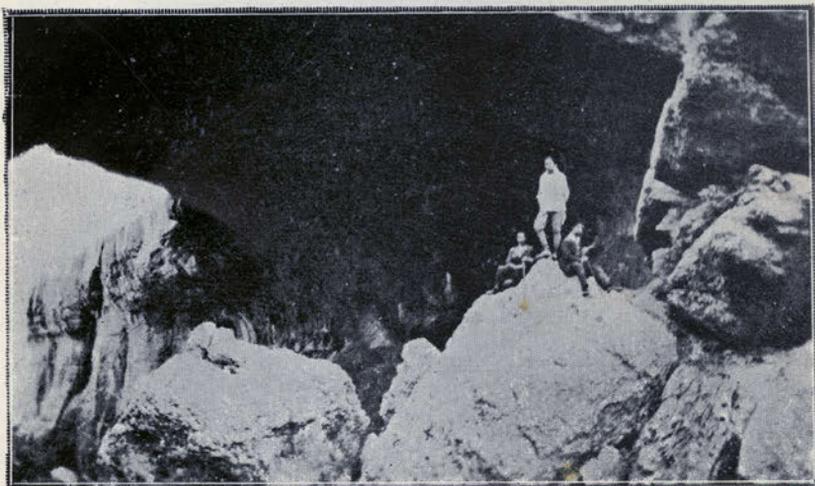
Il faisait nuit à présent. Nous avons atteint les hauteurs, nous trouvant soudain dans un paysage de rêve, fantastique, à la Victor Hugo. Partout des amas de rocs, des pierres branlantes

qui tremblaient sinistrement sous les pieds, surtout ces murailles droites fermant l'horizon, et se découpant fantastiquement sur le ciel. que la lune tardive de ce soir-là éclairait très faiblement. J'ai vu là le plus beau spectacle de ma vie. Figurez-vous à droite un dôme noir, très haut, bloc immense qui domine tout, avec l'air de tout écraser : c'est le mont Sannin. Derrière, la vallée, gouffre d'ombre. Devant et à gauche, des monstres debout, étendant leurs bras gigantesques, se précipitant sur nous, ouvrant déjà leurs gueules édentées, nous regardant de leurs yeux morts. Une sorte de peur mêlée d'enthousiasme nous saisit ; nous marchâmes durant une heure à peu près dans ce décor, subissant l'attrait et surtout le charme enivrant de ces sensations neuves qui nous pénétraient tout entiers. Nous sortîmes enfin de ce défilé. Nous avançons maintenant dans un champ de ronces et d'épines auxquelles nous laissâmes bien des souvenirs. Enfin des lumières, quelques maisons basses : c'est Ana-Bakich, l'un des plus hauts villages du Liban. Il est dix heures du soir : nous étions partis à sept.

Ana-Bakich est un petit village de maisons basses, faites de petites pierres sèches mal assemblées, qui tiennent comme par miracle. A l'heure où nous arrivâmes il n'y avait personne debout. Nous finîmes pourtant par nous faire indiquer par une âme charitable l'auberge de l'endroit. Nous y fûmes assez bien reçus ; on nous servit des œufs, du fromage frais et du lait caillé qui était à couper au couteau. Pour dormir, ce fut autre chose. Il n'y avait qu'une salle, la salle commune, basse, enfumée, noire, sans aucun orifice. Force fut pour nous de passer la nuit à la belle étoile. La jaquette enroulée autour de l'estomac, une méchante couverture jetée très bas sur les pieds, nous nous couchâmes vers onze heures. Je tardais à fermer l'œil. Dans la nuit très claire, j'eus le loisir de distinguer quelques astres, m'aidant mentalement des éléments appris en classe. Je voyais au loin toute la chaîne du Liban comprise dans le Meten. La ligne brillante là-bas, c'est Sofar ; à côté, ce rond c'est B'Hamdoun, puis Aley et Souk-el-Gharb, Betméri, et Broumana sur un éperon élevé ; Douhours-el-Chouairs, qui trône seule sur un sommet ; plus bas, Bickfaya immense que l'on prendrait pour une ville. Plus bas, très loin, la plaine de la côte avec quelques lumières, et surtout Beyrouth que l'on distingue maison par maison. Il faisait très doux ; une fraîcheur délicieuse se dégageait d'un ruisseau qui coulait à côté. Le murmure du vent dans les arbres, puis le silence, la paix. . . . Je m'endormis.

A trois heures du matin, notre chef d'expédition donna le

signal du départ, et nous voilà en route dans l'obscurité, les reins brisés par la terre peu moelleuse, les yeux encore remplis de sommeil, et les doigts gourds. La marche nous fit du bien ; elle était d'ailleurs très facile. Nous suivions un sentier très bien tracé, qui serpentait au flanc de la montagne. Autour de nous la montagne nue, sèche, rocailleuse. De grosses épines nous piquaient au passage. Quelquefois une petite pente nous menait au bas d'une colline qu'il fallait ensuite remonter péniblement. Le bruit de nos pas et de nos bâtons dérangeait fréquemment de gros



A la conquête du Sannin.

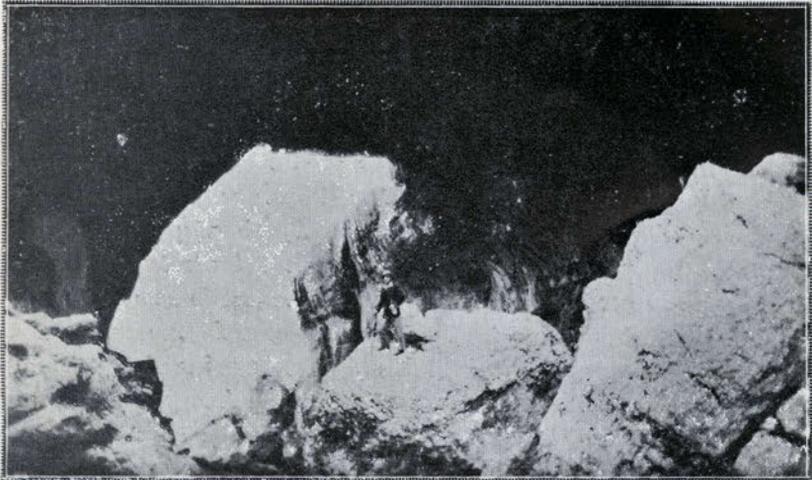
oiseaux enfouis entre les rochers ; nous les entendions s'envoler bruyamment, frappant lourdement de leurs ailes leur triste corps maigre. Pas l'ombre d'un arbre, aucune herbe sur la route. C'est le désert du massif du Sannin, la terre désolée et maudite, le pays du froid, où rien ne pousse, le Gerde, désert interminable et dangereux à cause des animaux qu'on y rencontre : pas une habitation, rien. Nous devions marcher trois heures sans rencontrer âme qui vive.

A présent le jour se levait : nous assistâmes alors au lever du soleil, spectacle féérique s'il en fut, majesté de la lumière, digne pendant du spectacle vu la veille au soir. Nous étions arrivés à un tournant débouchant subitement en face de la grande chaîne du Kaisrouane. Le soleil, masqué par les premiers contreforts du Liban, n'atteignait encore que les hautes cimes, toutes pareilles, tantôt déchiquetées, tantôt plates et nues comme des crânes de vautours. Puis les rayons s'abaissèrent : ils atteignaient à présent

les premières végétations, touchaient les cimes des pins, descendaient à travers le fouillis inextricable des forêts, éclairaient les vallées plantées d'arbres fruitiers et de primeurs. La montagne revenait à la vie, devenait mauve, puis violette, rose et atteignait d'un seul coup la plus éclatante blancheur.

Emus, nous nous étions arrêtés. L'enthousiasme de la veille nous reprenait. J'évoquais Chateaubriand, je ne le vis jamais aussi factice.

Il faisait à présent grand jour. Nous contemplâmes en pas-



Le Pont-naturel.

sant, au flanc d'une vallée, une terre admirablement cultivée habitée par des paysans pour qui toutes les Amériques ne valent pas la glèbe sainte. Nous ne devions pas être bien loin d'une source, à en juger par cette importante végétation, si proche pourtant de la partie aride de ces massifs. Nous arrivâmes enfin au Neb-el-Labane. C'était notre seconde étape : il était 6 heures. Qu'on se figure une sorte de cirque fermé ; tout au fond, à droite, un trou d'où jaillit de l'eau, en très grande quantité, en bouillonnant. Immédiatement au-dessus, un grand rocher à pic, portant nombre d'inscriptions, noms de touristes, dessins ; nous fîmes comme les autres. C'est là que nous rencontrâmes, pour la première fois depuis trois heures, des hommes, bédouins, gardiens de chèvres. Ils nous expliquèrent qu'au printemps l'eau jaillissait jusqu'à quatre mètres produisant tant d'écume qu'on avait appelé la source : Neb-el-Labane : la source du lait. Plus loin nous rencontrâmes le fameux Pont naturel, dont on parle tant et dont

on ne dit jamais assez. Un ravin profond, aux parois abruptes, plein d'éboulis, blocs immenses jetés là en désordre, formant le plus invraisemblable chaos. Au-dessus, le plus beau et le plus grandiose pont naturel, pierre unique longue d'une vingtaine de mètres, large de huit, épaisse de 4 à 5 mètres. Jetée en dos d'âne sur ce ravin, elle attestait la force de l'érosion des eaux. Quelle vision ! Elle est encore là devant mes yeux. Quelque géant a sans doute passé par là, aurait dit V. Hugo. Travail de géant en effet, dépassant toutes les conceptions humaines. Nous descendîmes, nous agrippant aux rocs et aux racines qui émergeaient çà et là. Nous passâmes sous cette voûte où le cri résonne et se prolonge très loin, sinistrement, réveillant tous les lutins de ces parages déserts.

Nous reprîmes enfin notre course. Le paysage continuait le même. Toujours le sentier serpentant au flanc de la montagne, encombré de pierres et souvent glissant. A droite et à gauche, des épines, des ronces, et de loin en loin quelque fleur sauvage, isolée, bleue ou jaune. Le Sannin se trouvait à présent derrière nous.

Vers sept heures et demie, nous arrivâmes au Neb-el-Assal, troisième étape de notre dur trajet. Quatre ou cinq filets d'eau jaillissant de terre et se réunissant plus loin en un ruisseau qui continuait plus bas sautant allégrement maintes cascades dont le bruit nous parvenait clair et réjouissant, après le morne silence du matin. Nous pensâmes alors à déjeuner. Nous étions à l'extrémité d'une vallée qui devait aboutir quelque part, très loin, à la mer dans les parages du Nahr-el-Kalb. L'eau était délicieuse, froide, coulant sur un lit de mousse jaunâtre, qui donnait au ruisseau sa couleur, d'où son nom : Neb-el-Assal, la source du miel. A notre droite un sentier que des mulets gravissaient péniblement, franchissant les sommets pour descendre ensuite à pic sur Baalbeck. En face de nous, un autre chemin montant, rocailleux, malaisé, qui conduit vers les fameux temples mystérieux des idolâtres. Nous prîmes à gauche, descendant un chemin fait de pierres entre lesquelles coulait de l'eau. Nous glissâmes souvent, trouvant cependant le temps d'admirer les cascades romantiques entendues tout-à-l'heure. Plus bas, dans la vallée, nous trouvâmes le premier endroit habité, rencontré depuis cinq heures de marche : Faraya, aux nombreux vergers, dont les pommes colportées à travers toute la Syrie, font les délices des estiveurs. Là nous nous reposâmes. On nous offrit du café et des cigarettes sous une tonnelle faite de vignes grimpant aux arbres dont les branches pendaient au ruisseau coulant par là, bourbeux et sale.

Il faisait très chaud à présent. Nous eûmes l'imprudence de prolonger la halte, de sorte qu'à la reprise nous fûmes très vite fatigués. Quittant Faraya, nous avançâmes entre des vergers d'abord et des maisons. Bientôt il n'y eut plus rien. Nous côtoyâmes un certain temps une forte pente, dominant une vallée au fond de laquelle serpentait entre deux haies d'arbres, l'eau de la Source du miel. Nous atteignîmes assez vite Hragel, lieu très frais, où nous fûmes reçus à bras ouverts, dans un café au bord de l'eau. A partir de cet endroit la marche devint vraiment pénible. Le soleil très haut chauffait fort. Au sommet d'une dure montée, nous débouchâmes sur Mairouba, sixième étape. C'est là qu'on nous donna enfin des précisions sur la distance qui nous séparait de Faitroun : quelques heures de marche. Il était près de 10 h. un quart ; nous fûmes à destination à midi dix.

Ce fut cette partie du voyage qui fut la plus fatigante et la moins belle. Nous avançons à travers un éternel défilé fermé des deux côtés par des hauteurs, longeant de temps en temps quelques mètres de terre labourée. Un paysan harassé de fatigue, traîné par sa charrue, des muletiers somnolant sur leurs bêtes, des corbeaux, c'est tout ce que nous rencontrâmes. Les gorges étaient sèches, les têtes échauffées par cet ardent soleil qui nous mettait en nage. A Faraya, nous nous étions fait accompagner d'un paysan et de son âne, pour charger nos maigres bagages et surtout pour nous, en cas de fatigue. Nous avions prévu juste ; tour à tour on se relaya sur ce pauvre baudet. Notre camarade Khoury et moi, eûmes pourtant la coquetterie de poursuivre pédestrement. Nous suâmes fort, nous tirâmes souvent la langue ; mais nous avançons quand même et à pied. On essaya bien de chanter un peu pour oublier la fatigue et l'énervement. Je tâtai même avec William Chickhani de la discussion philosophique et littéraire ; mais comme d'habitude, nous ne fûmes pas d'accord.

Devant nous une montée, puis une descente, puis un tournant, et enfin, voilà Faitroun. Notre première pensée fut de vérifier le bon état de nos vêtements. Et notre ami Saleh Munzer caracolant en tête, nous, nous traînant derrière, nous entrâmes à Faitroun.

Comme bien l'on pense, nous fîmes tout de suite sensation par nos tenues et surtout par le récit de notre équipée. Nous nous fîmes indiquer le meilleur hôtel de l'endroit, en l'occurrence une bâtisse carrée, entourée d'une vérandah, à laquelle on accède par un escalier extérieur branlant. L'intérieur était fort bien tenu, net et propre, avec cependant une très légère odeur de moisi. Nous y fûmes accueillis très froidement ; on nous servit

mal ; on se montra grossier avec nous, nous servant avec des grognements significatifs : tout le personnel tenait du patron, un grand bonhomme sec et revêché, qui, isolé dans sa montagne, se croyait quelqu'un. Dès le lendemain, nous quitions cette caverne, et descendîmes vers Beyrouth, en automobile cette fois.

Nous visitâmes beaucoup de villages et d'endroits, mais en vitesse et au gré de notre chauffeur. D'ailleurs le charme était rompu. En auto, le voyage devenait banal et sans attraits. Nous atteignîmes Beyrouth ; de là nous remontâmes vers la montagne la nôtre.

C'est fini. De toute cette excursion il ne reste plus que quelques photos et des souvenirs. C'est peu. C'est triste. Mais qu'importe ? La vie entière est devant nous : nous saurons bien nous retrouver et repartir encore vers de plus beaux voyages.

Aziz AMAD.



DIPTYQUE

VIE

*La sève a pénétré, de ses forces secrètes,
La Nature qui chante aux blancs matins de Mai ;
Un gai soleil triomphe . . . ; aux lyres des poètes
S'exhalent les chansons brillantes de l'Été !*

*Des dômes de verdure ont couronné les faites
Des chênes et des pins, au fond de la forêt ;
Et des concerts d'oiseaux, — harmonieuses fêtes,
Voltigent sur les champs, au parterre embaumé !*

*Printemps, ô doux reflet de la Beauté Suprême,
Dans tes mois parsemés de ces roses que j'aime,
Tu fais fuir le Passé, devant ton Renouveau !*

*Salut à tes splendeurs, sans cesse renaissantes,
Qui font vibrer, au fond des âmes frémissantes,
Le Cantique éternel, de la Vie et du Beau !*

MORT

*Les oiseaux se sont tus, aux branches des cyprès,
Les derniers rayons d'or, sur les pierres tombales,
Versent une lueur, où coulent des regrets . . .
Le Silence est empreint de teintes automnales !*

*Un bruit sec a frôlé les marbres et les grès . . .,
C'est une feuille, morte aux premières rafales ;
Le soir paraît lugubre . . . on dirait qu'apeurés,
Croassent des corbeaux aux voûtes sépulcrales.*

*La Nuit étend son noir linceul, sous l'œil de Dieu
Qui demeure éternel . . . et contemple ce lieu,
Où ceux qui sont jugés, reposent dans la Terre . . .*

*« De Profundis » ! C'est là, le Terme et le Cercueil . . .,
Tout le néant de l'Homme, et l'éphémère orgueil
Des morts pour qui la Croix invoque la Prière !*

FOUAD FERZAN.

LISTE DES PRÉSIDENTS DE L'ACADÉMIE

depuis sa fondation (17 Octobre 1888)

MM. Alfred Tilche	1888-1889
Léopold Jullien	1889-1890
Michel Charbin	1890-1891
Hussein Héral	1891-1892
Alfred Lian	1892-1893
Alexandre Vivaldi	1893-1894
Tewfick Gergeoura	1894-1895
Halil Craissati	1895-1896
Elie Toriel	1896-1897
Mourad Arian	1897-1898
Fernand Braun	1898-1899
Emin Gabriel	1899-1900
Edmond Braun	1900-1901
Franklin Bernard	1901-1902
Paul Lévy	1902-1903
Jean Thuile	1903-1904
Aziz Antoine	1904-1905
Mario Monferrato	1905-1906
Antoine de Zogheb	1906-1907
Georges Tasso	1907-1908
Victor Sisto	1908-1909
Elie Cangelaris	1909-1910
Nicolas Zahar	} 1910-1911
Elie Malouf	
Gabriel Ackaoui	1911-1912
Jacques Messéca	1912-1913
Albert Shama	1913-1914
Réginald Zarb	} 1914-1915 1915-1916
Félix Savidis	
William Farès	1916-1917
Armand Bellanti	1917-1918
Gabriel Sarrouf	1918-1919
Rafi Aboussouan	1919-1920
Robert Sabbagh	1920-1921
Raymond Arcache	1921-1922
Jules Pensa	1922-1923
Naoum Khougaz	1923-1924
Alfred Amad	1924-1925
Georges Betcher	1925-1926
Aziz Amad	1926-1927
Jean Trameni	1927-1928
Jean Trameni	1928-1929



IMPRIMERIE
DE
L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES
30, RUE SIDI-EL-WASTI
ALEXANDRIE
(ÉGYPTE)